

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DU PEUPLE.

II

ŒUVRES DE MICHEL MASSON.

LES CONTES DE L'ATELIER.	4 vol. in-8.
UNE COURONNE D'ÉPINES.	2 vol. in-8.
NE TOUCHEZ PAS A LA REINE.	1 vol. in-8.
UN CŒUR DE JEUNE FILLE.	2 vol. in-8.
VIERGE ET MARTYRE.	2 vol. in-8
LA LAMPE DE FER.	2 vol. in-8.
THADÉUS LE RESSUSCITÉ, en société avec M. Auguste Luchet.	2 vol. in-8.
LE MAÇON, en société avec M. Raymond Brucker.	1 vol. in-12.

Ce dernier ouvrage a été publié sous le pseudonyme de Michel Raymond.

Nota. **M. MICHEL MASSON** n'a pas participé à la collaboration des autres ouvrages publiés sous le nom de Michel Raymond.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Cᵉ
rue du Cadran, 14 et 16

SOUVENIRS

D'UN ENFANT

DU PEUPLE,

PAR

Michel Masson.

II

PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR
DES MÉMOIRES DU DIABLE, PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ,
7, RUE VIVIENNE.

—

1838.

FILASSE.

SUITE ET FIN.

IX.

Coeur à Coeur.

Au doux résonnement de la voix de Jean-Baptiste, de cette voix qui n'avait pas besoin d'étude pour se faire timide et bienveillante, l'orpheline tressaillit tout à la fois de surprise, de confusion et de joie. Elle voulut d'abord se lever et se précipiter dans les bras de son ami, en lui disant :

— Protégez-moi!...

Mais un souvenir accablant la retint clouée sur sa chaise. Ainsi, quand, d'inspiration, elle allait s'élancer franchement vers celui qui, après tant de pénibles épreuves, venait encore lui offrir un généreux appui, la jeune fille s'arrêta, prévoyant bien que le courage lui manquerait pour le regarder en face.

Alors Catherine, soumise à l'effort puissant du sentiment d'humiliation qui pesait sur elle, baissa honteusement la tête, et ce fut sans tourner les yeux du côté de Jean-Baptiste qu'elle lui tendit une main tremblante pour le payer de sa bien-venue.

Debout derrière elle, et maintenant silencieux, le jeune compagnon la contemplait avec douleur : il vit cette main qui demandait la sienne, et il s'empressa de répondre à l'intention pleine de confiance qui dirigeait les mouvements de sa triste bien-aimée.

— Oh! mon Dieu, dit-il après un moment, comme vous avez souffert!

L'orpheline voulut répliquer, elle chercha des paroles dans son esprit et dans son cœur, mais elle ne trouva que des sanglots.

— Pauvre fille! poursuivit Jean-Baptiste en serrant affectueusement la main de Catherine.

Cette soudaine pression parut causer à Catherine un mouvement convulsif.

— Est-ce que je vous ai fait mal? lui demanda son ami avec une sorte d'inquiétude. Au fait, c'est possible, reprit-il, j'ai peut-être serré trop fort? Ce n'est pas ma faute, mademoiselle Catherine; quand soi-même on souffre aussi, on ne peut pas avoir la tête à ce qu'on fait; on y va brutalement, sans calculer sa force.

— Pauvre prisonnier! dit à son tour l'orpheline, en tournant vers Jean-Baptiste un regard compatissant et qui nageait dans les larmes.

— La prison! la prison! murmura celui-ci, c'est dur tout de même! je ne dis pas le con-

traire; mais enfin, avec le temps et un peu de bonne volonté, ça peut encore s'effacer de la mémoire... au lieu que...

Un scrupule de délicatesse arrêta sur ses lèvres le reste de sa réplique.

— Dites sans crainte toute votre pensée, reprit Catherine avec une désolante résignation, répétez-moi ce que je me dis tous les jours, que je suis une malheureuse fille, perdue sans ressource, déshonorée à jamais, avilie aux yeux de tout le monde...

— Non! non! pas aux miens! s'écria généreusement l'ouvrier.

— Et pourquoi cela, Jean-Baptiste? pourquoi donc ne me mépriseriez-vous pas aussi bien que les autres me méprisent? quelle preuve avez-vous de mon innocence?

Il baissa la tête d'un air découragé.

— Je ne le sais que trop bien, poursuivit l'orpheline, il ne m'est plus permis de comp-

ter sur l'estime de personne en ce monde ; car, après moi, il n'y a que Dieu et mon père au ciel qui puissent se dire elle n'est pas coupable.

— Pas coupable ! murmura Jean-Baptiste dont les yeux venaient de s'arrêter involontairement sur la taille accusatrice de Catherine, et il laissa retomber la main qu'elle lui avait tendue ; puis il répéta : Pas coupable !

— Eh bien non ! pas coupable ! dit-elle de nouveau. Cette fois elle releva la tête et regarda fixement le jeune compagnon : ce regard qu'elle attacha, immobile, sur Jean-Baptiste était si limpide, si transparent qu'il mettait à jour l'âme de la malheureuse fille.

— Justice du ciel ! dit l'honnête garçon, ainsi donc ils ont tous menti ! Et moi, moi, qui, à l'instant même, vous accusais encore ! Ah, les scélérats ! ah, misérable que je suis ! mon cœur aurait dû m'avertir que mes yeux me trompaient.

Catherine, en rougissant, rabattit, du mieux

qu'elle put, les pointes de son châle devant elle, ensuite elle reprit :

— Personne n'a menti, mon bon Jean-Baptiste! Ni votre cœur ni vos yeux ne se sont trompés, car quelques jours encore, et puis...

Il écouta avec une fiévreuse attention la voix de Catherine qui allait s'affaiblissant.

— Et puis, poursuivit-elle, mais si bas, que c'est à peine si Jean-Baptiste pouvait l'entendre, et puis il y aura ici un enfant qui ne connaîtra jamais son père!

Le jeune compagnon s'était penché vers l'orpheline comme pour recueillir de plus près ses paroles mal articulées ; mais aux derniers mots qu'elle prononça, il se releva brusquement, secoua la tête ainsi que s'il eût été frappé d'un éblouissement subit; il se croisa les bras et se mit à marcher de long en large dans l'arrière-boutique.

De part et d'autre le silence dura pendant plusieurs secondes.

— Combien vous devez me haïr? dit enfin Catherin

— Moi, mademoiselle! est-ce que j'en ai le droit?

— Hélas! oui.

— Soit! j'en ai le droit, puisque vous le dites; mais à quoi cela me sert-il puisque je n'en ai pas le pouvoir!

— Oh! mon bon, oh! mon vrai, oh! mon seul ami!

— Votre ami! vous avez raison, je le suis et je vais vous le prouver.

Jean-Baptiste cessa de se promener dans la chambre, il prit une chaise et vint s'asseoir auprès de Catherine.

— Vous comprenez bien, lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour rien?

— C'est juste, vous aviez tant de reproches à me faire!

— Il ne s'agit pas de moi, il ne s'agit pas du passé ; c'est de vous que je veux vous parler, c'est de l'avenir de cette pauvre chère maison ! Ça va bien mal ici, n'est ce pas? dame! vous ne pouvez pas avoir l'œil sur tout ce qui se passe à la fabrique ; je conçois ça. Eh ! mon Dieu ! voilà ce qui me tourmentait surtout quand j'étais là-bas, coffré avec des voleurs et des assassins.

— Et vous n'êtes pas mort à la peine?

— Ah bien oui, mourir! j'ai joliment eu le temps d'y penser. Et si j'étais mort, mademoiselle Catherine, vous seriez donc seule au jour d'aujourd'hui? Non, ça ne se pouvait pas; j'avais trop besoin de vivre pour revenir auprès de vous, et pour vous dire : il manque ici une tête, un cœur et deux bras dévoués, voici les miens, ils sont à votre service, les acceptez-vous?

— Ah ! répondit la jeune fille émue d'admiration et cédant à un transport de reconnaissance et

d'amour, Jean-Baptiste, laissez-moi tomber à vos pieds, car je vois bien qu'il faut vous adorer comme un dieu. Laisse-moi te dire, mon ami, que je t'aime, que je ne t'ai pas trompé; car si on a abusé de moi, du moins je n'ai pas été complice du crime.

Elle lui avait pris les mains et elle les couvrait de baisers.

Étonné, troublé, attendri, Jean-Baptiste essayait doucement de dégager ses mains que Catherine retenait toujours, soit pour les presser sous ses lèvres, soit pour les serrer sur son cœur.

— Mais!... mais!... balbutiait-il avec embarras, ayez donc pitié de moi, mademoiselle Catherine! je n'ai pas assez d'esprit, je n'ai pas assez d'intelligence pour comprendre ce que tout cela veut dire; je n'ai que quelque chose de bon dans l'âme, voilà tout!... Mais pourquoi embrassez-vous mes mains... pourquoi me tenez-vous de pareils discours? Mon Dieu! Seigneur! je n'ai be-

soin de savoir qu'une chose, c'est que vous êtes malheureuse et que je peux encore vous être utile. Je viens seulement vous demander de la besogne, parce qu'il vous faut ici un ouvrier qui travaille en conscience, et qu'autant vaut que ce soit moi qu'un autre, d'autant plus, ajouta-t-il, que je suis sans ouvrage. Voilà qui est entendu, je viendrai travailler demain, n'est-ce pas?

— Oh! vous ne me quitterez pas aujourd'hui avant de savoir toute la vérité.

— Comment! rester seul avec vous, ce soir? et les voisins que diront-ils? objecta le jeune compagnon.

— Les voisins! reprit Catherine avec un sourire d'ironie, je ne veux pas les troubler dans leur joie, ils ont eu tant de plaisir à me croire coupable! Et puis, poursuivit-elle avec fierté, j'ai appris à me passer de leur estime, et je ne veux pas de leur pitié. D'ailleurs, ils seront si heureux de pouvoir se dire encore : Elle a reçu son amant

chez elle! car ils n'ajoutent pas foi à la pure amitié : ils ne croient qu'à l'infamie. Restez donc sans crainte, mon ami, ma réputation n'a plus rien à perdre auprès de nos voisins.

Ayant parlé ainsi, Catherine, sans attendre la réplique de Jean-Baptiste, se leva ; elle dit à la femme qui était assise au comptoir de fermer la boutique, et de se retirer chez elle. Le ton de commandement que l'orpheline prit avec celle-ci lui fit aisément comprendre que cette femme était aux gages de la maison ; ce qui le lui prouva surtout, ce fut l'empressement qu'elle mit à obéir.

Cinq minutes après, Jean-Baptiste et Catherine se retrouvèrent seuls, assis vis-à-vis l'un de l'autre, devant cette table de l'arrière-boutique où l'apprenti de maître Dumont avait passé autrefois tant de délicieuses soirées.

— Vous m'écoutez, n'est-ce pas? lui dit la jeune fille.

— Oui, puisque vous le voulez, répondit-il

en soupirant; mais, vrai, mademoiselle Catherine, je ne demandais pas mieux que de travailler pour vous, quand bien même je n'aurais rien su de tout ce que vous allez me dire.

Elle se recueillit un moment. Jean-Baptiste posa ses deux coudes sur la table et son front dans ses mains, attendant avec inquiétude le commencement du récit que sa bien-aimée l'obligeait à subir.

— Vous vous souvenez, j'imagine, du voyage que je fis à Versailles avec ma marraine?

— Oh! oui, mademoiselle, même que je devais profiter de votre absence pour forcer le défunt à s'expliquer du côté de notre mariage, avec quoi il ne voulait pas en finir.

— Vous savez aussi comme je revins pâle, triste et souffrante de cette malheureuse fête de mai?

— Sans doute que je le sais... J'ai cru d'abord que ça vous venait de ce malheureux ma-

riage tant différé; mais il paraît que ça n'était pas tout à fait ça, répondit ingénument le jeune compagnon.

— C'est ici, mon ami, qu'il me faut pardonner ma dissimulation et un manque de confiance que je me reprocherai toute ma vie; mais j'avais si bien promis à madame Jourdain de ne jamais parler de ce cruel accident...

— Ah! vous appelez cela un accident? interrompit brusquement Jean-Baptiste en relevant la tête avec surprise.

— C'était, du moins, reprit Catherine, le mot dont je croyais pouvoir me servir pour parler de l'événement qui me sépara de ma marraine pendant tout un jour et toute une nuit; mais depuis que mon malheur a grandi à mes yeux, depuis que j'ai pu en mesurer l'étendue, je sens bien que l'expression ne rend ni ma pensée ni la vôtre; cependant laissez-moi vous en parler comme je le pourrai, avec franchise, et sans me demander compte des mots dont je me sers; je

vous les dis comme ils me viennent, n'en exigez pas davantage.

— Moi! s'écria Jean-Baptiste, mais je n'exige rien, mademoiselle Catherine! si vous voulez me taire votre secret, vous en êtes encore la maîtresse. Vous m'avez dit que vous n'étiez pas coupable; voilà tout ce qu'il me faut! C'est assez de la parole que vous me donnez pour que vous soyez justifiée à mes yeux.

— Je vous reconnais à cette touchante confiance, dit-elle en lui tendant de nouveau la main; mais c'est justement parce que je suis sûre d'avoir votre estime que je sens le besoin de vous prouver que je n'ai pas cessé de la mériter. Écoutez-moi donc bien.

Jean-Baptiste promit à Catherine qu'il ne l'interromprait plus. Et elle continua ainsi :

— Autant qu'il peut m'être permis de regarder maintenant au-delà de mon malheur, je vous dirai, mon ami, que pendant les trois premiers jours qui suivirent mon arrivée à Ver-

sailles, je fus tout entière si bien à la surprise, à l'admiration, à la joie, que c'est à peine si j'eus le temps de me reconnaître et de penser à vous. La magnificence du château, les jeux, les courses dans le parc; toutes ces dames si bien parées, tous ces grands seigneurs si brillants, si polis, au milieu desquels je me trouvais vingt fois par jour, et qui ne passaient jamais auprès de nous autres jeunes filles sans nous saluer de la main et sans nous adresser un sourire, c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner la tête et causer des éblouissements à une petite bourgeoise qui n'avait vu qu'une seule fois, et de bien loin encore, les princes chasser, avec leur suite, dans la forêt de Saint-Germain.

« Vous pardonnez à ma franchise, j'ose le croire, quand je vous dis qu'un spectacle si nouveau pour moi me causait les plus singulières distractions; il me faisait perdre jusqu'au sommeil, ou bien, quand le besoin de prendre du repos devenait trop impérieux, la fête, qui

avait duré toute la journée, se continuait encore dans mes rêves! Si bien, qu'éveillée ou endormie, j'étais continuellement sous l'empire du même charme.

»Les deux nièces de ma marraine, moins sincères que moi, avaient d'abord paru regarder d'un œil indifférent ce qui m'arrachait des cris de surprise et de bonheur. Pour se donner un air d'importance, elles feignaient d'être accoutumées à cet étalage de luxe, à ce mouvement, à ce bruit, qui me causaient des vertiges; mais leur dissimulation fut de courte durée, et, entraînées comme je l'étais dans le tourbillon continuel qui ne me laissait de libre ni l'esprit ni la respiration, elles finirent par partager cet étonnement ingénu que je ne leur cachais pas, et dont jusqu'alors elles s'étaient tant moquées.

» Quand je vis que je pouvais m'entendre avec elles, et que, sans paraître ridicule à leurs yeux il m'était permis de me livrer naïvement à l'existence enchantée que nous menions à Versailles

je proposai à mes deux compagnes, afin d'échapper, au moins pour quelques heures, à la gravité de madame Jourdain, qui ne marchait qu'à pas comptés, de faire toutes les trois des courses matinales dans le parc et dans les environs. Mon projet de liberté fut accueilli avec enthousiasme par ces demoiselles, et dès le lendemain nous le mîmes à exécution.

» Ainsi le matin, et bien avant l'heure accoutumée du lever de ma marraine, quand les grandes rues de la ville étaient encore désertes, nous allions, nous tenant par la main, et riant comme des folles, partout où notre joyeux caprice nous conduisait. Lorsque par hasard quelques promeneurs, matinals aussi, venaient à se rencontrer avec nous sur le chemin que nous suivions en courant, comme notre bruyante gaieté devait nécessairement attirer leur attention, ils s'arrêtaient pour nous regarder passer ; nous étions trop bien lancées pour prendre devant ceux-ci une démarche plus réservée ; de sorte que c'est pour ainsi dire à la volée que nous emportions avec

nous les compliments que, par galanterie, les prómeneurs nous adressaient; et, dame! mon ami, cela contribuait beaucoup à nous faire aimer nos promenades du matin.

» Si je le prends d'un peu loin, poursuivit-elle, pour arriver au jour fatal dont j'ai à vous entretenir, c'est qu'il faut bien que vous sachiez comment, mes compagnes et moi, nous nous habituâmes à échapper à la surveillance de madame Jourdain. D'abord, nous ne voulions être tout à nous et à nos riantes causeries de jeunes filles que pendant une heure ou deux, et quand il n'y avait encore personne, ni dans les rues de la ville, ni dans les allées du parc; mais à peine avions-nous joui de cette complète liberté de paroles, d'espace et de mouvement, que nous commençâmes à trouver mortellement ennuyeuses les promenades qu'il nous fallait faire avec ma marraine, elle qui nous recommandait de marcher pas à pas, la tête droite, le sérieux sur les lèvres et les yeux continuellement baissés. Sous prétexte qu'elle sollicitait

l'emploi de lingère suivant la cour, elle exigeait de nous une dignité et une raideur de maintien qui s'accordaient mal avec notre enjouement naturel. »

— Cependant, observa Jean Baptiste, vous n'en manquiez pas autrefois de dignité, mademoiselle Catherine.

« Oui, mon pauvre ami, je me souviens que vous-même en avez quelquefois beaucoup souffert; mais ici je me croyais le droit d'être fière, à cause de la grossièreté et de l'ignorance de ceux qui m'entouraient; tandis que là-bas, à Versailles, j'étais à tout moment avec les gens de la cour, des princes, des seigneurs, de grandes et belles demoiselles; et, faut-il vous le dire? je me sentais si bien à mon aise au milieu d'eux, qu'il me paraissait tout simple de m'abandonner sans réserve à des plaisirs que je n'avais pas connus jusque-là, et pour lesquels cependant il me semblait que j'étais née. »

— Mais c'est que c'est très-possible, ce que

vous dites-là, mademoiselle Catherine, reprit le jeune compagnon avec une admirable bonne foi; vous n'étiez pas faite pour votre état; quant à moi, je l'ai toujours pensé.

— Et vous avez eu tort, Jean-Baptiste, de penser cela. J'étais une sotte, avec ma fierté; je fus une imprudente, et voilà pourquoi je n peux plus être que malheureuse à présent! Mais laissez moi continuer.

Elle poursuivit :

« Vous savez maintenant comment nous avions pris vite l'habitude de nous soustraire à l'insipide retenue que ma marraine nous imposait; mais ce fut bientôt trop peu pour nous que ces promenades matinales qui n'avaient fait que nous mettre en goût de liberté; moi, qui me croyais bien hardie en proposant à ces demoiselles des parties de course au lever du soleil, j'en vins à adopter sans scrupule la proposition qu'elles me firent de guetter un joint favorable pour nous arranger de façon à perdre adroitement madame Jourdain dans la foule.

» Avant d'exécuter ce nouveau plan, qui m'avait souri tout de suite, nous convînmes d'un point de ralliement dans le parc, pour nous retrouver encore seules toutes trois, et de là aller et venir parmi la fête au gré de notre fantaisie. Le projet ne tarda pas à se réaliser. Un après-midi, comme notre grave conductrice s'était arrêtée devant le bassin du Dragon, et qu'elle nous en faisait admirer la magnificence, l'une des deux nièces de ma marraine nous fit un clignement d'yeux qui voulait dire : — Partons ! Et nous voilà toutes trois, nous glissant dans la foule, l'une à droite, l'autre à gauche, moi, au hasard, et bientôt dans un cruel embarras ; car dès que je me vis hors de tout ce monde qui entourait le bassin, il me fut complétement impossible de me rendre compte du chemin que je devais suivre pour gagner le labyrinthe, où j'avais promis de rejoindre mes compagnes.

» Je voulus d'abord rentrer dans la foule, afin de retrouver ma marraine ; mais je ne saurais vous dire quel mauvais scrupule m'empêcha de

céder à cette inspiration. J'allai donc, mais sans savoir où, parcourant les grandes allées du parc, suivant tous les détours, jusqu'à ce qu'enfin, inquiète, épuisée, je tombasse sur un banc, bien résolue, quand je me serais reposée un moment, de rentrer dans Versailles, et d'aller tout droit à Montreuil, où madame Jourdain et nous nous étions logées.

» J'avais choisi pour me reposer un endroit écarté du parc. A peine étais-je assise, que deux gentilshommes, ou du moins deux messieurs que je jugeai tels à leur costume, passèrent devant le banc où je me reposais. Je ne vous répéterai pas les propos aimables qu'ils tinrent à haute voix entre eux, quand ils m'aperçurent ; ce fut surtout la nuance de mes cheveux qui parut exciter leur galanterie.

» — Je croyais, disait l'un, qu'il n'y avait que la fille de la duchesse de... — le nom m'échappe, — qui en eût de pareils!

» — En effet, reprit l'autre, on jurerait que

ce sont les siens. D'honneur c'est à s'y méprendre !

» — Voilà des cheveux que l'on serait fier de porter dans un chaton de bague.

» — Moi, je donnerais mille louis d'un tel joyau.

» — Mille louis ! ce n'est pas assez, je voudrais le payer de mon sang.

» Ils se dirent encore quelques mots, mais tout bas, et puis ils s'éloignèrent. Pour moi, je restai là, seule de nouveau, pendant quelques minutes, déplorant la malheureuse idée que nous avions eue de nous séparer ainsi de ma marraine; et enfin j'allais quitter mon banc lorsque je sentis deux mains se poser sur mes yeux. D'abord je poussai un cri d'effroi ; mais comme je crus entendre derrière moi des chuchottements et des rires étouffés, je m'imaginai tout aussitôt que c'était une espiéglerie des nièces de madame Jourdain, qui avaient fini par me retrouver, et je les appelai toutes deux par leur nom.

» — Vous vous trompez, ma belle enfant ! me dit une voix inconnue qui me glaça de terreur ; ce n'est ni Cécile ni Henriette, mais un admirateur de la beauté, qui bénit la fortune de ce qu'elle lui a permis, depuis tant de jours qu'il suit vos traces, de vous rencontrer encore une fois, et surtout de vous trouver assez isolée aujourd'hui pour vous parler sans témoins.

» La surprise m'avait ôté la force d'appeler à mon secours, et je tremblais de tous mes membres.

» — Que craignez-vous ? me demanda cet homme en me cachant toujours les yeux sous ses mains ; je ne veux pas vous faire violence, ma belle, mais vous proposer un marché. »

— Un marché ! s'écria Jean-Baptiste avec indignation.

— Retenez votre colère inutile, répliqua la jeune fille, ni vous ni moi nous n'obtiendrons jamais justice du coupable ! Comment pourrais-je le désigner ? à quoi pourrais-je le reconnaître ?

Je n'ai pas vu son visage et je ne sais pas son nom.

« Enfin, poursuivit Catherine, la présence d'esprit me revint, je recouvrai la parole, et ce fut pour lui dire :

» — Laissez-moi, monsieur, laissez-moi! ou mes cris vont attirer du monde, et je vous en préviens, j'ai des protecteurs ici!

» Mes dernières paroles furent étouffées par deux autres mains qui vinrent se placer sur ma bouche, tandis qu'une troisième personne pesait avec force de ses deux bras sur les miens, et opposait une vigoureuse résistance aux mouvements que je voulais faire pour me débarrasser de mes persécuteurs. »

— Triple Dieu! interrompit de nouveau Jean-Baptiste, et c'est au milieu d'une fête que cela se passait? et il ne s'est pas trouvé là un homme de cœur pour sauter sur ces misérables et leur faire lâcher prise? Ah, Seigneur! Seigneur! que n'étais-je dans ce parc de Versailles, moi! vous

auriez eu beau vous égarer, il y a quelque chose qui m'aurait dit : Mademoiselle Catherine a besoin de ton secours, et je serais venu là, juste où vous étiez, pour vous délivrer.

— Eh bien! non, personne ne vint, j'entendais de loin bourdonner la foule, souvent même il me semblait qu'elle n'était qu'à quelques pas de moi; je me disais : Dieu ne peut pas m'abandonner quand il n'a qu'à le vouloir pour m'envoyer des milliers de sauveurs : Dieu m'oublia!

» L'homme qui m'avait déjà parlé se pencha de nouveau à mon oreille, et me dit :

» — Vous résistez inutilement, mon enfant; le mieux, vous le voyez bien, serait de m'écouter avec patience et résignation, d'ailleurs le marché que je veux vous proposer n'a rien que d'avantageux pour vous et ne peut en rien vous compromettre. Il s'agit seulement de me céder une boucle de vos cheveux en échange de quelques louis que je vous offre ; mais ces cheveux

que je vous demande, songez bien qu'il est inutile de me les faire marchander plus longtemps, car, de force ou de bonne grâce, je vous réponds que je les aurai !

» Un bruit de voix se fit entendre alors dans la partie du parc où cet homme et ses complices m'avaient surprise; la foule se rapprochait de moi, je me crus sauvée. Vain espoir! Mes persécuteurs m'entourant mieux, me serrant de plus près, me dérobant sans doute aux regards des promeneurs, se mirent à s'agiter et pousser de tels cris de joie qu'ils étouffèrent aisément mes faibles plaintes, et les promeneurs passèrent sans m'avoir remarquée. Quand il n'y eut plus de danger pour ces lâches, celui qui m'avait parlé déjà approcha de nouveau ses lèvres de mon oreille et me dit à voix basse :

» — Comme vous ne portez pas de ciseaux sur vous, j'imagine, et que nous ne sommes pas en lieu convenable pour en avoir à volonté sous la main, veuillez, sans regarder derrière vous, vous laisser conduire jusqu'à mon car-

rosse qui est à deux pas d'ici, et je vous réponds sur l'honneur qu'il ne vous sera fait aucun mal, aucun outrage. »

» J'essayai de me débattre encore, j'entendis cet homme parler bas à ceux qui l'avaient accompagné ; puis je me sentis envelopper dans un grand manteau, on m'enleva de dessus mon banc, et quand les mains robustes cessèrent de peser sur moi, je me trouvai dans une voiture si bien fermée de toute part que le jour n'y pouvait pénétrer. C'était comme un cachot roulant qui m'emportait je ne sais où. »

— Et c'est vrai cela ? demanda Jean-Baptiste avec une invincible expression de doute.

— Ah ! poursuivit Catherine, ma marraine me l'avait bien dit : Ne parle jamais de cela, mon enfant, on ne te croira pas ; mais moi j'aurais pu jurer que Jean-Baptiste ajouterait foi à mes paroles : comme je suis trompée !

— Non ! non ! reprit-il, vous ne vous trompiez pas ; je vous crois, mademoiselle Catherine,

je veux vous croire; mais tout cela est si étrange, si impossible à se figurer... qu'importe? vous l'avez dit : il faut bien que cela soit.

— Vous n'en êtes pas encore bien convaincu, répondit la jeune fille en tournant la tête d'un air de défiance.

— Si fait! si fait! s'écria-t-il, je n'ai pas pour le saint Évangile plus de respect, plus de religion que je n'en ai pour vos paroles, et vous savez, mademoiselle Catherine, si je suis bon chrétien. Ce que vous dites est vrai, et c'est vrai pour moi parce que vous le dites, ainsi continuez; mais avant tout, pardonnez-moi de vous avoir fait injure.

Il pleurait, le pauvre garçon, en disant cela; le repentir était si profondément écrit sur tous les traits de son visage, et dans ses regards suppliants, que, pour le calmer, l'orpheline joignit les mains, et dit en regardant le ciel.

— Ah! Dieu sait, mon ami, comme je vous pardonne de bon cœur.

Jean-Baptiste essuya ses larmes avec le parement de sa veste, après quoi, comme il était vivement intéressé à connaître la suite de l'événement, il reprit son attitude d'écouteur attentif.

» Quand je revins à moi, car j'étais plus morte que vive lorsqu'on m'emporta, et j'avais à peu près perdu connaissance, quand je revins à moi, dis-je, d'abord je me crus seule dans ce carrosse qui roulait sur la terre battue; mais bientôt après, jugez de ma terreur : j'entendis un bruit de respiration à mes côtés, et je sentis une chaude haleine effleurer en passant mon cou et mon visage.

» — Mon Dieu ! dis-je à celui qui m'accompagnait, où donc m'emportez-vous et que voulez-vous de moi?

» — Mon enfant, me répondit-il d'un ton calme, bientôt vous le saurez : prenez patience, avant peu nous serons arrivés.

» — Mais de quel droit, lui demandai-je, me faites-vous cette violence?

» — Il faut bien, ma petite, vous punir de votre révolte contre moi et mes gens; ah! j'étais bien sûr que vous ne tarderiez pas à vous en repentir! Voilà ce que c'est, belle blonde, que de n'avoir pas voulu m'accorder de bonne grâce ce que je vous demandais; tout à l'heure je ne voulais de vous qu'une boucle de vos admirables cheveux : je l'aurais payée de toute ma fortune, car il me la faut.

» — Prenez-la, m'écriai-je, prenez la pour rien, et rendez-moi la liberté.

» — Plus tard, reprit-il avec le même calme, nous choisirons à loisir une mèche de ces beaux cheveux-là; quant à la liberté, elle vous sera rendue aussi dans quelques heures; mais auparavant...

» — Eh bien! fis-je toute tremblante, que voulez-vous dire?

» — Je veux dire que vous êtes, ma foi ! trop belle dans l'évanouissement pour que l'on se contente de si peu.

» Je voulus lui reprocher son indigne conduite ; je le menaçai de la justice du roi, de celle de Dieu ; il me répondit d'un ton léger, comme un homme à l'abri des châtiments d'ici-bas, et qui ne croit pas à ceux que la colère du Ciel réserve aux coupables. Je le suppliai au nom de sa mère, au nom de ses enfants, s'il en avait ; il cessa de me répondre ; mais bien qu'il me fût impossible de le voir, je pourrais affirmer que je l'entendis sourire !

» Voyant que tous mes efforts pour l'effrayer ou pour l'attendrir étaient inutiles, je me renfermai dans mon espoir en la puissance divine, attendant d'elle un secours qui ne pouvait plus me venir du courage ou de la pitié des hommes. Mon ravisseur, qui ne s'était point ému de mes reproches, ne parut pas s'inquiéter de mon silence ; il me laissa prier sans m'interrompre ; seulement, comme s'il eût voulu me rappeler

sa présence, qu'hélas ! je ne pouvais pas oublier, il continuait à me flétrir de ce souffle brûlant et cruellement importun dont je cherchais en vain à me garantir. A plusieurs fois je voulus couvrir mon visage de mes mains, et toujours mes mains rencontrèrent les lèvres de cet homme, tant sa bouche était près de la mienne. Ah ! c'était un horrible supplice, mon ami ! »

— Je saurai son nom ! dit Jean-Baptiste grinçant des dents et serrant les poings avec rage ; quelque part qu'il se cache, le misérable, je le découvrirai ! Malheur à lui, mademoiselle Catherine ! Nous serons tous vengés : vous, moi, et feu ce pauvre maître Dumont, ajouta-t-il en s'inclinant avec respect. Mais continuez, continuez.

Catherine, au nom de son père, se sentit si vivement émue, que la voix lui manqua ; elle regarda Jean-Baptiste d'un air de compassion.

— Eh bien ! oui, eh bien ! oui, reprit le

jeune compagnon avec attendrissement, je vous comprends : cela vous fait mal de m'entendre parler de votre père, parce que vous croyez qu'il me reste quelque chose contre lui dans le cœur; vous vous trompez, Catherine; je lui rends justice à ce brave homme : il m'a maltraité sans raison, c'est vrai; il a été dur envers vous, j'en conviens; mais il avait du bon malgré ça; il avait de l'honneur surtout! Allez! je ne lui en veux pas, et s'il ne fallait qu'une pinte de mon sang ou deux doigts de ma main droite pour le remettre droit sur ses pieds dans ce monde, je les donnerais sans marchander; non, je ne lui en veux pas! et la preuve, c'est que, pas plus tard que demain, je ferai dire une messe à son intention, et nous irons l'entendre ensemble; oui, ensemble, à genoux l'un à côté de l'autre, et en plein jour! et au su et au vu de toute la ville! ça sera bien le diable, après cela, si les mauvais propos ne cessent pas sur votre compte! D'ailleurs, poursuivit Jean-Baptiste qu'un beau zèle animait, il faudra bien qu'on sache la vérité; si vous ne voulez pas la

dire, je la dirai, moi, foi d'homme! J'irai la crier de toutes mes forces jusque sous les fenêtres du roi, à Versailles, et on m'entendra, je vous le promets!

— A quoi bon, mon ami, puisque je n'ai personne à accuser? puisque je ne sais pas le nom du coupable? et que, fût-il là, devant moi, il ne me serait pas possible de dire : le voilà.

— Mais, nom d'un cœur! repartit l'ouvrier en se frappant le front, en se tiraillant les cheveux à poignées, il doit pourtant y avoir une justice quelque part pour punir les scélérats de son espèce.

— Eh! mon pauvre Jean-Baptiste, quand bien même je connaîtrais mon ravisseur, ne verra-t-on pas toujours en moi la fille déshonorée? En serai-je moins la mère de celui qui va naître?

Jean-Baptiste, rappelé ainsi au souvenir de l'enfant, fronça les sourcils, baissa la tête et resta muet. L'orpheline reprit courage, et

poursuivit le récit de sa romanesque aventure.

« Enfin, dit-elle, le carrosse s'arrêta. Il était nuit pleine quand on me fit descendre de voiture ; le ciel était chargé de nuages : nulle part, de loin ou de près, devant ou derrière moi, je n'apercevais de lumière ; je n'entendais que le bruit du feuillage des arbres agités par le vent. Étais-je sur une route ou dans l'allée d'un parc ? Je ne saurais le dire. Comme on craignait sans doute que je ne voulusse pas marcher, on m'emporta de nouveau, et puis je me trouvai bientôt après dans une chambre qu'on eut soin de ne pas éclairer non plus. Celui qui m'y déposa me dit de ne rien craindre, qu'il ne me serait point fait de mal, qu'on ne voulait que tenter une épreuve sur moi.

» — Et pourquoi m'éprouver? dis-je ; dans quel but? dans quel intérêt?

» — Dans l'intérêt de la science, me répondit-il.

» Et celui qui venait de me parler n'était plus l'homme qui m'avait accompagné dans le carrosse ; du moins je le crus ainsi, car je ne reconnus pas sa voix.

» Laissée seule dans cette chambre, je la parcourus des mains dans toute son étendue ; j'espérais, en déchirant un lambeau de la tenture, pouvoir fournir plus tard à la justice une preuve de la violence dont j'étais victime, et mettre, au moyen de cet indice, si léger qu'il fût, les gens du roi sur la trace des coupables. »

— Ah ! que c'était bien raisonner ! interrompit Jean-Baptiste ; oui, voilà ce qu'il fallait faire ; eh bien ! cette preuve, où est-elle ? Qu'en avez-vous fait ?

« J'usai en vain mes ongles contre la tapisserie qui garnissait les murs et l'ameublement ; je ne parvins pas même à en détacher le moindre fil ; il me fallut renoncer à cet unique moyen de prouver le crime. Alors, je me laissai tomber

d'épuisement sur un siége. Quelque temps après j'entendis la porte de cette chambre se rouvrir.

» — Mademoiselle a-t-elle besoin de quelque chose, me demanda celui qui m'avait parlé le dernier. Le gosier me brûlait ; j'avais froid, et la sueur me coulait du front.

» — Un verre d'eau, lui dis-je ; donnez-moi de l'eau, j'ai soif ; j'ai la fièvre, je me meurs ! »

— Mon Dieu ! dit Jean-Baptiste, vous n'avez pas eu peur de demander un pareil secours à des scélérats qui ne pouvaient vous vouloir que du mal ?

— C'est vrai, je commis là une bien grande imprudence ; mais si vous saviez, mon ami, combien je souffrais de la soif ! c'était à ce point que je n'aurais pas hésité à boire à la première source venue, quand bien même on m'aurait dit : elle est empoisonnée. Ah ! c'est une cruelle chose que la fièvre ! je sentais qu'elle allait me

donner le délire ; déjà mes idées étaient confuses ; ce n'était plus que vaguement et avec effort que je me rendais compte de ce qui s'était passé ; quelquefois même je me disais : rien de tout cela n'est vrai, je suis une folle ou je rêve ; mais ce rêve-là me tuait !

« Deux minutes après, la même personne m'apporta ce verre d'eau que j'attendais si impatiemment pour éteindre le feu intérieur qui circulait avec mon sang dans toutes mes veines. Je me précipitai avec reconnaissance vers cet homme, qui me dit, en venant à tâtons jusqu'à moi :

» — Où êtes-vous ? voilà ce que vous m'avez demandé.

» A défaut de lumière, l'instinct conduisit ma main, je saisis le verre qu'il me présentait, je bus avidement et je me crus soulagée. Malheur à moi ! malheur, mon pauvre Jean-Baptiste ! je venais, par mon fatal empressement, de rendre le crime facile. Vous vous souvenez

des paroles de l'homme qui m'accompagnait dans la voiture; il m'avait répondu quand je lui proposai, au prix seulement de ma liberté, cette boucle de cheveux pour laquelle il offrait tant d'or :

» — Vous êtes trop belle dans l'évanouissement pour qu'on se contente de si peu.

» Hélas! c'est morte en apparence qu'il abusa de sa victime.

» Que se passa-t-il depuis ce moment jusqu'au lendemain matin? Dieu le sait, mais moi je ne le pourrais dire.

» Oui, j'ignore tout, mon ami, sinon que je suis flétrie, sinon que j'ai causé la mort de mon père et que je vais donner le jour à un enfant qui me maudira peut-être de l'avoir mis au monde. Ce que je sais, c'est que je ne suis plus digne de vous; mais comment? mais pourquoi n'en suis-je plus digne? voilà ce que je ne sais pas. Que ceci vous semble étrange, impossible à comprendre, quand je descends dans ma conscience,

j'y retrouve encore aujourd'hui ma pureté d'autrefois, et si là, dans mes entrailles, je ne sentais pas tressaillir celui qui y puise la vie, je me dirais comme le jour du crime : Non, tout cela n'est pas vrai, tout cela n'est qu'un rêve; mais c'est un rêve qui tue!

X.

Suite de la Confidence.

— Enfin! reprit Jean-Baptiste, après qu'il eut laissé à Catherine le temps de prendre un peu de repos, car il voyait bien qu'elle en avait grand besoin, enfin, il a bien fallu que le soleil se levât; le jour a pénétré dans cette chambre, vous êtes sortie de votre léthargie, vous avez dû

trouver quelqu'un à qui parler ? Dites-moi tout, Catherine, que ce ne soit pas la crainte de perdre le père de votre enfant qui retienne vos paroles ; vous ne pouvez pas l'aimer cet infâme séducteur ; et quand je dis séducteur, ce n'est pas là séduire : c'est assassiner !

« — Oui, le jour parut, répondit l'orpheline, oui mon évanouissement cessa ; mais alors je n'étais plus dans cette chambre ; il n'y avait autour de moi que de l'air, des arbres, et les oiseaux des bois qui chantaient leur chanson du matin.

» J'ouvris les yeux et je vis que j'étais couchée sur le bord d'un fossé ; je voulus me lever, mes membres refusèrent de se mouvoir, je me sentais brisée.

» Il me fallut bien du temps, continua-t-elle, avant de pouvoir essayer de faire quelques pas. Ce temps je l'employai à me remémorer les événements de la veille ; le souvenir ne me revenait pas sans peine ; puis, lorsqu'il me fut possible

de me rendre un compte à peu près exact du passé, sans toutefois pouvoir soupçonner la vérité tout entière, je pleurai, mon ami, et cela me fit grand bien.

» La chaleur du soleil étant venue à me pénétrer, je fis un effort de courage et je tentai de sortir, au hasard, de ce bois, afin de regagner Montreuil, où mon absence, depuis la veille, devait causer une mortelle inquiétude à ma marraine. J'errai durant plus d'une heure à l'aventure, dans un labyrinthe de sentiers; mais ils me ramenaient toujours au point d'où j'étais partie, et je désespérais de trouver mon chemin, quand une bonne femme, qui traversait le bois avec son âne chargé de légumes, me dit :

» — Qu'est-ce que vous faites donc dans le bois du Désert à des cinq heures du matin, ma belle enfant?

» — Mon Dieu ! madame, lui dis-je, je cherche la route de Montreuil.

» Elle me l'indiqua, mais il y avait tant de

tours et de détours à faire pour regagner la grande route, que plus de deux heures se passèrent avant que j'eusse seulement pu atteindre le village des Essarts. Quand je fus là, je me reposai; car j'avais une affreuse courbature. J'étais, du moins je dois le croire, effrayante de pâleur; car m'étant assise sur une pierre, près de la porte d'un paysan, je vis celui-ci sortir de chez lui et m'examiner longtemps d'un air de pitié, après quoi il me demanda si je n'avais pas besoin d'envoyer chercher le médecin du pays, attendu que je paraissais fort malade.

» — Je ne suis que fatiguée, lui répondis-je, et j'ai sans doute encore beaucoup à marcher.

» Il s'informa du nom de l'endroit où je voulais me rendre, et lorsqu'il sut que c'était à Montreuil :

» — Mon enfant, me dit-il, vous ne pourrez jamais aller jusque-là à pied, si vous le voulez, mon gars va ateler le cheval à la charrette et on vous y conduira.

» J'acceptai l'offre du paysan, et un instant après nous nous mîmes en route. Voilà comment je pus arriver, enfin, auprès de ma marraine, que je trouvai dans la désolation ainsi que ses deux nièces. Je vous laisse à juger de ma joie quand je me retrouvai auprès d'elle. Cécile et Henriette m'embrassaient et pleuraient comme si elles avaient perdu l'espérance de me revoir.

» — Malheureuse enfant! d'où viens-tu? me demanda madame Jourdain en me serrant dans ses bras avec un véritable amour de mère.

» — Je ne sais pas, lui répondis-je, mais j'en ai tant à vous raconter que je crois que les forces me manqueront pour parler.

» Mon état de souffrance était si visible que ma marraine ne voulut entendre aucune explication avant que j'eusse pris quelques heures de repos. On me força de me coucher, et de fatigue je m'endormis bientôt.

» A mon réveil, je trouvai près de moi ma

bonne marraine; en la reconnaissant, je poussai un cri de joie; car je venais de faire un rêve affreux.

» — Ah! lui dis-je, comme le bon Dieu m'a puni de vous avoir quittée hier!

» Alors je lui racontai le triste événement de la veille, et pendant que je parlais, je la voyais broncher la tête comme si elle se disait : Elle a le délire cette enfant, ou bien elle ment.

» — Mais c'est vrai, rien n'est plus vrai! je n'aurais pas inventé cela! m'écriai-je.

» — Pourquoi pas? me répliqua-t-elle, d'autres l'ont bien imaginé avant toi.

» — Comment? repris-je.

» — Sans doute, Catherine; ce que tu viens de me dire là est à la fois invraisemblable et commun; ce sont de ces choses qui n'arrivent jamais dans le monde; mais qu'on rencontre dans tous les mauvais romans, ma chère amie;

tu en auras lu quelques-uns et ta petite tête se sera montée.

» Je jurai à ma marraine que je n'avais jamais lu un seul roman ; elle eut peine à me croire, et lorsqu'enfin, à force de serments, je parvins à la persuader de la vérité de mes paroles, voilà ce qu'elle me dit :

» — Catherine, je veux bien te croire ; mais sois-en sûre, il n'y a que moi ici-bas qui te croira sans preuves. »

— Et moi donc, riposta Jean-Baptiste, est-ce que je ne suis pas là pour affirmer que ce que vous dites est vrai ? oui, aussi vrai qu'il est vrai que Dieu est mon maître !

L'orpheline adressa à son confiant ami un regard de reconnaissance et d'amour ; ensuite elle reprit :

« Le monde, tout méchant qu'il soit, continua madame Jourdain, n'admet pas à la légére l'accusation d'un pareil crime, et quand on par-

vient à pouvoir lui nommer le coupable, il excuse encore celui-ci ou rejette au moins la moitié de la faute sur la victime; car on ne comprend pas facilement qu'elle n'ait point été la complice de son séducteur. Soit qu'on la taxe de coquetterie, de sottise ou d'imprudence, on fait toujours à la femme une si large part dans l'accusation que, que le blâme a beau retomber sur l'homme, toujours la flétrissure est pour elle.

» Te voilà donc, mon enfant, poursuivit madame Jourdain, placée entre deux dangers qui te menacent également : si tu racontes aux autres ce que tu viens de me dire, ceux-ci ne te croiront pas, et ce n'est pas là le plus grand malheur qui puisse t'être réservé; car s'ils ajoutent foi à ton récit, tu ne dois compter que sur une humiliante pitié de leur part, et les plus indulgents, pense à cela, ma pauvre Catherine, les plus indulgents se croiront généreux envers toi s'ils ne te ferment pas leur porte et s'ils daignent surtout te rendre tout haut ton bonjour dans la rue quand ils te rencontreront.

» Vous comprenez, Jean-Baptiste, combien ma fierté dut souffrir quand j'entendis ma marraine me parler ainsi ; mon cœur se révolta, je me récriai contre une si noire injustice.

» — Injustice tant que tu voudras, me répondit-elle, mais c'est à ce point que moi-même, qui ai pour toi de la tendresse, tu le sais, je me verrais forcée de ne plus te recevoir, et de défendre à Cécile et à Henriette de sortir jamais avec toi, si ton secret devait leur être révélé.

» — Mais que s'est-il donc passé entre cet homme et moi ? m'écriai-je avec désespoir, et ne comprenant pas encore l'étendue de mon malheur.

» Cette question parut bouleverser toutes les idées de madame Jourdain, elle hésita à me répondre, et comme je la pressais de nouveau de s'expliquer, elle me prit les mains, et dit en me les pressant avec une bien bonne amitié :

» — Tais-toi ! tais-toi sur tout cela, ma chère Catherine ; le mal n'est peut-être pas aussi grand

que je le supposais d'abord ; on aura voulu t'effrayer, voilà tout ; c'est cela : des jeunes gens voyant une pauvre fille toute seule, dans cette fête, auront imaginé une plaisanterie cruelle sans doute ; mais il n'y a pas de crime, il ne peut pas y en avoir ! Ainsi c'est un motif de plus pour te taire ; d'ailleurs tu vois bien que tout ceci n'a pas le sens commun, pourquoi te demander une boucle de tes cheveux ? Qu'en voulaient-ils faire? et puis s'ils l'avaient prise, continua madame Jourdain, en examinant ma chevelure, on verrait la trace du coup de ciseaux, et il n'y a rien, mon enfant, qui indique qu'ils se soient permis d'y toucher.

» Pressée de me rassurer et de se rassurer elle-même, ma marraine se contentait de compter les boucles qui retombaient sur mon front.

» — Mais là ! là ! repris-je, en détachant mon peigne, et en laissant flotter mes longs cheveux, n'ont-ils pas pu m'en prendre ?

» — Oui ! dit-elle en frémissant, le voilà le coup

de ciseaux! mais qui le saura excepté nous deux? poursuivit ma marraine, en rarrangeant ma coiffure. Quoi qu'il arrive de tout ceci, mon enfant, le seul parti que tu aies à prendre, c'est, je te le répète, de garder un silence absolu, même auprès de ton père, sur cette malheureuse journée d'hier; quant à mes nièces je leur expliquerai comme je le jugerai convenable ta longue absence, on dira qu'égarée dans le parc tu n'as pas su retrouver ton chemin, et que tu as passé la nuit chez les braves gens de ce village des Essarts d'où l'on t'a ramenée ce matin.

» Je promis à madame Jourdain de dire comme elle à Cécile et à Henriette; puis quelques jours après je revins ici.

» Vous m'avez trouvée changée, triste, abattue, à mon retour; vous avez attribué cela au peu d'empressement dont je vous accusais quand il était question de parler à mon père; non, telle n'était pas, mon ami, la cause de mon abattement : je voyais avec peine, il est

vrai, notre mariage retardé; mais je vous aimais tant! mais je comptais si bien sur vous que je ne pouvais croire à votre indifférence. Ce qui me rendait chagrine, maussade, c'était ce besoin de tout vous dire que j'éprouvais sans cesse et que je n'osais pas satisfaire. Vingt fois par jour, je voulais vous prendre pour confident de mes peines; il me semblait qu'en vous apprenant ce qui s'était passé, je trouverais dans cette confidence le moyen de me rassurer sur un avenir qui m'effrayait sans que je pusse dire pourquoi. Enfin arriva le jour, où mon père consentit, mais de si mauvaise grâce, vous vous le rappelez, à nous unir. Vous avez vu ma joie, c'est bien là pour vous, n'est-ce pas, une preuve convaincante que je ne soupçonnais en rien ma déplorable position?

— Oui, Catherine, oui, bien sûr, répondit Jean-Baptiste en la contemplant avec des yeux pleins de larmes, vous, une si honnête fille, il n'y a pas de doute que vous ne saviez rien de rien : vous étiez comme qui dirait un pauvre

ange sur qui on avait marché avec des pieds sales ; vous sentiez le mal qu'on vous avait fait ; mais vous ne voyiez pas la tache de boue.

— Ce jour-là, continua l'orpheline, tout mon chagrin parut s'effacer de ma mémoire, je cessai de me croire malade et en travaillant à ma robe de mariée, je chantais, j'étais heureuse !

— Et moi donc, j'étais comme un fou ; à preuves : mes courses et ma boisson. Qui aurait jamais dit qu'une journée si bien commencée devait si mal finir pour nous deux ?

— Pour nous trois, dit Catherine ; mon pauvre père en est mort !

— Mais comment a-t-il su votre malheur ? demanda le jeune compagnon.

« Il m'avait envoyée au couvent des Ursulines, à cent pas d'ici, comme je croyais n'y demeurer qu'une demi-journée : je n'avais pas cherché à vous voir pour vous dire adieu ; mais

quand je fus arrivée là, mère Opportune, la supérieure, me dit qu'elle était chargée de me retenir pendant plusieurs jours auprès d'elle : c'est durant ce temps que mon père vous renvoya pour la dernière fois de chez lui. A mon retour, ne vous retrouvant plus à la maison, je m'indignai contre la nouvelle résolution de maître Dumont, et je lui dis positivement que je n'épouserais pas celui qu'il me destinait pour mari ; la scène qui se passa entre nous fut violente, si violente même, que je m'évanouis pendant notre querelle. La fièvre me prit, et le lendemain j'eus deux nouveaux évanouissements, mais qui avaient une autre cause que notre mésintelligence ; cela commença à inquièter mon père, et à défaut du médecin qui était, je crois, à Poissy ce jour-là, il fit appeler madame Vernier, vous savez, la sage-femme de la rue de Mareil : elle est savante et on la consulte souvent pour des indispositions qui ne sont pas même du ressort de son état ; elle me vit, me fit de singulières questions, puis elle prit mon père à part et lui parla tout bas. Quand madame

Vernier fut partie, maître Dumont revint près de moi; il était pâle, ses yeux étincelaient de fureur, il avait les lèvres tremblantes :

» — Malheureuse coquine! me dit-il, ah! tu déshonores ton père!

» — Moi, répondis-je épouvantée!

» — Avoue toute la vérité! s'écria-t-il, avoue-la, ou je te tue!

» Aussitôt le souvenir de l'événement de Versailles se représenta à mon esprit, et je joignis les mains en lui disant :

» — Eh bien! oui, vous allez tout savoir.

» A peine avais-je fini de parler, que je me sentis frappée à la tête d'un coup violent, je roulai par terre, je crus que je ne m'en relèverais pas; car j'entendis mon père s'écrier :

» — Tuée! je l'ai tuée! A l'autre à présent!

» Et la porte se referma sur lui. Depuis ce

moment je ne l'ai plus revu. Seulement deux jours après, Mathieu Libois vint me dire :

» — Vous n'avez plus qu'à prendre le deuil, petite cousine, maître Dumont est mort, et Jean-Baptiste est en prison.

» J'ai pris le deuil, j'ai pleuré, je me suis tenue chez moi ne demandant de consolations à personne ; j'ai souffert pour celui qui n'est plus, j'ai souffert pour vous qui deviez vous trouver si malheureux d'être obligé de me haïr et de me mépriser. »

— Ah ! mademoiselle Catherine ! dit le jeune compagnon en se récriant.

— Si fait, vous deviez me mépriser ! C'était bien naturel ; vous ne saviez pas toute la vérité ; où il n'y a pour moi qu'un malheur, vous étiez bien forcé de voir un crime. Ah ! je le sens, le plus à plaindre de nous deux, c'était vous, mon ami ; mais à présent, continua l'orpheline en l'interrogeant et de la voix et du regard, à présent vous m'avez rendu votre estime,

n'est-il pas vrai? Et si votre amour ne peut plus être le même, j'ai bien votre amitié, du moins! songez qu'il me la faut pour conserver un peu de courage.

Jean-Baptiste, obéissant à un bon mouvement du cœur, se leva précipitamment et courut vers Catherine. Elle lui présenta de nouveau sa main, il lui ouvrit ses bras; l'orpheline se leva à son tour, et s'abandonna avec confiance aux embrassements du brave garçon.

— Mais, mais, lui disait-elle effrayée de son transport, ce n'est pas là seulement de l'amitié, et de vous à moi il ne peut plus y avoir autre chose.

— Je le sais bien, mademoiselle Catherine, ou plutôt, non! je ne sais plus rien, pas même ce que je fais, pas même ce que je dis. Je vous aime! je vous aime! je vous aime! Est-ce de l'amour? C'est possible, je ne me le demande pas; mais je suis bien heureux, allez! Oh! oui, bien heureux!

Puis, quand il eut épuisé dans un dernier et fiévreux baiser l'énergie de ce mouvement de tendresse, il fixa un regard de convoitise sur le charmant visage de l'orpheline. Elle se tenait la tête appuyée avec confiance sur la poitrine de Jean-Baptiste, et en même temps elle levait les yeux vers son ami.

— Méchante ! méchante ! lui dit-il, faut-il que vous m'aimiez tant que ça, et que vous n'ayiez pas eu la pensée de m'écrire pendant que j'étais en prison ! Une lettre de vous, ça m'aurait si bien aidé à patienter.

— Moi, répliqua la jeune fille ; mais vous ne savez pas que j'en ai commencé vingt, des lettres ! Je voulais tout vous apprendre ; ma plume courait facilement d'abord ; et puis venait un moment où la force me manquait, et alors je renonçais à vous écrire, en me disant :

— Il me sera plus facile de lui parler !

— Et si je n'étais pas revenu ? objecta l'ouvrier.

— Vous, ne pas revenir? C'était impossible! dit-elle avec un délicieux sourire. Je vous connaissais trop bien pour désespérer de vous revoir; aussi, quand vous êtes arrivé ce soir, j'ai éprouvé bien plus de bonheur encore que de surprise : je vous attendais!

Ce dernier mot acheva de fondre en larmes la puissante émotion de Jean-Baptiste, mais en larmes si douces, qu'il remerciait Catherine de ce qu'elle le faisait pleurer ainsi.

— Voyons, dit-elle en s'asseyant, apportez votre chaise ici, près de moi, et causons maintenant.

Il s'empressa d'obéir, et quand il fut placé comme elle le voulait, l'orpheline reprit :

— C'est assez parler du passé, il s'agit maintenant de régler notre avenir.

— L'avenir? répéta Jean-Baptiste; mais il est tout réglé, mademoiselle Catherine.

— Non, mon ami, je ne me dissimule pas

maintenant tout ce que j'ai dû perdre à vos yeux, si toutefois je n'ai rien perdu sur votre cœur. Dans l'intérêt, je ne dirai pas de notre bonheur, mais du repos de notre conscience, pour vous, pour mon enfant, il faut que vous m'aidiez à oublier d'anciens projets qui ne peuvent plus se réaliser.

Il voulut l'interrompre; elle le pria de la laisser poursuivre.

— Vous m'avez donné ce soir une preuve de votre dévouement. Je vous en dois une de mon amour.

Jean-Baptiste se précipita sur les mains de Catherine, et les baisa avec transport.

— Oui, mon ami, je le vois; je le savais, votre affection pour moi ne reculerait devant aucun sacrifice.

— Ah! je vous donnerais mon sang!

— Vous feriez plus encore, si je le permet-

tais; vous me donneriez votre nom; toute flétrie que je suis, vous feriez de moi votre femme.

— Eh! mais, oui, dit-il; c'est bien comme cela que je l'entends.

— Il est beau, sans doute, à vous de vouloir encore ce mariage, que tous deux nous avons tant désiré; mais dans la malheureuse situation où je me trouve, ce serait une indignité de ma part que d'y consentir; je vous admire et je vous refuse.

— Eh bien! Catherine, s'écria-t-il avec impétuosité, vous la commettrez cette indignité-là, oui, vous serez ma femme, ou je ne m'appelle pas Jean-Baptiste Vaugrain!

— Non, reprit-elle avec fermeté, cela est impossible! Et vous allez me promettre de vous marier avec une autre, ou je n'accepte pas vos services! Ce que je vous dis vous étonne?

— Et surtout ça me fait mal! répliqua le jeune compagnon tout étourdi de la singu-

lière condition que l'orpheline venait de lui imposer. Bientôt après il reprit : D'ailleurs, à quoi bon me parler de mariage, aujourd'hui? Est-ce que je suis venu ici pour vous tourmenter? Est-ce que je vous demande autre chose que de l'ouvrage?

— Écoutez, mon ami, interrompit doucement Catherine ; si l'excès du malheur m'a donné une force de raison dont je ne me croyais pas capable, il ne m'a rien ôté de ma fierté habituelle. Vous le savez, je comptais vous revoir ; j'étais sûr que vous viendriez m'offrir vos services ; d'avance, je les avais acceptés ; mais c'était à la condition que je ne rougirais jamais devant un mari de ce que le monde s'obstinera à nommer mon crime. Je me suis donc résignée, avant tout, à l'idée de vous savoir uni à une autre ; c'est une terrible nécessité pour mon cœur que cette résignation-là, j'en ai déjà bien souffert ; mais il le faut, il y va de notre tranquillité intérieure.

— Il y va ! s'écria Jean-Baptiste, il y va du malheur de nous tous ; voilà de quoi il y va !

Parbleu ! ajouta-t-il en se croisant les bras et en regardant en face l'orpheline qui faisait effort pour lui parler de la sorte, vous avez trouvé là quelque chose de beau ! C'est-à-dire que feu mon pauvre maître, tout dur qu'il était pour moi, avait encore de meilleures intentions que vous à mon égard ; il se contentait de me mettre à la porte ; mais il ne me disait pas : Je veux que tu en épouses une autre ! Non, ça n'a jamais été si loin que ça avec lui. Et, au fait, mademoiselle Catherine, poursuivit-il en s'animant, avez-vous bien réfléchi à ce que vous venez de me dire? Et qu'est-ce que j'en ferai de cette autre femme, n'importe laquelle, que vous voulez me faire épouser? Hein? vous n'en savez rien peut-être? Eh bien ! moi, je vais vous l'apprendre : cette femme, j'en ferai une malheureuse! car si elle m'aime, soyez-en sûre, moi, je ne l'aimerai pas! Auprès d'elle, je ne penserai qu'à vous, je ne parlerai que de vous, et comme elle ne voudra pas souffrir cela, de bon que je pouvais être, je deviendrai méchant. Je la rudoierai ; elle pleurera, elle vous maudira : je la

battrai ! et voilà, mademoiselle Catherine, voilà comme vous avez assuré ce que vous appelez notre tranquillité intérieure : ça fera de la belle ouvrage ! qu'en dites-vous ?

— Seigneur, mon Dieu ! dit l'orpheline, pourquoi êtes-vous revenu, puisque vous n'avez pas la force d'entendre la voix de la raison !

Et comme Jean-Baptiste s'était levé avec colère, comme il piétinait à grand bruit dans la chambre, Catherine alla à lui, elle lui prit le bras, le passa sous le sien, pencha encore une fois sa tête sur l'épaule du jeune compagnon, et, appuyant la main du brave garçon sur son cœur, elle lui dit :

— Je vous aime, Jean-Baptiste ! oui, je vous aime ; vous ne devez pas en douter ; mais je ne peux pas être votre femme, mon ami ; il y a maintenant quelque chose qui nous sépare.

— Et c'est justement cela qui doit nous réunir, reprit-il brusquement.

— Comment? je ne vous comprends pas.

— Rien qu'une question, mademoiselle Catherine, et puis après je m'expliquerai. Voulez-vous que je remue ciel et terre pour découvrir le père de votre enfant? Dites, et dès demain je me mets en campagne, et j'en ferai tant, qu'il faudra bien qu'il se montre, s'il est encore de ce monde. Bref, je ne reviendrai à Saint-Germain que pour vous dire : je l'ai trouvé!

— Non, répondit-elle, que Dieu le punisse! quant à moi, je ne veux pas le connaître.

— Mettons à présent que je l'ai déterré : le voilà, je le tiens sous la main; il ne dépend plus que de moi de le tuer ou de vous le donner pour mari; tout ceci, vous entendez bien, que ce n'est qu'une supposition, mais ça peut devenir un fait pourtant; eh bien! alors, qu'est-ce que vous ferez? Me direz-vous de vous venger, ou deviendrez-vous sa femme?

— Je vous le répète, Jean-Baptiste, je ne

veux pas le connaître ; je ne veux pas être vengée : ma conscience me suffit.

— Oui, mais ça suffira-t-il à votre innocent? Il lui faut un père; toute la ville me le donne, cet enfant. Eh bien ! je l'accepte, moi ! et cela devant toute la ville et au nez de la justice ; et, à la face du crucifix, je crierai de toute ma force que je suis le père de l'enfant ; on ne demande qu'à m'entendre dire cela : on l'entendra aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu ! aussi vrai que vous serez madame Vaugrain !

— Taisez-vous! taisez-vous, lui dit-elle, ne me donnez plus de ces espérances-là ; je ne peux plus les avoir sans manquer à la reconnaissance que je vous dois.

— Ah ! ah ! dit Jean-Baptiste poursuivant son généreux dessein, et s'élevant par un effort d'amour au-dessus de tout scrupule et de tout préjugé, nous verrons bien, après ce temps-là, s'il y en a un seul dans ce gueux de pays pour oser vous regarder de travers, pour se

permettre le plus petit mot sur votre conduite ; qu'ils y viennent avec leurs propos! L'apprenti de votre père n'avait pas le droit de s'en formaliser, mais votre mari, Catherine, sera là pour leur répondre.

L'orpheline, bien que touchée jusqu'à l'attendrissement du dévouement de son ami, allait cependant lui opposer de nouvelles objections quand ils entendirent une clef tourner dans la serrure de la porte qui donnait sur la rue.

— Ah ! mon Dieu ! murmura la jeune fille avec effroi, qui peut venir ainsi et à pareille heure ?

— C'est quelque malintentionné sans doute, reprit Jean-Baptiste en s'avançant hardiment vers l'entrée ; nous allons voir à lui parler.

Il retroussa les manches de sa veste, prépara ses poings : la porte s'ouvrit.

— Halte là ! dit-il d'une voix tonnante ; mais tout à coup il s'arrêta, ébloui par la lumière du

grand jour qui venait à flots se répandre dans la boutique.

— Tiens! dit en entrant la femme qu'il avait vue la veille au comptoir, vous êtes encore là? Ah! çà, vous avez donc passé la nuit ici?

— La nuit! répéta Jean-Baptiste ; mais quelle heure est-il donc?

— La demie de cinq heures vient de sonner à l'horloge du Marché, reprit la femme; puis elle se mit en devoir de ranger dans la boutique après toutefois avoir adressé au jeune compagnon un regard qui voulait dire : — « Il paraît que le temps ne vous a pas semblé long. » — Il comprit la portée de ce malin coup d'œil et revint auprès de Catherine qui, bien honteuse d'avoir gardé tout une nuit un jeune homme auprès d'elle, n'osait plus ni parler, ni lever les yeux.

— Eh bien! lui dit-il en souriant, puis-je dire à présent que je ne suis pas son père, à cette pauvre petite créature?

— Oh! Jean-Baptiste, vous m'avez fait oublier l'heure.

— C'est déjà ça de bon, répliqua-t-il, plus tard je viendrai bien à bout de vous faire oublier votre chagrin.

— Qu'il en soit ce que vous voudrez, murmura Catherine en lui pressant les mains; mais si vous alliez vous en repentir un jour?

— Il n'y a pas de risque! répondit-il, le bon Dieu ne le permettra pas.

Ainsi se termina cette nuit passée dans un si doux et si émouvant entretien. Quand les ouvriers de la fabrique arrivèrent pour commencer leur journée, ils trouvèrent Jean-Baptiste installé dans l'atelier. A l'heure de midi, on le vit passer dans la rue, donnant le bras à Catherine Dumont; tous deux se rendaient à l'église, afin de faire dire une messe de délivrance pour l'âme du vieux faïencier. Le dimanche suivant, monsieur le curé publia le premier ban de leur

mariage, et les jeunes fiancés entendirent murmurer autour d'eux :

— Il n'y a plus rien à dire, puisqu'il va réparer sa faute, mais la petite a du bonheur, tout de même, d'être tombée entre les mains d'un honnête garçon.

— Oh ! oui, du bonheur, répéta tout bas Catherine en se serrant contre son protecteur.

— Si vous croyez que je n'en ai pas ma part, reprit Jean-Baptiste. D'ailleurs, est-ce qu'entre nous ça pouvait finir autrement?

XI.

Les Voisins.

Malgré les sourds murmures des ouvriers, en dépit des criailleries de quelques délicates et de certaines prudes des rues Au Pain et de Mareil ; enfin au mépris de la loquace indignation des bonnes commères qui tenaient assortiment de légumes et de médisances sous les pa-

rapluies rouges de la place du marché, les préparatifs du mariage de Catherine et de Jean-Baptiste allaient grand train.

— Vous verrez, disaient les scandalisés, que la mauvaise fille et son libertin n'attendront pas la fin de leur deuil pour s'épouser.

Eh! certainement non, qu'ils ne devaient pas attendre jusque-là ; Jean-Baptiste surtout s'y refusait obstinément; car l'époque présumée de l'accouchement de Catherine Dumont approchait; aussi le jeune compagnon avait-il sollicité de monseigneur l'archevêque de Paris une dispense motivée sur le cas d'urgence. Par surcroît de délicatesse, il voulait que même avant sa naissance, l'enfant que sa bien-aimée allait mettre au jour fût placé sous la sainte protection du mariage.

Catherine, qui comprenait bien tout ce qu'il y avait de généreux dans la conduite de son ami, s'efforçait de payer en témoignages de reconnaissance ce dévouement aussi actif qu'ingé-

mieux, et, bien que le cœur lui en eût saigné, elle avait, par avance aussi, fait effacer le nom de son père sur l'enseigne du magasin, et Jean-Baptiste Vaugrain sinon de fait, du moins nominativement, se trouvait avoir pris possession du titre et des droits de successeur du vieux faïencier.

Donc, c'était entre elle et lui comme une lutte de bons et de beaux procédés; ils se rendaient sacrifice pour sacrifice :

— A moi l'enfant! disait-il.

— A toi la fortune de la maison! répondait la jeune fille.

Sans doute que tout cela contribuait singulièrement à irriter les mauvais esprits, à mettre en jeu les mauvaises langues du voisinage; mais leur amour mutuel semblait encore s'enrichir de tout ce qu'on s'efforçait de faire perdre à leur réputation : plus le monde s'éloignait d'eux, mieux ils comprenaient la nécessité de se rap-

procher l'un de l'autre, et, contraints qu'ils étaient de ne plus demander d'appui et de refuge qu'à eux-mêmes, ils apprenaient à se passer de tous les autres ; ils s'arrangeaient pour l'avenir un bien-être intérieur fondé sur cet égoïsme de famille, qui, à la surface, n'est que l'amour de soi, tandis qu'au fond, c'est l'abnégation personnelle la plus complète : c'est l'amour des siens en un mot.

Cependant si nos deux jeunes amis s'inquiétaient peu des bruits de la ville, la ville, qui voulait que l'on tînt compte de son estime ou de son mépris, commençait à prendre avec eux le ton de la colère ; des menaces bourdonnaient autour de la fabrique, et à voir certaines physionomies crispées, on pouvait soupçonner qu'un orage amassé depuis longtemps ne tarderait pas à éclater. Déjà quelques éclairs sinistres étaient venus effrayer la jeune fille, et causer d'étranges éblouissements à Jean-Baptiste :

— Il y a un coup de monté quelque part, se disait-il ; ce qui ne l'empêchait pas de chercher

à rassurer Catherine, quand elle lui faisait part de ses mauvais pressentiments.

— Bah ! laissez-les dire ; qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? répondait le futur mari, s'ils croient que nous leur devons quelque chose, ne vous embarrassez pas de ça ; qu'ils viennent me présenter leur facture, je leur réglerai leur compte en monnaie de coups de poings : ça sera bientôt fait.

— Non, mon ami, vous ne vous battrez pas pour moi.

— Eh bien ! non, je me gênerais !

Et quoiqu'il ne fût pas d'un naturel querelleur, Jean-Baptiste se vit forcé de faire par deux fois usage de ses bras robustes pour réduire la calomnie au silence. Il n'aurait point parlé à Catherine de la double victoire qu'il avait remportée sur les impitoyables bavards, sans une malheureuse égratignure à la joue, et une contusion sur l'œil qu'il lui fut impossible de cacher :

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle en pleurant, tout cela ne peut que mal finir pour nous.

— Dites donc pour ceux que j'ai rossés.

— Oui, mais c'est sur moi encore que l'on fera retomber le blâme.

— Nous verrons ; s'ils continuent, je recommencerai !

— Mais vous ne serez pas toujours le plus fort, et si l'on vous estropie, malheureux !

— Je me bornerai à surveiller la fabrique et à tenir le comptoir, quand je ne pourrai plus travailler par moi-même.

— Mais si l'on vous tue !... Que deviendrai-je ?

— Ah ! c'est vrai, dit-il ; je ne pensais pas à cela... Allons, c'est dit, ajouta-t-il avec un soupir de regret, je ne me battrai plus.

Résigné à subir désormais pacifiquement toutes les conséquences de sa position difficile,

Jean-Baptiste que, du reste, Catherine surveillait avec soin, tant elle avait peur, malgré la promesse de son ami, de voir se renouveler des rixes sanglantes entre lui et leurs méchants voisins, Jean-Baptiste, avons-nous dit, attendit que son mariage mît fin aux clabauderies des jaseurs, et se livra corps et âme aux travaux de la fabrique qui, maintenant, portait son nom.

Comme il s'était conduit franchement, sur le terrain, avec ses adversaires, il ne soupçonnait guère de leur part une lâche vengeance; mais s'il est des battus, hommes de cœur, qui tiennent pour solde de compte loyalement réglée, les coups qu'ils ont reçus, tels n'étaient pas ceux avec qui le jeune compagnon s'était mesuré. Ceux-ci profitèrent de la mauvaise disposition des scrupuleux, des intolérants et des bégueules, et, pour pousser à l'indignation la masse des indifférents, ils mirent sur le compte d'un guet-apens criminel ce qui n'était que le résultat d'un combat bravement offert et bravement accepté, du moins en apparence. Afin de

se faire un mérite de leur défaite; ils allèrent de maison en maison, d'atelier en atelier, étaler leurs blessures comme des témoignages de la lutte qu'ils avaient soutenue au nom de la morale publique; on les plaignit, on les combla d'éloges; on accabla de malédictions leur vainqueur, et on cria vengeance contre sa complice.

Ils eurent beau jeu, les calomniateurs, à se plaindre d'avoir été battus par surprise; car, après ce qui s'était passé dans la famille du faïencier: d'abord, cette faute impardonnable de la fille; de plus, la mort violente du père; ensuite, ce retour clandestin de Jean-Baptiste, et cette nuit passée au mépris de toutes les lois de la pudeur; enfin, ce nom du séducteur qui était venu effrontément prendre la place de celui de maître Dumont; après tout ceci, qui formait une assez belle somme d'infamies, pour parler comme la foule irritée, il n'y avait plus de crime dont on ne crût capable ce couple déshonoré.

Ce fut à qui romprait publiquement avec la jeune fille et l'ouvrier; à qui leur ferait le plus

grand nombre d'affronts. C'était alors, dans la bonne ville de Saint-Germain-en-Laye, comme une rage de vertu, comme une fièvre furieuse de respect humain.

Le jour des noces arriva cependant; mais bien en avait pris à Jean-Baptiste de réconcilier, à force de prières, Matthieu Libois et sa femme Madeleine avec leur petite cousine; car, sans la présence de ceux-ci dans la maison de la rue Au Pain, la future mariée et le brave garçon qui s'estimait encore heureux de l'épouser n'auraient trouvé personne à qui parler et pas une main à qui tendre la leur, pour se rendre à l'église, où un nouvel outrage les attendait.

Le jeune compagnon avait, non sans peine, décidé deux de ses voisins, lesquels voulaient fermement rester au nombre des indifférents, à lui servir de témoins pendant la cérémonie nuptiale. On les attendit longtemps : ils ne vinrent pas. Matthieu Libois impatienté, et voyant que la colère commençait à animer le visage et à éclairer les yeux de Jean-Baptiste, prit le parti d'aller

chercher les retardataires : ils n'étaient pas chez eux, et on répondit au vieil ouvrier qu'ils ne rentreraient pas de la journée. Il jura son gros juron, il cria jusqu'au milieu de la rue, que ces gens-là étaient des imbéciles et des lâches, et quand il eut bien évaporé sa mauvaise humeur, il revint, les sourcils froncés et les lèvres démesurément allongées, rapporter aux mariés la désolante nouvelle de cet indigne refus.

Catherine était quasi mourante de désespoir ; Jean-Baptiste froissait sa belle chemise de toile fine, et déchiquetait avec ses dents le flot de rubans pendu à sa boutonnière.

— Ça ne sera rien que ça, mademoiselle Catherine, disait-il, cependant, pour consoler la jeune fille. C'est un mauvais quart d'heure à passer, et puis, après : au diable tout le monde ! nous n'aurons plus besoin de personne.

— Aussi, demanda Matthieu Libois, d'où vient, garçon, que tu n'as pas invité les compagnons de

ta fabrique plutôt que de t'adresser à de pareils animaux?

— Eux? murmura le jeune ouvrier; mais vous ne savez donc pas qu'ils sont du complot aussi, et que, quand j'ai cherché à les sonder là-dessus, ils m'ont répondu : Nous le voudrions que nous ne le pourrions pas; on nous a fait jurer de vous laisser marier tout seuls.

— Il fallait les flanquer à la porte, ces canailles-là ! s'écria Madeleine qui, le mouchoir à la main, n'était occupée qu'à sécher les larmes de Catherine.

— C'est ce que j'ai fait hier soir, répondit Jean-Baptiste; oui, dans un moment de vivacité, je leur ai donné leur compte à tous!

— Est-il possible? reprit la jeune fille, et je n'en ai rien su!

— Pardieu! ne fallait-il pas vous chagriner encore de ça : des ouvriers, on en retrouve toujours quand on veut... oui; mais des témoins, on ne

peut pas les arracher de chez eux s'ils ne veulent pas démarrer... Ah ! c'est à en crever de colère !

— Oui, vous avez raison, mon ami, répliqua la mariée, c'est à en mourir !

— Mourir ! répéta Jean-Baptiste, vous savez bien que nous ne le pouvons pas ; ça nous est défendu : il y a là quelqu'un qui s'y oppose. Ah! bah ! poursuivit-il en s'armant d'une belle résolution, il ne s'agit pas de gémir ici, il faut se marier.

— Mais dame ! dit Matthieu Libois, il serait temps de se décider ; car le curé vous attend.

— Et nos témoins, Jean-Baptiste? objecta Catherine.

— Bon ! bon ! ça ne m'embarrasse plus, répliqua-t-il. Essuyons nos yeux, prenons-nous tous quatre bras dessus bras dessous, et allons hardiment ; nous ne manquerons de rien.

— Mais comment cela?

— Est-ce qu'il n'y a pas des pauvres à la porte de l'église!

Le cœur navré par ces tristes paroles d'encouragement, Catherine dut, cependant, se décider à quitter le siége où elle s'était tenue assise pendant plus d'une grande heure, sans qu'il lui fût possible de bouger de place ; retenue là, sous les coups qui la frappaient incessamment. Enfin, soutenue par le bonhomme Libois, qui lui offrit son bras, elle se prépara à sortir de sa chambre pour se rendre à l'église. Quant à Jean-Baptiste, le pauvre garçon, non moins péniblement ému que sa bien-aimée, mais affectant la force de cœur que l'impérieuse circonstance commandait, s'empara du bras de Madeleine, et ouvrit la marche avec assez de fermeté.

Depuis la mort de maître Dumont, l'orpheline n'avait mis qu'une seule fois le pied dans la rue : ce fut le jour où Jean-Baptiste voulut faire dire une messe pour le repos de l'âme du défunt. Alors, dans sa démarche, il y avait encore as-

sez d'assurance, son regard n'était pas trop craintif, et le sentiment de son innocencè lui parlait assez haut pour qu'elle pût redresser la tête, et opposer un visage, sinon empreint de fierté comme autrefois, du moins assez calme, aux malicieux coups d'œil des passants. Mais depuis ce jour, la malheureuse fille avait subi tant d'humiliations, il lui avait fallu, et si souvent, vider à longs traits le calice d'amertume, que, découragée maintenant, ce n'était plus qu'avec un front courbé et des yeux baissés vers la terre, qu'elle osait se hasarder à suivre le chemin qui menait de sa demeure à la chapelle où l'on devait bénir son union.

Oh! qu'ils étaient loin de se réaliser les rêves charmants de sa jeunesse! Ce n'était point ainsi que jadis, et lorsqu'en espérance elle se plaisait à devancer l'avenir; ce n'était point ainsi, disons-nous, que l'heureux jour de son mariage s'était offert tant de fois à son imagination!

En ce temps-là elle se voyait entourée par une foule amie et joyeuse, elle n'entendait

alors que des paroles de bénédiction et des chants de fête; c'était partout des robes blanches et des fleurs; toutes ses compagnes se disputaient à l'envi l'honneur d'ajouter un soin nouveau à l'arrangement déjà si coquet de sa fraîche toilette. Elles étaient belles ses jeunes compagnes; mais Catherine, plus belle encore, parce qu'elle était la plus heureuse de toutes, attirait à elle tous les hommages et captivait l'admiration. Et puis, elle se voyait aussi au sortir de la maison paternelle; chacun, jaloux de la contempler de plus près, se précipitait sur son passage; elle marchait fière, glorieuse, aimée, enviée surtout! entre une double haie d'admirateurs qui lui faisaient cortége jusque sous le porche de l'église. L'heureuse mariée quittait la foule au seuil du temple, mais c'était pour la retrouver au dedans plus compacte et plus curieuse encore : pressée dans la nef, remplissant les bas-côtés, grimpée sur les chaises et envahissant les chapelles. Voilà le spectacle enchanté que la jeune fille se promettait en ce temps-là! Par malheur, le sort avait décidé qu'il

en serait autrement, et quand elle sortit de chez elle, la fière et jolie blonde, avec son futur mari et les deux braves gens qui étaient venus de Paris pour témoigner d'une solennité de famille, personne dans la rue ne se retourna pour voir passer la mariée. Si les curieux du voisinage ne tinrent pas contre le besoin de savoir quelle était la couleur de la robe de celle-ci et de l'habit de celui-là, ce fut seulement à travers le vitrage de leurs boutiques ou derrière les carreaux de leurs fenêtres qu'ils se livrèrent à cet examen critique. Les voisins tinrent bon contre le désir qui les poussait à l'église, afin de voir la contenance des époux pendant la cérémonie; si bien que lorsque Jean-Baptiste et Catherine arrivèrent, ils ne trouvèrent dans la chapelle que le prêtre, l'enfant de chœur et le suisse, qui commençaient à murmurer d'un retard si prolongé.

— Vous vous êtes bien fait attendre! dit le porteur de hallebarde. Au fait, ajouta-t-il d'un ton narquois, c'est que tout le monde n'était pas prêt, peut-être? c'est toujours comme ça dans les grands mariages!

— Je crois qu'il y aura assez de chaises dans la chapelle? observa malicieusement l'enfant de chœur.

— J'allais partir, dit monsieur le vicaire aux arrivants; eh! mais, reprit-il en comptant des yeux ceux qui étaient devant lui, vous n'êtes pas tous là; où sont vos témoins?

— Me voilà! dit Matthieu Libois.

— A vous seul vous ne faites qu'un, et ce n'est pas assez; il en faut trois autres!

— Attendez, reprit Jean-Baptiste, en faisant asseoir Catherine qui ne se soutenait qu'à peine, je vas en chercher, moi! vous en aurez tout à l'heure autant qu'il vous en faudra.

Il traversa l'église déserte, et bientôt après il revint, mais n'amenant avec lui que deux mendiants, les seuls qu'il eût pu trouver.

Catherine, durant l'absence de son ami, avait cédé à la puissante émotion qu'elle combattait

depuis le matin, et elle s'était évanouie dans les bras de Madeleine.

— Il faut remettre le mariage à un autre jour, dit le vicaire, s'adressant à Jean-Baptiste qui revenait honteux de n'avoir pas pu compléter la somme voulue de quatre témoins.

— Non, monsieur le vicaire, non, nous ne remettrons rien! répliqua le jeune compagnon, profitant de l'évanouissement de sa fiancée pour soulager son cœur. Ne remettons rien, je vous en prie, car je ne sais pas si j'aurai deux fois le même courage qu'aujourd'hui. Au nom du Seigneur, qui nous voit et qui nous entend! mariez-nous, mariez-nous bien vite! il y va du bonheur de Catherine et de l'avenir de l'enfant! Tenez, vous, qui êtes un brave homme, ajouta-t-il en se tournant vers le suisse, vous qui me connaissez depuis douze ans, faites le quatrième, monsieur Goubron; vous savez bien que vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

— C'est connu, dit à voix basse Matthieu Li-

bois, et avec un clignement d'yeux qui voulait se faire engageant, on sait bien qu'il y a toujours quelque chose à boire et à fricasser avec des anciens comme nous.

Le suisse, ou par intérêt personnel, ou par humanité, ne se fit pas trop prier; et quand l'orpheline revint à elle, il y avait là quatre personnes qui ne demandaient pas mieux que de répondre devant la société, de l'engagement solennel qu'elle allait prendre à la face de Dieu.

La cérémonie tant retardée s'accomplit enfin. Après une simple et touchante exhortation de monsieur le vicaire, les mariés, le suisse et Mathieu Libois signèrent sur le registre des mariages; quant aux deux pauvres, ils ne purent qu'y apposer leur croix; puis Jean-Baptiste, qui les avait généreusement payés d'avance, prit le bras de sa femme, et dit à celle-ci :

— A présent, je n'ai plus besoin de vous recommander le courage, Catherine; c'est à moi à en avoir pour nous deux, et, foi d'homme, je n'en manquerai pas!

— Tout cela est bel et bon, observa le vieil ouvrier, en arrêtant les mariés à la sortie de l'église, mais vous conviendrez, mes enfants, qu'une noce ne peut pas se passer avec une simple messe et la bénédiction du vicaire. Ça n'est déjà pas mauvais, sans doute, mais il faut aussi quelque chose de fortifiant pour l'estomac; or, je propose un petit dîner en forêt; que diable! c'est bien le moins qu'on boive chacun sa demi-pinte si on ne danse pas.

— Qu'est-ce que tu vas leur parler de danser à ces pauvres enfants, dit Madeleine; ils aimeraient bien mieux nous voir reprendre le chemin de Paris, n'est-ce pas, Jean-Baptiste?

Il regarda Catherine avant que de répondre; il la vit pâlir et baisser timidement les yeux.

— Vous êtes le maître, monsieur Jean-Baptiste, lui dit-elle; je sais bien qu'à pareil jour il n'est pas d'usage de quitter ainsi ses amis, au contraire! on veille sur la mariée, on la sépare de son époux le plus qu'on le peut; elle a

encore touts ses droits de jeune fille; mais moi, je n'ai aucune liberté à réclamer, aucun droit à faire valoir... je suis...

— Vous êtes ma femme! répliqua chaleureusement Jean-Baptiste, et ma femme que j'aime bien, allez!

— Oui, que vous aimez, je le sais, mais...

Elle n'acheva pas sa pensée, courba la tête et pleura.

— Eh bien! eh bien! s'écria de nouveau le jeune marié qui lisait dans le cœur de son amie, croyez-vous donc que je ne vous estime pas autant que si de rien n'était? est-ce parce que je n'ai pas l'air joyeux qu'il faudrait avoir que vous doutez de moi? mais qu'est-ce que ça fait cela, Catherine, puisque je suis heureux tout de même? oui, je suis heureux! et la preuve, c'est que je veux vous faire oublier votre tristesse. C'est fête aujourd'hui, entendez-vous bien : fête pour moi, pour vous, et pour nos amis, ce n'est pas notre faute s'ils ne sont que deux;

mais sacredié ! comme dit le cousin, une noce, la nôtre surtout, ne peut se passer comme ça ; aussi, que les autres en disent ce qu'il leur plaira, nous nous amuserons, nous vous choyerons, nous vous aimerons autant que si nous étions deux cents ; pas vrai, père Libois?

— Oh! vous avez beau faire, mon ami, reprit l'orpheline d'un ton peiné, vous ne m'empêcherez pas de dire que c'est pour vous une bien cruelle journée!

— Ça dépendra de vous, Catherine. Quand vous aurez voulu me sourire, quand vous m'aurez dit une bonne fois : Je suis contente d'être madame Vaugrain, eh bien! alors je mettrai le chagrin sous mes pieds, et quoique les violons nous manquent, ça ne m'empêchera pas de danser si fort dessus qu'il n'en sera bientôt plus question.

Catherine se décida à lui sourire, enfin; elle pressa le bras de son mari et lui dit tout bas :

— Eh bien ! oui, mon ami, je suis heureuse d'être à vous.

— Au diable le reste ! allons, en forêt ! cria-t-il, en forêt !

— En forêt ! répéta Mathieu Libois; mais avant, objecta le vieux compagnon, je crois que nous ne ferions pas mal d'inviter ce brave homme de suisse ; d'autant plus qu'il boit bien le scélérat de Goubron, et, en le priant d'être des nôtres, ça me fera au moins quelqu'un de solide avec qui je pourrai trinquer.

Puis, sans s'informer auprès des mariés, s'il leur plaisait ou non que le suisse fût de la fête, il fit un demi-tour à droite, rentra précipitamment dans l'église, d'où bientôt il ramena triomphalement le nouvel invité qui ne demandait pas mieux que de goûter au vin des noces.

Grâce à l'entrain du cousin de Catherine, au caractère tout franchement en dehors de Madeleine, qui se livrait d'aussi bon cœur à la joie qu'à ses mouvements de colère ; grâce aux

plaisantes facéties de M. Goubron, qui avait déposé, en même temps que la hallebarde et le hoqueton, sa gravité dans la sacristie; grâce, enfin, à l'amour de Jean-Baptiste, amour que le petit vin du cru rendait passablement bavard et tant soit peu entreprenant; le reste de la journée se passa beaucoup plus gaiement qu'on ne s'y fût attendu d'abord.

Ils n'étaient que cinq, assis sur l'herbe, et abrités par les grands arbres de la forêt; mais il y avait là deux couples qui s'entendaient si bien! Nous voulons parler des jeunes mariés et des deux buveurs : Mathieu Libois et son ami le suisse de la paroisse; c'était plaisir à voir comme ceux-ci lampaient à plein gosier le vin qu'un garde forestier leur fournissait par brocs de six pintes. Quant à Madeleine, elle tenait honorablement le milieu entre le tête-à-tête qui pintait et celui qui se parlait bonheur dans le ménage; la joyeuse et active commère était de tous les écots : ici comme excitant; là, comme modérateur.

— Allons, mes enfants, disait-elle aux héros de la fête, vous vous appartenez l'un à l'autre maintenant; il n'y a plus rien à dire sur votre compte : toutes vos caresses sont légitimes; ainsi, ne vous gênez pas, faites comme si nous n'étions pas là : embrassez-vous!

Et, en riant de toutes ses forces, elle poussait Jean-Baptiste dans les bras de Catherine, de Catherine qui, victime depuis tantôt neuf mois d'une lâche violence, rougissait cependant comme une vierge timide sous le chaste baiser que son heureux ami faisait sonner bien haut. Et puis, quand la bonne femme eut ainsi encouragé l'amour d'un côté, elle se tourna vers son mari, et, prenant un air fâché, elle lui dit :

— En vérité, Mathieu, tu n'es pas raisonnable, de boire ainsi coup sur coup!

— Est-ce que j'empêche les tourtereaux de roucouler? répliqua le vieux compagnon en portant de nouveau le verre à ses lèvres.

— C'est juste, madame Libois, dit le suisse,

un chacun s'enivre à sa manière, suivant l'âge qu'il a ou le sexe avec qui il est.

— C'est possible, monsieur Goubron; mais avec tout ça, repartit Madeleine en arrêtant le verre à demi-portée de la bouche de son mari, il n'est pas moins vrai que mon homme ne boira pas celui-là.

Cela dit, elle enleva dextrement le verre de vin de la main du buveur décontenancé, et l'avala d'un trait. Alors il y eut de tels éclats de rire, des bouffées de gaieté si bruyantes, qu'on aurait pu croire qu'ils étaient là cinquante convives : la joie les avait décuplés.

— Faisons une convention, dit Madeleine, après avoir eu soin de mettre par-devers elle le broc qui se vidait avec une effrayante rapidité : c'est moi qui verserai à boire à présent, mais seulement à raison d'un verre par baiser que Catherine donnera à son mari.

— Et un verre par baiser que Jean-Baptiste rendra à sa femme, riposta Mathieu.

— Ça va sans dire, appuya le suisse.

— Du tout! ah! bien oui, se récria Madeleine, autant vaudrait tout de suite faire défoncer une feuillette : encore, c'est tout au plus s'il y en aurait assez; car notre gaillard de petit cousin n'a pas des yeux à bouder contre son cœur.

— Eh bien! en ce cas, deux verres par baiser de Catherine et un seul par deux baisers de Jean-Baptiste! ça vous va-t-il, commère?

— Un verre par dix baisers du marié, c'est bien gentil comme ça, continua la grosse cousine.

— Mettons un verre par trois fois qu'ils s'embrasseront, j'espère que ce n'est pas trop exiger, continua M. Goubron.

— Pas plus d'un tous les huit baisers! répliqua Madeleine en défendant son broc contre les franches attaques du vieux compagnon et les ruses du suisse, qui cherchaient tous deux à s'en emparer soit par force, soit par adresse.

— Tenez, coupons le différend par la moitié, interrompit à son tour le marié, à la quatrième fois que j'embrasserai ma femme, vous trinquerez à notre santé, et, croyez-moi sur parole, je vous promets que vous n'aurez pas le temps d'avoir soif.

La proposition ainsi amendée fut acceptée tout d'une voix, et les rires recommencèrent, et ce fut entre le suisse et le vieux compagnon, comme une lutte joyeuse pour exciter Catherine à embrasser son mari.

— Elle a peur. — Bah! c'est qu'elle ne l'aime pas. — Non, c'est qu'elle croit que l'on se moquera d'elle. — Fi! que c'est vilain de ne pas embrasser son mari! — Bon, l'y voilà! —Non, pas encore. — Elle l'embrassera. — Elle ne l'embrassera pas.

— Et de quatre! dit Jean-Baptiste qui pendant ce temps-là avait gaiement acquitté, sur les joues de Catherine, la somme de baisers exigée par Madeleine pour remplir les verres des buveurs.

Elle versa le liquide vineux, mais toutefois, avec beaucoup de modération.

— Ah! bah! faites-leur bonne mesure, cousine, reprit le jeune compagnon, en voilà un cinquième par-dessus le marché.

Et de nouveau il embrassa sa femme.

La commère se résigna à verser plein; puis elle allait remettre le broc en sûreté, quand elle vit M. Goubron et son mari lui demander en même temps à boire.

— Comment? encore! ça n'est pas de jeu.

— Mais si fait, puisque Catherine vient d'embrasser son homme.

— Et de bon cœur! dit cette fois la jeune mariée qui, se livrant à l'entraînement général, avait puisé l'oubli de ses longs chagrins dans les douces et incessantes caresses de son ami.

— Ma foi! dit Madeleine, puisque ça va de ce train-là, je vous abandonne le broc; car à

force de verser du vin, je finirai par avoir une courbature.

Le broc fut donc livré aux buveurs, et ceux-ci ne comptèrent pas plus les verres qu'ils burent que Jean-Baptiste les baisers qu'il donnait à Catherine. Elle avait fini par les lui rendre si bien!

Ainsi se termina, au milieu des gentils propos, des tendres épanchements et d'une folle ivresse, cette noce de cinq convives qui avait d'abord menacé de se passer si tristement. La cousine Libois, qui voulait que tout s'accomplît suivant l'usage adopté, s'était chargée de présider à l'importante cérémonie du coucher de la mariée; aussi ce fut elle qui donna le signal du départ.

Il n'y avait ni bouquet virginal à se partager, ni chapeau de fleurs d'oranger à détacher du front de la jeune épousée; une main sacrilége avait violemment effeuillé à l'avance ces emblèmes de candeur et de pureté qui font l'orgueil des mères et la gloire des vierges; le crime s'était

insolemment approprié le corps ; mais l'innocence, mais la frayeur pudique, mais les scrupules de la chasteté, mais tous ces trésors de l'âme survivaient chez la jeune fille à l'autre perte déjà si regrettable, et la mariée d'aujourd'hui, qui demain pouvait être mère, baissa timidement les yeux et se sentit tressaillir d'effroi lorsque Madeleine lui fit entendre que l'heure redoutée était venue.

Elle n'osa pas dire :

— J'ai peur !

Mais elle pressa si vivement le bon gros bras de sa cousine, que celle-ci la regarda avec surprise :

— Eh bien ! ne dirait-on pas que tu es comme une petite fille qui sort du couvent. Qu'est-ce qui te prend, Catherine ?

— Mon Dieu ! ne me le demandez pas ; c'est moins difficile à comprendre qu'à expliquer.

— Ma foi non ! à la bonne heure, si tu étais ce que tu n'es pas, on saurait ce que tu veux dire ; mais dans ta position.

— C'est vrai, cousine, repartit la mariée en étouffant un soupir ; moi je n'ai plus le droit de laisser voir mon émotion. Oh ! que les autres sont heureuses, elles peuvent pleurer !

Et, tout en parlant ainsi, Catherine essaya de retenir ses larmes.

— Ma foi, je n'y suis plus ! dit Madeleine Libois.

Pour comprendre cette dernière exclamation de la bonne femme, il faut savoir que Jean-Baptiste, après avoir reçu autrefois la confidence de l'orpheline, avait si absolument accepté la paternité qu'elle lui apportait en dot, qu'il s'était fait un devoir de ne pas la nier même auprès de Mathieu Libois et de sa femme, préférant, le pauvre garçon, être accusé de séduction et d'abus de confiance, que de voir

déverser le blâme ou le ridicule sur son dévouement pour Catherine.

Il reprirent tous cinq le chemin de la ville. Le jeune marié, vu la nuit sombre et les dangers de la route à travers bois, marchait le premier, afin de bien indiquer le côté qu'il fallait prendre pour éviter les fossés et les fourrés épineux ; Madeleine suivait, donnant tantôt le bras, tantôt la main à sa petite cousine, selon que le sentier était ou non assez large pour y passer deux de front ; derrière celles-ci, mais à une assez grande distance, Mathieu et le suisse se soutenant à peine, mais se faisant mutuellement contre-poids, zigzaguaient d'un arbre à l'autre et multipliaient la longueur du chemin par le nombre prodigieux de leurs pas inutiles. Cependant la petite troupe de promeneurs finit par se réunir à la porte de la ville.

Catherine éprouva un grand soulagement quand elle vit que toutes les fenêtres, que toutes les portes des maisons, que toutes les boutiques de la rue étaient fermées ; personne au moins

ne devait la voir rentrer : c'était toujours autant de regards insultants et de sourires ironiques quilui étaient épargnés à son retour.

Jean-Baptiste, après le temps d'arrêt que lui et les deux femmes avaient été contraints de faire à l'entrée de Saint-Germain, en attendant l'arivée de M. Goubron et du vieil ouvrier, Jean-Baptiste était reparti de son pas militaire, afin d'ouvrir la porte de la maison et de battre le briquet pour éclairer la bienheureuse venue de sa femme.

Catherine, Madeleine et leurs cavaliers trébuchants, venaient seulement de tourner le coin de la rue Au Pain, quand le jeune compagnon revint sur ses pas en criant de toute la force de ses poumons :

— N'avancez pas! pour l'amour de Dieu, n'avancez pas !

— Sainte Vierge ! qu'y a-t-il donc encore? demanda Catherine en se penchant au bras de madame Libois, car le premier effet de la surprise l'avait fait faillir à tomber.

— Qu'est-ce donc? murmurèrent les deux hommes.

— Rien, presque rien, répondit Jean-Baptiste, qui commençait à s'effrayer de la violente secousse qu'il venait de causer à sa femme.

— Jean-Baptiste, votre voix tremble! lui dit-elle, votre main aussi! ajouta la jeune femme en s'emparant de la main de son ami. Vous avez de la colère, tenez, malgré l'obscurité, je vois vos larmes; vous pleurez et c'est d'indignation; allons, dites, que s'est-il passé?

— Mais, ma chère Catherine, je vous le répète, il n'y a rien; ce n'est tout au plus qu'une misère, un dégât facile à réparer; mais autant vaut que vous ne voyiez pas cela; ainsi faisons volte-face, et pour ce soir, eh bien! nous irons à Paris, chez le cousin Libois, ou ailleurs; mais enfin, il ne faut pas rester ici!

— Le feu est à la maison! s'écria la mariée. Au surplus, qu'importe? reprit-elle avec force,

tant qu'il restera un toit pour me couvrir, je veux demeurer chez moi jusqu'à la fin ; nous verrons si l'on viendra m'y insulter ! je suis votre femme à présent, qu'ont-ils à dire?

— Allons donc, puisque vous le voulez ; mais soyez-en sûre, Catherine, le mal n'est pas si grand que vous le supposez. Dans le premier moment, je n'ai pas été maître d'un mouvement de colère; mais je me suis emporté à peu près sans cause, ajouta-t-il en essayant de se contenir, puisqu'au fait, il n'y a rien de détruit, rien de brûlé, sinon une misérable planche de bois peint.

— Alors, d'où vient que cet imbécile-là nous fait des souleurs pareilles? grommela le vieux compagnon.

La jeune mariée quitta aussitôt le bras de Madeleine Libois, elle prit résolument celui de Jean-Baptiste ; et, marchant d'un pas plus rapide et surtout beaucoup plus assuré que son état et son émotion ne semblaient devoir le lui

permettre, elle arriva bientôt sur le théâtre de l'événement.

Quelques morceaux d'une planche à laquelle on avait mis le feu, achevaient de se consumer au milieu de la rue déserte, et devant la porte de la maison du faïencier.

— Voilà toute l'histoire! dit Jean-Baptiste à sa femme; un feu de joie que les voisins auront voulu faire, tandis que nous étions en forêt.

— N'est-ce que cela? reprit Catherine avec un calme surprenant, mais tout à l'heure, à vous entendre, je comptais sur un incendie général de la fabrique et du magasin, tandis qu'il n'y a de brûlé...

— Que l'enseigne qui porte mon nom! ajouta le jeune compagnon en pressant la main de Catherine. Puis il lui montra vide, la place que le matin encore, cette enseigne occupait.

L'orpheline exceptée, ce fut à qui murmurerait le plus haut, à qui appelerait le plus de

malédictions sur les violateurs du droit sacré de la propriété.

— Mais qui peut avoir fait ce malheur-là? demandait Madeleine.

— Que je le sache, et nous rirons ensemble! ripostait Mathieu.

— Est-ce Pierre? est-ce Paul ou Jacques? disait M. Goubron.

— C'est tout le monde! s'écria Jean-Baptiste, qui jugeait inutile de se perdre dans les conjectures; car il était facile de deviner qu'une émeute de voisinage, enhardie dans ses mauvais desseins par l'absence des mariés, s'était ruée en masse sur la maison conjugale, et avait brisé à coups de marteau ou arraché à la force des bras cette enseigne, contre laquelle déjà tant de clameurs s'étaient élevées autrefois.

Catherine, au milieu du bruit, conservant son merveilleux sang-froid, interrompit ses amis, et leur dit :

— Il n'y a pas si grand mal ! à quoi bon vous désoler tous ? ce n'est, ainsi que le disait tout à l'heure Jean-Baptiste, qu'une planche à repeindre et à faire poser.

Et, comme il se faisait tard, elle fut la première à congédier les témoins de son mariage.

Aucun d'entre eux n'eut le courage de souhaiter une bonne nuit aux jeunes époux.

XII.

L'Article dix-neuf.

Rentrés chez eux, Jean-Baptiste et Catherine ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'émeute ne s'était pas bornée à briser l'enseigne. Comme ils n'avaient là personne à qui parler, et qu'ils ne voulaient pas avoir recours à leurs méchants voisins pour se procurer de la lu-

mière, il leur fallut bien se résoudre à marcher à tâtons dans la chambre nuptiale, jusqu'à ce qu'il leur fût possible de mettre la main sur le briquet. Catherine, qui connaissait bien les êtres du logis, avança hardiment la première; mais elle n'eût pas plus tôt fait trois pas, qu'elle trébucha, et dit à Jean-Baptiste !

— Prenez garde ! mon ami, n'avancez qu'avec précaution ; il y a des pierres !

— Est-il possible ?

— Eh mon Dieu ! oui, ils ont jeté des pierres dans notre chambre... Mais, Seigneur ! s'écria-t-elle avec désespoir, que leur ai-je donc fait pour qu'ils veuillent me tuer ?

Le courage qui avait si longtemps soutenu la jeune mariée était à bout, elle chercha un siége à l'aveuglette, et se laissa tomber sur le premier que sa main rencontra.

— Mais, lui demanda son mari, vous aviez donc laissé la fenêtre ouverte ?

— Est-ce que je me le rappelle? reprit Catherine, est-ce que je peux me rendre seulement compte de tout ce qui s'est passé aujourd'hui? je ne sais qu'une chose de toute cette journée, c'est qu'elle a été horriblement longue; c'est qu'après avoir tant souffert, je voudrais mourir! ajouta-t-elle en sanglotant.

Jean-Baptiste, qui avait été vers la fenêtre, d'où le vent soufflait à grand bruit dans la chambre, s'aperçut avec une douloureuse stupeur que toutes les vitres étaient brisées. Il fixa du mieux qu'il put le double rideau, ensuite il voulut revenir près de sa femme, mais ayant senti un caillou lui rouler sous le pied, il se baissa sans mot dire, et se mit en devoir de ramasser silencieusement les pierres dont la colère brutale du voisinage avait semé le carreau de la chambre.

Le jeune compagnon débutait bien tristement dans son emploi de mari; mais enfin, dérober aux yeux de Catherine quelques-unes des traces

de la méchanceté de leurs ennemis, c'était encore la protéger.

— Que faites-vous? lui dit-elle.

— Moi? rien, je pense.

Il répondit ainsi au hasard, sans savoir ce qu'il disait, seulement pour donner le change à Catherine, car il ne voulait pas qu'elle eût soupçon du soin qui l'occupait.

— Oui, je conçois cela, reprit-elle, vous réfléchissez, mon ami, et vous regrettez déjà, sans doute, l'engagement de toute la vie que vous avez pris ce matin avec moi.

— Ah! par exemple, Catherine, ce que vous dites là est affreux; vous me supposez de mauvais sentiments à votre égard, tandis qu'au contraire...

Cherchant toujours, malgré l'ombre, ces pierres qu'il posait discrètement dans la basque de son habit de marié, car il avait grand soin de ne

pas les faire se heurter l'une contre l'autre, de peur que la jeune femme n'entendit le bruit de leur choc, Jean-Baptiste laissa sa phrase inachevée, et ce fut un malheur, puisque Catherine ne put s'empêcher de traduire ainsi tout haut le complément de sa pensée.

— Tandis qu'au contraire vous avez sacrifié votre avenir et votre réputation à une femme qui ne vous méritait pas : voilà ce que vous vous dites.

— Mille noms d'un!... pouvez-vous bien me parler ainsi!

— Mais la preuve, Jean-Baptiste, la preuve que je ne me trompe pas, c'est que je suis là toute seule à pleurer, c'est que je vous tends la main, mon ami, et que vous ne me donnez pas la vôtre.

A ces mots, de courbé vers la terre qu'il était, il se redressa, courut à sa femme, mais dans e brusque mouvement, toutes ces pierres si la-

borieusement ramassées roulèrent avec fracas dans la chambre.

— Ah! dit Catherine épouvantée, recommencent-ils donc encore à nous lapider?

— Mais non, lui répondit Jean-Baptiste, cette fois, s'il y a eu du bruit, c'est par votre faute.

— Par ma faute?

— Sans doute, vous m'avez trop pressé, si bien que tous ces diables de cailloux sont tombés du pan de mon habit!

— Je ne vous comprends pas?

— Pardieu! c'est assez clair pourtant: je voulais les ramasser sans vous en rien dire; attendu que quand on ne voit plus les choses, on est bien forcé de ne plus y penser.

S'il n'eût pas fait nuit si noire, Catherine aurait sauté au cou de son mari; car il était adorable de dépit et de bonté en parlant ainsi.

Tant d'émotions de joie et de douleur, tant

de pénibles secousses, avaient dû nécessairement hâter l'époque, déjà si prochaine, de la délivrance de madame Vaugrain. Six jours après celui de la célébration du mariage, le jeune ménage de la rue Au Pain comptait un meuble de plus, meuble remuant et criard qui avait causé bien des chagrins à de bonnes âmes avant que d'être mis au jour; celui-là, sans doute, on aurait pu le maudire à sa naissance, sans, pour cela, faire preuve de trop d'inhumanité, et pourtant on l'accueillit tout aussi bien que si Dieu l'eût envoyé comme un témoignage de sa bénédiction.

Mais avant que de parler plus amplement de ce nouveau personnage, nous devons dire quelles furent les suites de l'émeute.

D'abord, dès le matin du lendemain des noces, Jean-Baptiste fit poser des vitres neuves à la place de celles qui avaient été brisées la veille, et comme il avait à cœur de s'enquérir du nom des meneurs de ce tumulte populaire, il alla har-

diment chez plusieurs de ses voisins, qui lui dirent :

— Quant à l'enseigne, mon garçon, tout le monde s'en est mêlé, parce que c'était une chose juste, et bientôt vous saurez pourquoi nous disons que c'est une chose juste. Mais pour ce qui regarde les pierres, c'est différent, ce sont les vauriens et les enfants des écoles qui les ont lancées; au surplus, on les a houspillés d'importance pour leur peine.

Assez peu satisfait de ce renseignement, mais fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa femme, de ne plus chercher querelle à personne, Jean-Baptiste revint chez lui attendre les ouvriers que Mathieu Libois, d'après une convention de la veille, avait promis de lui envoyer de Paris. Le vieux compagnon fit mieux que de tenir simplement sa parole, il vint lui-même pour aider le jeune marié à rétablir la fabrique sur un pied respectable.

— Comment, c'est vous, cousin ? lui dirent Jean-Baptiste et sa femme en le voyant arriver

d'aussi bonne heure à Saint-Germain, et que venez-vous faire?

— Pardieu! vous donner un coup de main, avec la permission du bourgeois.

— En vérité!

— Oui, c'est comme je vous le dis. Est-ce que je pouvais vous laisser dans la peine après ce qui s'est passé hier?

— Que vous êtes donc un brave homme! repartit Catherine.

— J'ai dit comme ça, ce matin, à maître Nicolas Richot, qui se souvient de toi, comme d'un brave garçon, que tu te trouvais dans l'embarras, et là-dessus il m'a répondu: Mathieu, on est dans le monde pour se venir en aide les uns aux autres; ainsi, va à Saint-Germain puisque le cœur t'en dit, et reviens-t-en ici quand tu le pourras. Moi là-dessus j'ai réfléchi à part, et je me suis dit : si Jean-Baptiste veut être bon camarade avec moi, comme il n'y a pas de

doute que sa femme ne sera plus ce qu'elle a été avec la mienne dans les temps, et de plus que je connais le tran-tran de la boutique, même qu'il me va très-bien ; ce sera fini de rire avec le bourgeois de la rue de Charonne; je le regretterai un peu, parce que je l'estime; mais, dame ! je t'aime, toi, et comme te voilà de la famille, il faut bien qu'on soit à ses parents avant que d'être aux autres, c'est dans l'ordre. Eh bien! ça y est-il? veux-tu que nous fassions affaire ensemble?

Cette franche proposition fut acceptée avec reconnaissance par les deux époux, il fut convenu que l'on ne se quitterait plus, et, d'après ce nouvel arrangement, Mathieu Libois, ayant envoyé un exprès à Madeleine, un second ménage vint le soir même s'établir dans la maison de feu Christophe Dumont.

En récompense de la généreuse conduite de Jean-Baptiste, Catherine aurait bien voulu pouvoir lui apporter en dot le brevet de maître faïencier, elle en avait même écrit en secret à

M. le lieutenant de police, afin de faire une douce surprise à son ami le jour de leur mariage; mais la réponse à sa supplique ne lui étant pas encore parvenue, et Jean-Baptiste se montrant de plus en plus pressé d'en finir avec l'importante cérémonie, Catherine garda le silence sur sa démarche; elle attendit avec patience que le bon plaisir du protecteur légal du commerce et des fabricants voulût bien régulariser la donation de ce bien et de ce titre, qui appartenaient à la jeune fille par droit de succession.

Le nouveau marié était bien trop occupé de protéger sa femme contre l'orage que son union avait soulevé dans la ville, pour se demander s'il avait oui ou non, le droit de s'intituler maître faïencier; le doute, à ce sujet, était si loin d'entrer dans son esprit qu'il n'avait pas même été éclairé par la réplique des voisins, lorsqu'il était venu demander à ceux-ci raison de l'enseigne renversée et jetée au feu.

— Tout le monde s'en est mêlé ! lui avait-on répondu, parce que c'est une chose juste.

Si la mémoire de Jean-Baptiste n'eût été que légèrement en défaut, il se serait facilement expliqué la menace que ce peu de mots renfermait pour l'avenir ; mais l'apprenti de maître Dumont, tout préoccupé de ses nouveaux devoirs et en butte à mille tourments, avait totalement oublié cet Almanach des Six Corps de Métiers, dans lequel, grâce à la jolie blonde, il avait puisé ses premières connaissances des belles-lettres.

Le lieutenant de police se chargea de lui rendre la mémoire.

Un matin, c'était, pour parler avec la rigoureuse exactitude d'un historien de bonne foi, le matin du cinquième jour de l'entrée en ménage, comme madame Vaugrain venait à peine de descendre au magasin, et que Jean-Baptiste, avec l'aide de son ami Mathieu Libois, réorganisait le personnel de cette fabrique que, dans

un moment de colère, le successeur du vieux faïencier avait entièrement dépeuplée, un sergent à cheval, porteur accoutumé des arrêts et ordonnances de police de la prévôté et vicomté de Paris, s'arrêta devant la maison des jeunes époux, et, sans descendre de cheval, il demanda à parler au nommé Jean-Baptiste Vaugrain de la part de monseigneur le lieutenant de police.

— C'est la réponse à ma supplique! s'écria Catherine avec joie, et, bien que sa grossesse avancée ne lui permît pas de marcher très-vite, comme le bonheur lui donnait des forces, ou plutôt du courage, elle alla pour ainsi dire en courant, annoncer à son mari la bienheureuse arrivée du sergent.

— Un sergent! dit Jean-Baptiste, et qu'est-ce que j'ai à faire d'un sergent?

— Tu ne sais donc pas? il t'apporte ton brevet de maître que j'ai sollicité. Ah! c'est à présent, mon ami, qu'on n'aura plus le droit de brûler ton enseigne.

Et, quatre à quatre, voilà Jean-Baptiste, Mathieu Libois, ainsi que les nouveaux ouvriers, qui descendent dans la boutique, tandis qu'après eux, Catherine, épuisée par cet effort de nature, revient pas à pas, et en ayant soin de se reposer de marche en marche, sur le bras de la bonne Madeleine.

A la vue du sergent, fièrement assis sur sa monture, et donnant des ordres au tambour de la ville, qui se tenait près de lui, la foule s'était amassée devant la porte du faïencier. Jean-Baptiste arriva, salua gaiement l'envoyé de monseigneur le lieutenant de police, et lui dit :

— Ah! que vous êtes donc le bien venu!

Le grave exécuteur des sentences de basse-justice ne lui rendit pas son salut, mais il fit un signe au tambour qui battit successivement les trois bans d'usage.

La plupart des voisins s'entredemandaient ce que cela voulait dire ; mais quelques-uns, mieux instruits que le reste des curieux, se pinçaient

les lèvres pour ne pas laisser voir leur malicieuse joie. Matthieu Libois, qui avait, comme on dit, blanchi sous le harnois, ne se souvenait pas d'avoir jamais vu pareille cérémonie pour la réception d'un maître, et s'étonnait de ce bruit de tambour, qui tout d'abord ne lui annonçait rien de bon. Quant à Catherine et à Jean-Baptiste, eux, qui ne doutaient pas de leur bon droit d'héritiers et de successeurs de maître Dumont, se tenaient avec confiance par la main, sur le seuil de la porte, et souriaient en se regardant, moitié parce qu'ils étaient heureux, moitié pour prouver leur bonne intelligence à ceux qui avaient prétendu que l'accord parfait ne pourrait pas durer deux jours dans un pareil ménage.

Quand le troisième ban fut battu, le sergent déplia une feuille de parchemin sur laquelle il lut à haute voix :

« De par le Roi,

» Vu les lettres-patentes du 17 août de l'an

» 1600, vu celles du 5 mai 1659, registrées au » Parlement la même année; vu l'arrêt du con» seil d'état en date du 21 septembre 1706; » vu les statuts et règlements octroyés par grâce » royale à messieurs les marchands et fabricants » faïenciers, porcelainiers, émailleurs, verriers » et patenôtriers, réunis en une seule commu» nauté.

» Vu l'article 19 desdits statuts et règlements.

» Entendu les sept maîtres et gardes prépo» sés à la conservation des priviléges et police » du très-honorable corps de la Mercerie, dont » la susdite communauté fait partie.

» Entendu également les plaintes, suppliques » et remontrances de personnes zélées pour le » maintien des bonnes mœurs. Nous, lieute» nant de police de la prévôté et vicomté de Pa» ris, faisons défense au nommé Jean-Baptiste » Vaugrain, se disant, faussement et contraire» ment aux lois, règlements et ordonnances, » maître faïencier, de prendre à l'avenir tels dé-

» nomination, titre ou qualité qu'il voudrait » s'attribuer pour tromper la bonne foi pu» blique.

» Attendu les présentes, le déclarons inhabile » à succéder à feu Christophe Dumont, son » maître, et à parvenir jamais à la maîtrise.

» En conséquence de ladite inhabileté, or» donnons que toutes enseignes, tous registres » et imprimés quelconques qui lui attribue» raient la qualité de maître, soient détruits, » et que sous les huit jours, à partir de la date » du présent arrêté, la demoiselle Catherine fasse » rétablir le nom de feu son père sur ses porte, » enseigne et registres, si mieux elle n'aime » traiter de la vente du fonds de commerce et » de la fabrique, abusivement exploités par le» dit Jean-Baptiste Vaugrain.

» La présente ordonnance sera proclamée à » son de trompe, et affichée partout où besoin » sera. »

Suivait la formule ordinaire, pour requérir main-forte, en cas de rébellion contre les décisions de l'autorité, et le tout se terminait par la signature de monseigneur le lieutenant de police.

Comme il n'y avait qu'un tambour et point de sonneur de trompe, un roulement remplaça la fanfare obligée; puis, le sergent replia le parchemin et dirigea son cheval vers la place du marché, où il devait donner au peuple une nouvelle lecture de l'arrêt.

Catherine n'avait pas entendu jusqu'à la fin la désolante réponse que le sévère mainteneur des lois lui envoyait en échange de sa supplique. Après les premiers mots, la pauvre jeune femme cessa de sourire à son mari, et quand il fut question de ce terrible article 19, celui qui disait textuellement :

« Tout apprentif ou compagnon qui abusera des fille, femme, parente, servante de son maître, sera déchu du droit de parvenir à la maîtrise. »

Au souvenir de cet article 19, elle ne douta plus du malheur qui menaçait Jean-Baptiste, pour avoir accepté avec tant de générosité, mais si peu de prudence, la paternité de l'enfant.

Alors, malgré la foule dont elle se voyait entourée, Catherine se jeta au cou de son mari, en poussant un cri de désespoir; ses bras se raidirent, et il fallut l'emporter évanouie au fond de l'arrière-boutique.

Matthieu Libois et les compagnons faïenciers restèrent seuls sur le pas de la porte; le vieux cousin dévorant tout bas sa colère, les autres écoutant avec stupéfaction proclamer l'interdit lancé contre leur maître.

Personne, dans la foule, n'osait montrer sa méchante satisfaction à visage découvert; car c'était un vieux bonhomme encore plein de verdeur que Matthieu Libois, et on voyait bien que ses regards animés cherchaient parmi les assistants à deviner un sourire, pour en avoir rudement raison sur-le-champ. Les plus heureux du

nouveau chagrin qui venait frapper le jeune ménage dissimulèrent leur joie, si bien, qu'à son grand regret, Matthieu fut contraint de rentrer sans avoir pu faire peser sa mauvaise humeur sur les épaules de quelqu'un.

— Voilà la boutique à tous les diables, à présent! dit-il aux ouvriers. Ma foi, camarades, arrangez-vous comme vous pourrez; je vous ai fait venir de Paris, parce que je croyais que c'était une bonne affaire pour nous tous; mais il paraît que le roi ne veut pas que la machine aille tout droit son chemin; ça n'est pas ma faute... Cependant comme c'est moi qui vous ai embauchés, s'il y a quelqu'un de vous qui trouve que je lui ai fait du tort, qu'il le dise, entre hommes on s'explique.

— Allons donc! dirent les ouvriers, est-ce que nous vous en voulons? Est-ce que nous sommes victimes tous seuls?... C'est malheureux; voilà tout!...

— Mais que le bon Dieu patafiole les appreu

tis qui font l'amour aux filles de leur bourgeois! dit l'un des plus mécontents, ça expose de bons compagnons à se trouver sur le pavé!

— Que la bonne Vierge bénisse les filles de maîtres qui savent se tenir sages! poursuivit un autre, du moins elles ne risquent pas de voir fermer les ateliers de leurs maris par ordonnance de police.

— Mais avec tout ça, qu'est-ce que nous allons faire? demandèrent-ils en masse.

— Quant à moi, mes enfants, répondit le vieil ouvrier, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller votre train à la besogne comme si de rien n'était; le lieutenant de police a donné huit jours à madame Vaugrain pour trouver un successeur à son père, ainsi vous ne risquez donc rien de finir la semaine. D'ailleurs, ça sera toujours un crève-cœur de moins pour ce pauvre Jean-Baptiste, il verra que nous ne l'avons abandonné que quand il n'y a plus eu moyen de le soutenir.

Les compagnons adoptèrent unanimement cette sage résolution et retournèrent à la fabrique. Pour Matthieu, il entra dans l'arrière-boutique, où Catherine recevait les soins empressés de son mari et de sa cousine Madeleine.

— Mais reviens donc à toi! lui disait Jean-Baptiste ; quand le diable y serait, ce n'est pas ça qui nous ruine! Qu'est-ce que ça me fait à moi de ne pas être maître; ça ne m'ôtera pas mon talent d'ouvrier... Voyons, petite femme, est-ce que nous nous aimerons moins, parce que je n'aurais pas mon nom écrit sur une planche? Est-ce que nous en serons moins heureux parce que je ne pourrai pas être de la députation qui va au-devant des princes quand ils viennent loger au château? D'ailleurs, nous devions nous attendre à ce qui nous arrive; c'était à nous à avoir de la mémoire. Et, au fait, quand bien même je me le serais rappelé ce chien d'article 19, est-ce que j'en serais moins ton mari aujourd'hui?... Allons, du courage! bon! ça va mieux... N'est-ce pas, petite femme, que ça va mieux?

En effet, Catherine reprenait ses sens ; les paroles de résignation et d'amour que son mari lui débitait en toute franchise du cœur lui rendirent plus doux ce retour à la vie. C'est qu'il était auprès d'elle si attentif à son réveil, si soigneux à le provoquer. C'est qu'il lui parlait d'une voix si vraie, c'est que chacune des caresses qu'il lui donnait en parlant ainsi, appuyait et complétait si bien une bonne pensée, qu'il était impossible que la jeune femme s'abandonnât plus long-temps à sa douleur.

Lorsqu'elle fut tout à fait en état de l'entendre, Jean-Baptiste lui répéta les mêmes choses ; mais avec d'autres expressions meilleures, mieux trouvées, mieux senties encore ; de sorte qu'elle n'osait même plus se plaindre de sa mauvaise destinée ; tant il paraissait heureux, lui, de pouvoir encore lui offrir un nouveau sacrifice, un nouveau renoncement à ses espérances d'avenir.

— Voilà qui ne va pas trop mal ! dit Matthieu Libois, puisque ça arrange votre mari ; mais il faudra se dépêcher de vous trouver un acqué-

reur pour la fabrique, sans quoi vous serez forcé de fermer boutique, mes enfants ! Et dame ! dans ce temps-ci, le commerce ne va pas déjà si bien que vous puissiez espérer un prix quelconque de votre fonds, si vous laissez aller ailleurs les pratiques de la maison. J'irai à Paris, moi, je tâcherai de vous arranger ça, et dans le bon coin !

Comme il parlait, quelqu'un entra ; c'était l'autre ami du jeune ménage, M. Goubron, le suisse, qui venait chez Jean-Baptiste, attiré par la nouvelle de l'arrêt de monseigneur le lieutenant de police.

Catherine, encore pâle de son évanouissement, était assise entre son mari et Matthieu Libois, et chacun des deux hommes, le cousin et le bien-aimé, lui tenait une main, comme pour lui faire entendre que, de quelque côté qu'elle se tournât, il y avait ici et là, également protection pour elle.

— Mes chers amis! dit le suisse de la pa-

roisse, je viens d'apprendre votre nouvelle contrariété.

— Contrariété? répéta Madeleine, le mot est joliment trouvé! on les chasse à peu près de chez eux, on leur retire leur état de la main, et vous croyez que ça ne fait que contrarier? bien obligé, monsieur Goubron!

— Eh! mais, reprit celui-ci, il ne s'agit que de s'entendre en affaires pour arranger les choses, et moi qui vois bien où le bât vous blesse, je vous dirai qu'il n'y a rien de plus facile que de garder votre chez vous, et de résister à la loi tout en ayant l'air de vous y soumettre.

— Vous croyez?

— Sans doute? est-ce qu'il y aurait moyen de vivre, en suivant à la lettre tous leurs arrêts et arrêtés. Ah! bien, c'est bon! comment nous autres qui n'avons pas le moyen de payer le vin ce qu'il coûte seulement pour l'entrée, en pourrions-nous boire du passable, si on ne fraudait pas de temps en temps le fermier des Aides

et les commis aux Traites? Voulez-vous rester maîtres de la maison, mes enfants?

— Mais, justement oui, monsieur Goubron, je ne demanderais pas mieux pour Catherine que cela désole, je le vois bien, de ne plus être que la femme d'un simple ouvrier.

— Mais non, mon ami, ce qui m'afflige, répliqua celle-ci, c'est de voir que, quoi que nous fassions, tu ne pourras jamais être maître à ton tour.

— Eh bien! c'est à ce sujet-là que je viens vous donner un bon conseil, reprit le suisse en prenant une chaise pour s'asseoir auprès des deux époux. Je ne vous réponds pas, continua-t-il, que pour ce qui est de l'amour-propre, de la fierté, de la gloriole en un mot, ça sera aussi satisfaisant que si la chose avait pu marcher toute seule; mais puisqu'il y a un fossé, il faut bien sauter par-dessus, et laisser de côté tout ce qui embarrassait pour le franchir. Voilà donc, mes chères bonnes gens, ce que je me suis

dit : avant tout la maison est bonne, il faut y tenir ; on ne la vendra pas ce qu'elle vaut, et d'ailleurs l'argent ne rapporte jamais que ce qu'on le fait valoir.

— Mais, allons donc ! interrompit Madeleine Libois, que le nombre de paroles inutiles de M. Goubron, et surtout le soin avec lequel il pesait sur chacune d'elles, poussait au plus haut degré d'impatience.

— Très-bien ! très-bien, petite mère, j'arrive à ma proposition, poursuivit-il, mais sans rien perdre de son calme habituel. Vous allez vendre la fabrique, c'est exigé, il le faut ; mais savez-vous à qui vous la vendrez ?

— Ma foi non ! dit Catherine, et si vous n'avez qu'un acquéreur à nous proposer, ce n'était pas la peine de nous donner tant d'espoir.

— Au fait, dit le vieux compagnon, la petite cousine n'a pas tort, ce n'était guère la peine...

— Laissez donc à notre ami le temps de s'expliquer, repartit Jean-Baptiste, dont le gros bon sens tenu en éveil commençait à deviner où le suisse de la paroisse voulait en venir.

— Justement, dit celui-ci, c'est un acquéreur que je vous propose; mais un acquéreur qui ne sera maître que de nom, et qui cependant prendra intérêt à la maison ni plus ni moins que si elle lui appartenait. Il ne vous donnera pas d'argent; mais il continuera à vous donner son travail et son amitié : voilà ce que je voulais vous dire; devinez vous de qui je veux parler à présent?

— Pardieu! s'écria Jean-Baptiste, c'est du cousin Libois; il n'y a que lui au monde pour nous rendre un si grand service; il nous prêtera son nom : c'est dit, il faut que cela soit comme ça.

Le vieux compagnon se frappa le front en murmurant :

— Certainement! ça va tout seul; fallait-il être

bête pour ne pas imaginer ce moyen-là tout de suite ! il n'y avait rien de plus facile à trouver.

—Merci, compère, dit M. Goubron, j'ai mis plus d'une grande demi-heure à le chercher.

— Et moi je l'ai compris d'emblée! reprit Jean-Baptiste ; et puis il ajouta, se tournant vers sa bien-aimée : Mais avec tout ça, ma pauvre Catherine, tu n'en seras pas moins, aux yeux du monde, la femme d'un simple ouvrier.

— Qu'importe! répondit-elle en souriant, nous aurons un si bon maître!

— Bon! bon! murmura gaiement Matthieu Libois ; ça dépendra des choses ; car si je veux bien ne pas être un bourgeois trop récalcitrant pour vous, c'est à condition...

— Que je travaillerai dur? demanda Jean-Baptiste.

— Non ; mais à condition que le compagnon paiera exactement la semaine à son bourgeois.

Cette plaisanterie et bien d'autres encore sur le renversement d'état du maître et du compagnon ramenèrent un peu de gaieté dans le jeune ménage.

C'est le lendemain, après qu'une nuit de souffrances, atténuées par les bons soins de Jean-Baptiste et par les encouragements de Madeleine, la jeune femme devint mère ; et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le nouveau venu dans le ménage fut accueilli avec des sourires, des caresses et des baisers.

L'honneur du parrainage revenant de plein droit à Matthieu Libois, il voulut que la solennité du baptême effaçât de sa mémoire le mesquin repas des noces ; or, pour lui, il était bien entendu que fête ou solennité étaient synonymes de grand couvert, et que le plaisir ne pouvait se calculer que d'après le nombre de convives qu'on avait réunis au même banquet. Il raisonnait ainsi par suite de ce dicton de cabaret : Plus il y a de verres sur la table, plus il faut tirer de vin de la cave. Le vieux compa-

gnon se chargea des invitations, et grâce à lui, il y eut une fête complète. Elle dura deux jours; puis après les choses rentrèrent dans l'ordre accoutumé.

Madame Vaugrain, avant sa délivrance, ne soupçonnant guère cette puissance des liens du sang qui l'unissait à l'enfant qu'elle allait mettre au jour, avait retenu une nourrice aux environs de Saint-Germain; mais dès qu'elle put prendre dans ses bras le marmot, et le caresser du cœur des yeux, elle murmura, mais à voix basse :

— Pourquoi faut-il m'en séparer?

Jean-Baptiste l'entendit, il congédia la nourrice, et revint près de sa femme en lui disant :

— Ne te fais plus de chagrin, Catherine, je veux que le petit soit élevé à la maison. Que diable! c'est bien le moins qu'une bonne mère nourrisse son enfant!

Où trouver une expression pour peindre le regard de joie et de reconnaissance que la convalescente adressa à son ami?

Ainsi fut définitivement installé dans le ménage le petit Jean-Christophe, car tel fut le double nom que Jean-Baptiste voulut lui imposer ; d'abord pour bien se souvenir lui-même qu'il devait être le père de cet enfant, et puis par respect pour la mémoire de maître Christophe Dumont, à qui il devait d'être habile dans son métier.

Le temps voulu pour le rétablissement de la jeune mère et pour le transfert du brevet de la maîtrise étant accompli, le vieux compagnon prit possession, du moins pour l'apparence, de ses droits et titre de maître.

Catherine, qui avait rompu avec sa fierté, vit sans trop de regret le nom de Matthieu Libois remplacer sur l'enseigne de la boutique celui de son mari. Par un effet naturel de la loi des contrastes, Madeleine, la commère et si bonne et si franche, se sentit toute gonflée d'orgueil quand elle s'entendit pour la première fois appeler ma bourgeoise.

Mais de tout ces arrangements, que disaient les bavards de Saint-Germain? ce qu'ils pouvaient se dire en pareil cas :

— On trompe l'autorité, c'est avec l'argent du ménage que le vieux compagnon a payé son brevet, mais qu'y faire? Rien, sinon en jaser.

Et ils jasèrent.



JEAN-CHRISTOPHE.

I.

L'Enfant de la maison.

Il a été dit au commencement de ce livre que, dans ses capricieux retours vers le passé, le rêveur qui vous parle ici allait parfois si loin, mais si loin en arrière, que souvent il se surprenait, par la pensée s'entend, de beaucoup au delà de son point de départ dans la vie.

La force de l'habitude, de plus un doux entraînement auquel il n'a pas eu la volonté de résister, agissant de concert, viennent, cette fois encore, de lui faire remonter les années jusque par-delà celle de sa naissance ; car, il faut bien l'avouer, tout ce qui précède n'est que la préface de sa vie.

Peut-être, et à bon droit, trouvera-t-on qu'il s'est étendu avec une sorte de complaisance impertinente sur des événements tellement communs, qu'ils ne méritaient guère d'être racontés si longuement. D'accord ; mais comment remédier à ce mal, maintenant qu'il est fait? Faudra-t-il que, s'armant d'un courage héroïque, il jette au feu ces nombreuses pages où il essaya de peindre l'amour naïf, persévérant et dévoué, d'un honnête garçon ? Mais pouvait-il passer rapidement sur les souffrances réitérées de la tendre mère qui l'aima si bien? Quelques mots auraient-ils suffi pour faire assez connaître le père d'adoption, qui n'eût pas mieux demandé que d'avoir la force de l'aimer?

Ah! si l'historien de cette simple anecdote de famille avait trouvé le secret de faire passer dans son récit tout le charme et l'attendrissement dont il se sent pénétré quand il vient à se remémorer les confidences de sa mère et ses entretiens avec Jean-Baptiste ou avec son vieux parrain, l'ancien de la fabrique, si ce doux et précieux secret lui eût été accordé, il n'en serait pas à se demander aujourd'hui : Tout cela était-il bon à dire?

Cependant, bien qu'il confesse que c'est le talent et non la matière qui a manqué, il n'en laissera pas moins les choses comme elles sont, puisque aussi bien le il est dit dans l'Évangile : « Ce qui est écrit est écrit! »

Mieux eût valu, sans doute, entrer franchement dans le sujet avec ce ton cavalier qui met un écrivain si bien à l'aise devant son lecteur. Ainsi, au lieu et place de tant de détails qu'on jugera puérils, il était plus simple de commencer le récit par ces mots :

« Six jours après son mariage, ma mère me mit au monde, et pourtant je n'étais pas un enfant de l'amour. L'homme qui voulut bien m'adopter et se déclarer mon père à la face de Dieu, fit un généreux mensonge qui le priva, lui, ouvrier laborieux; lui, l'époux d'une fille de maître, de ses droits légitimes à la maîtrise; enfin, cet acte de dévouement, par lequel il couronna tant de sacrifices et d'amour, l'aurait condamné à ne jamais pouvoir écrire son nom sur la porte de sa fabrique, si la révolution, qui renversa des trônes, n'eût relevé son enseigne! »

Eh bien! soit! considérons le passé comme non avenu, jetons le voile de l'oubli sur tout ce qui précède, et partons d'ici seulement pour faire route dans l'avenir.

Placée sous le patronage de Matthieu Libois, la fabrique de la rue Au Pain ne laissa pas que de prospérer. Les pratiques de la maison, qui auraient cru compromettre leur salut en se fournissant de vaisselle chez le réprouvé Jean-Baptiste, continuèrent, sans remords de conscience, à monter

leur ménage dans le magasin du soi-disant successeur de Christophe Dumont; il en fut même qui poussèrent la tolérance jusqu'à préférer s'adresser à madame Vaugrain plutôt qu'à Madeleine, la bourgeoise de nom, quand il s'agissait d'obtenir de la marchandise à crédit.

Durant un mois, dit-on, on fit encore grand bruit dans la ville royale de Saint-Germain du mariage et de l'accouchement de ma mère; le printemps venu, on n'en parlait plus que comme d'une vieille histoire à peu près oubliée; à la saison suivante, le calme était si bien rentré dans les esprits, que si quelqu'un, par hasard, s'avisait de vouloir revenir sur le passé, on l'accablait de moqueries, après quoi chacun lui tournait les talons. Quand l'automne arriva, un tel changement s'était opéré chez les plus acharnés à médire, qu'ils commençaient à trouver que jamais ménage de bonnes gens n'avait mérité plus d'intérêt que celui de mes chers parents. Enfin, à peine un an s'était écoulé depuis ma naissance, qu'on demandait à Jean-Baptiste, et cela sans

rire, quand on ne l'avait pas vu depuis quelques jours :

— Eh bien ! petit père, comment se portent ta femme et ton gars?

Ainsi donc il y avait à peu près complot tacite entre ma famille et les habitants de la ville, pour que je n'apprisse rien des malheurs de ma mère et de la générosité de son mari.

Dès que je pus comprendre, et les paroles qu'on m'adressait, et les caresses qui m'étaient prodiguées, j'entendis Jean-Baptiste et sa femme m'appeler tous deux leur enfant ; je ne reçus pas moins de baisers de celui-là que de celle-ci ; tour à tour ils me portaient dans leurs bras les jours de promenade, et quelquefois même, Jean-Baptiste, comme s'il eût voulu m'avoir à lui seul, me retenait de force sur ses genoux, alors que ma mère me disait :

— Viens, petit, tu fatigues ton père.

— Eh! pourquoi donc, demandait le brave

homme, notre enfant me fatiguerait-il plus que toi?

Le bruit plaît à l'enfance, et Dieu sait si je m'en faisais faute! Or, quand il m'arrivait d'être trop bruyant, si ma mère se trouvait seule avec moi, elle se contentait de me dire :

— Finis, petit.

Encore, me disait-elle cela d'une voix si douce que je ne tenais guère compte de la défense; mais le bon Jean-Baptiste était-il là; ma mère prenait alors un ton de commandement bien autrement décidé pour m'imposer silence.

— Méchant enfant! vas-tu finir! s'écriait-elle, ne vois-tu pas que tu casses la tête à ton père.

Lui, au contraire, m'encourageait à continuer le tapage et se contentait de répondre pour le bruit aussi bien qu'il avait répondu pour la fatigue :

— Eh! pourquoi donc notre enfant me casserait-il la tête plus qu'à toi?

Qui eût osé dire, après cela, que je n'étais pas aussi tendrement chéri de Jean-Baptiste que de ma mère? c'étaient les mêmes soins quand je me trouvais malade; et cela m'arrivait bien souvent, car j'étais une pauvre petite créature bien frêle, bien chétive, et n'eussent été les veilles et le dévouement de mes parents, que je n'aurais jamais pu vivre assez pour comprendre ce que je leur ai coûté de tourments et de chagrins. Or, quand j'étais ainsi souffrant, et tout petit, et si faible que chacun se disait :— « Il n'en réchappera pas! » — si je venais à me plaindre la nuit; la première personne que ma plainte attirait près de mon berceau, c'était ce bon Jean-Baptiste; il ne voulait pas que ma mère se relevât, prétendant que des deux, celui qui devait soigner l'enfant durant la nuit c'était naturellement le père :

— Je te le laisse toute la journée, c'est bien le moins que j'aie mon tour, disait-il.

Ce fut par de semblables paroles ou bien encore par des redoublements de caresses qu'il

s'efforça de s'habituer à me voir et à m'aimer ; car au fond, et malgré la bonté bien éprouvée de son cœur, Jean-Baptiste ne m'aimait pas, ou pour parler plus vrai, il me haïssait ! Mais trop généreux pour laisser percer cette malheureuse antipathie qu'aucun raisonnement ne pouvait vaincre et que le temps ne faisait qu'accroître, il en souffrait tout seul, bien à part lui, et n'en souffrait que davantage. S'imposant par devoir un semblant d'amour paternel qu'il ne demandait qu'à éprouver véritablement, il se mettait de moitié dans les jeux de mon âge et jamais il n'était le premier à dire :

— En voilà assez.

Aussitôt que je pus marcher seul, et cela arriva bien tard, car mon premier âge ne fut qu'une longue convalescence, toujours interrompue par des rechutes qui faisaient trembler pour ma vie ; aussitôt que je pus marcher seul, disais-je, Jean-Baptiste prit l'habitude de m'enlever à ma mère, le soir après sa journée faite,

afin de me conduire promener sur le parterre du château ou à l'entrée de la forêt.

— Veux-tu aller à droite? veux-tu venir à gauche? me demandait-il, et ce que je voulais il le faisait; aussi aimais-je bien mieux sortir avec lui qu'avec tout autre, même avec ma mère, qui n'avait pas, tant s'en faut, autant de docilité pour mes caprices d'enfant.

Oh! que si j'avais pu voir alors ce qui se passait dans le cœur de Jean-Baptiste, quand nous étions ainsi tête à tête, comme je serais revenu vite me jeter dans les bras de ma mère et me couvrir la tête de son tablier pour me cacher à celui qui me maudissait tout bas en se maudissant lui-même de ne pouvoir me prendre en affection. Mais rien de son mal intérieur ne se trahissait ni dans le son de sa voix, ni dans l'expression de son regard. Il me disait: « Mon enfant, » comme un bon père pouvait le dire; et quand ses yeux s'arrêtaient sur moi, si, à ce moment-là, quelques personnes venaient à

passer auprès de nous, je les entendais murmurer :

— En voilà un qui aime son garçon ! on croirait qu'il va le dévorer de baisers.

Comment ne pas avoir pleine confiance dans une tendresse qui se manifestait si bien ? et pourtant, il faut le répéter, tout cela n'était que feinte et semblant trompeur ; ce n'était que le fruit d'un combat de tous les jours, de toutes les minutes.

Celui qui se levait la nuit pour me demander avec l'intérêt le plus tendre : « Où donc as-tu mal, cher petit ? » celui-là eût été heureux de me trouver mort dans mon berceau ! Les mains qui me caressaient avec un si parfait abandon auraient voulu pouvoir m'étouffer !

L'amour que Jean-Baptiste éprouvait pour la mère n'avait rien perdu de sa puissance ; mais, tout puissant qu'il fût, il ne triomphait pas de son aversion pour l'enfant.

Ce n'est que bien tard que j'appris quelles luttes pénibles et incessantes il lui avait fallu soutenir pour me souffrir seulement durant quelques jours près de lui, et il me ard a dix-sept ans dans la maison maternelle, et non content de me permettre d'habiter sous le même toit que lui, il se fit un crime de sa haine pour moi, et enfin, ainsi que je l'ai dit déjà, pour l'expier ce crime, il se mêlait à mes jeux, il ne voulait pas me quitter; Mathieu Libois avait beau lui dire :

— Laisse le petit avec les femmes, et viens-t'en faire ta partie de piquet chez l'ami Goubron?

— Non, répondait-il, j'ai promis à mon gars de le mener faire un tour ce soir, et je ne veux pas lui manquer de parole, il m'en voudrait, ce pauvre cher bijou.

Moi qui entendais cela, je faisais ma plus laide grimace à mon mauvais parrain qui voulait emmener mon bon petit père, et, de peur

de perdre Jean-Baptiste de vue, je m'accrochais à ses jambes, je me cramponnais à sa veste, je me pendais à son bras, jusqu'à ce qu'il m'eût dit :

— Partons !

— Tu es trop bon pour lui, tu le gâtes, reprenait ma mère en l'embrassant.

— Et pourquoi donc, disait-il, que je ne serais pas bon avec notre enfant? et pourquoi donc que je ne le gâterais pas, notre enfant?

Tel était toujours son refrain; c'est ainsi qu'il cherchait à se donner du courage : puis il ouvrait la porte de la rue; il sortait en m'appelant, je courais après lui, et j'étais bien heureux alors ! et il paraissait l'être autant que moi!

Brave homme! pauvre brave homme!

J'appuie sur ces détails, je me complais à y revenir parce que plus je vieillis, plus je me sens sincèrement touché de la bonté de cet ad-

mirable cœur, qui avait si bien le pouvoir de me montrer au moins de l'indifférence et qui s'obstinait à son rôle de père, quand cette paternité n'était pour lui qu'un supplice.

Une fois, cependant, sa force l'abandonna.

Nous étions tous deux, tantôt courant, tantôt cheminant le long de la terrasse; fatigué sans doute du travail de la journée, ému peut-être par un ressouvenir de contrariété, il voulut s'asseoir, moi, je prétendis qu'il était venu à la promenade pour marcher, et je ne voulus pas lui permettre de prendre un moment de repos. L'impunité sur laquelle il m'avait si souvent donné le droit de compter me rendait presque toujours cruellement exigeant avec lui. Ce soir-là, ne se sentant pas d'humeur à écouter mes caprices, il me repoussa durement alors que j'essayais, à force de lutineries, de le contraindre à continuer notre promenade.

— Allons, laisse-moi tranquille à la fin! me dit-il, d'un ton et avec un regard qui m'effrayèrent.

Comme j'étais un grand garçon de près de sept ans, et que mon parrain Libois m'avait dit souvent qu'un homme de mon âge devait être un luron, je me remis bien vite de mon soudain effroi, et, ne voulant pas que le bon petit père pût croire que j'avais eu peur de lui, je lui montrai le poing en m'écriant :

— Bats-moi donc, je te le rendrai bien, va!

A peine avais-je achevé ces mots, que Jean-Baptiste, loin de rire, selon son habitude, de mes menaces enfantines, pâlit tout à coup, il se leva, et fit un bond furieux de la place où il était assis, jusqu'à l'endroit où je l'attendais en le défiant toujours. Dans son impétueux mouvement de colère, je pourrais dire de folie, il me heurta si violemment, que j'allai tomber à dix pas de là contre un arbre.

Ce fut un miracle s'il ne me tua pas du coup.

Le brave homme crut d'abord que c'en était fait de ma vie; car, après un moment, je l'en-

tendis accourir, se pencher vers moi, et dire d'une voix sourde :

— Malheureux ! malheureux que je suis ! sa mère ne me le pardonnera jamais !

Bien que je ne me sentisse d'autre mal que celui de l'étonnement, j'eus pourtant la cruauté, méchant enfant que j'étais, de feindre l'évanouissement; loin de rassurer Jean-Baptiste, je le laissai me prendre dans ses bras, me coucher sur ses genoux et me parcourir le corps de ses mains, afin de trouver, sans doute, la trace d'une blessure.

Il devait être effrayant de désolation. D'un mot j'aurais pu calmer sa poignante douleur; mais il me semblait bien plus charmant de faire le mort : pour moi c'était encore jouer. Cependant, comme je l'entendais murmurer des paroles sinistres, comme je sentis deux larmes me tomber sur la joue, j'eus enfin pitié de son désespoir, j'ouvris les yeux, je le regardai :

— Mais non, petit père, lui dis-je, ne te fais

pas de chagrin, je ne suis pas mort; ça n'est rien, j'ai eu peur, voilà tout!

Il est impossible de se figurer l'altération, le bouleversement de ses traits pendant ces quelques minutes d'angoisse : c'est à ce point que j'eus peine à le reconnaître, moi son enfant, moi trop jeune encore pour me rendre compte de ces ravages subits, dont une grande douleur laisse l'empreinte sur le visage.

Quand il me vit le regarder fixement, quand il eut entendu le son de ma voix, ce fut un bonheur, une joie, une ivresse :

— Parle encore, me dit-il; oh! parle-moi encore!

Je parlai, et il me serra dans ses bras à m'étouffer.

— Tiens-toi debout. Hein! tâche, reprit-il du ton de la prière, de te tenir debout rien qu'un moment.

Je me levai, il m'examina avec inquiétude, puis il s'écria :

— Oh! c'est bien lui, il existe.

Et de nouveau il me pressa sur son cœur.

— Marche, oh! si tu pouvais marcher! reprit-il en me posant à terre.

Au lieu de marcher je courus; il voulut me suivre; mais de nous deux, c'était lui qui en ce moment, avait le plus de faiblesse dans les jambes; j'étais déjà loin qu'il ne m'atteignait pas encore. Après deux ou trois pas il fut contraint de s'arrêter et de s'appuyer sur l'accoudoir de la terrasse.

Alors je revins à lui.

— Eh bien! c'est drôle, lui dis-je en souriant, c'est moi qui ai eu le mal, et c'est toi qui souffres.

Remis, mais non sans peine, de toutes ces émotions successives de désespoir, de remords

et de folle joie, Jean-Baptiste me conduisit jusqu'au banc de pierre le plus voisin ; puis m'ayant fait asseoir de nouveau sur ses genoux :

— Mon enfant, me dit-il, si tu ne veux pas me faire de peine, ni à ta maman non plus, tu ne lui diras pas que tu es tombé, tu ne lui diras pas que tu m'as vu pleurer, tu te tairas sur cet accident et je t'aimerai bien, et je ne me fâcherai plus contre toi, et je ne te battrai jamais, et je te donnerai tout ce que tu me demanderas.

À l'âge que j'avais alors, on est peu susceptible d'attendrissement, le cœur n'est point touché du langage de la prière, mais l'intelligence de l'enfant comprend merveilleusement bien la puissance qu'on lui accorde et les promesses qui lui sont faites. Je m'engageai donc, comme il le désirait, à ne rien dire de ce qui s'était passé, mais j'y mis pour condition, que, si à l'avenir, dans nos promenades, il prenait encore au bon petit père, la fantaisie de s'asseoir quand j'aurais, moi, celle de courir, ce serait ma volonté et non plus la sienne qui l'emporterait

dans cette lutte de goûts et de caprices différents.

Jean-Baptiste me promit tout ce que je voulus ; il aimait tant ma mère! et puis il était si heureux de me ramener vivant à la maison qu'il eût signé de son sang cette promesse. Nous rentrâmes, et, fidèle à l'engagement que j'avais pris aussi envers lui, je fus discret.

Jean-Baptiste ne se souvenait plus, je dois le croire, de cet événement, et moi-même je l'avais absolument oublié, quand plus tard, bien des années après, cédant de nouveau à ces mouvements tumultueux qui le transportaient de rage contre moi, mouvements qu'il réprimait vingt fois le jour, quand, dis-je, le mari de ma mère, s'abandonnant encore une fois, à son inguérissable fièvre de haine, il s'élança sur moi d'un bout de l'atelier à l'autre bout, et me menaça avec ce regard foudroyant et cette convulsion de tous les muscles de la face que je ne lui avais pas revus depuis le jour de ma chute sur la terrasse de la forêt.

Mais pour expliquer ce terrible accès de colère, il est bon de revenir en quelques mots sur mes années précédentes.

Quand j'eus atteint l'âge de douze ans, il fut question de me choisir une profession. Je n'étais encore qu'un petit garçon assez délicat, mais ma santé s'était cependant de beaucoup améliorée. Jean-Baptiste ne me pressait pas de prendre son métier; il avait d'autres intentions sur moi; en secret il nourrissait l'espérance de me voir quitter la maison après l'époque de ma première communion.

Le temps où nous vivions était peu favorable à ceux qui souhaitaient de remplir leurs devoirs de dévotion avec sécurité; mais ma religieuse mère voulait absolument que je communiasse, fût-ce même la nuit, au fond d'une cave; fût-ce en plein jour, au risque de tout danger.

Les choses n'en vinrent pas à cette extrémité.

Un bon prêtre, chez qui M. Goubron me

conduisit, lequel ne vivait pas trop secrètement dans une maison de la rue de Paris, voulut bien se charger de me préparer à faire ce pas immense dans la voie du salut; il m'instruisit; je reçus la communion de ses mains, et je me trouvai prêt à embrasser la profession qu'il plairait à mes parents de me donner.

Jusque-là, mon père d'adoption n'avait en rien gêné mes goûts et mes caprices; il me laissait libre de jouer, d'apprendre à lire et à écrire, si je le voulais; et comme l'étude ne me déplaisait pas trop, je connus qu'on peut faire des progrès assez rapides dans les premiers éléments du savoir, même lorsqu'on n'a pour instituteurs que sa mère et le suisse de sa paroisse, devenu maître d'école par suite d'un bouleversement social. Je devins donc, grâce à eux et peut-être un peu aussi grâce à une application assidue soutenue par des dispositions naturelles pour l'étude, ce qu'on pouvait alors appeler dans le peuple un enfant passablement instruit; je ne comptais pas mal, je déchiffrais sans trop de fa-

tigue les plus mauvaises écritures ; la mienne était assez hardie et nette de corps ; enfin, je lisais fort couramment dans tous les livres, et j'aimais tant la lecture, que c'était chez moi une véritable maladie.

— Je vous demande un peu à quoi ça lui servira ? disait quelquefois mon parrain, qui eût bien mieux aimé me voir tenir l'ébauchoir qu'un livre : car il les avait tous en abomination.

— Faut le laisser, puisque ça l'amuse, disait Jean-Baptiste.

— Ça l'amuse, c'est possible, quoique je ne sache comment un homme peut s'amuser avec ça, c'est bon pour les femelles. Mais, au fait, il ne peut passer sa vie à lire comme un faignant. Faut penser à lui retirer ces gueuses de bouquineries des mains, et à lui mettre un métier à la place.

— Plus tard, nous verrons, reprenait Jean-Baptiste ; ça ne tardera pas, il faut l'espérer.

Et son espoir le plus doux, on le sait, c'était

de me voir placé dans quelque atelier le plus loin possible de la maison.

Le temps se passait, et il n'y avait encore rien de décidé pour mon avenir. Cependant un soir que ma mère et son mari, mon parrain et sa femme, ainsi que M. Goubron, étaient réunis, on vint à parler de l'état qui me conviendrait.

— S'il y avait encore un roi de France, dit Madeleine, et que la place de lecteur fût vacante chez sa majeté, il faudrait la donner à cet enfant; car ce serait là son vrai lot.

— Il sera ouvrier! Je veux que le citoyen Jean-Christophe, mon filleul, soit ouvrier! reprit le vieux compagnon : c'est le règne de la veste, du pantalon et des mains à durillons, sacrénom! Faut pas qu'il déroge! comme disaient les aristocrates.

— Avec tout cela, vous ne savez pas ce que vous ferez de lui, objecta M. Goubron.

— Mais, repartit Jean-Baptiste en hésitant,

il y a tout plein de bons états à faire dans ce monde, et qui ne sont pas fatigants; on peut le mettre chez un homme de loi à Paris,... ou ailleurs; plus loin, si ça se trouve.

— Comment! à Paris? s'écria ma mère, et pourquoi donc chez un homme de loi?

— Dame! cet enfant il sait toutes sortes de choses qui sont de trop pour un homme d'atelier, ajouta Jean-Baptiste, et nous pourrions peut-être faire son bonheur en le plaçant dans une bonne maison; il y en a comme ça, petite femme.

— Son bonheur! repartit ma mère, c'est d'être avec ses parents, comme mon bonheur, à moi, est de le garder ici. Jean-Christophe n'aura pas d'autre métier que le tien!

— Il est bien dur! dit mon père d'adoption; et puis l'enfant est bien délicat.

— Tiens, n'étais-tu pas déjà si fort quand on t'a mis en apprentissage? répliqua de nouveau mon parrain.

— C'est vrai! mais le métier n'est pas trop propre pour un joli blondin comme il est; car c'est tout tes cheveux qu'il a, ce gamin-là... il tient de toi, au moins de ce côté-là.

— Eh bien ! si la cousine lui a donné ses cheveux, comme il faut bien qu'il ait quelque chose de toi, mettons que c'est le courage, dit Mathieu Libois.

Comme il dut souffrir, le bon Jean-Baptiste, en entendant son vieux camarade lui parler au nom de cette paternité qui était son éternel désespoir; aussi reprit-il d'une voix mal assurée :

— Ça serait un meurtre que de donner un métier pénible et salissant à un enfant comme... le nôtre.

— Est-ce que tu avais là ta mère pour te débarbouiller tous les jours, comme il aura la sienne, lui? observa encore mon parrain.

— D'ailleurs, interrompit ma mère, les choses sont très-bien réglées comme cela; le cou-

sin a raison ; il faut que notre enfant soit un jour à même de devenir ton aide, ton associé, ton soutien ; son intérêt, le nôtre, notre satisfaction à tous en dépendent, et, au surplus, mon ami, je vois ce qui te fait parler ainsi. Tu ne dis pas tout ce que tu penses?

Jean-Baptiste se crut deviné, et c'est en balbutiant qu'il repoussa cette accusation de manque de franchise.

— Non, continua ma mère, tu ne dis pas toute ta pensée, parce que tu crains de contrarier mes idées ou de gêner la vocation du petit; mais rassure-toi, nos intentions à tous sont d'accord avec les tiennes. Jean-Christophe est ton apprenti naturel, ce que tu as dû décider de tout temps avec toi-même sera exécuté ; nous garderons ce cher enfant à la maison, tu lui enseigneras le métier de mon père, ce métier qui l'a enrichi, dans lequel nous vivons heureux, et, de cette façon-là, il n'y aura pas de séparation, il n'y aura pas d'adieux cruels

à se faire. Chacun sera content, et lui, il te devra tout!

Ainsi ce jour de mon départ, que le mari de ma mère caressait depuis des années dans sa pensée, ne devait pas luire encore. Jean-Baptiste, de peur d'affliger une femme qu'il idolâtrait, feignit d'accueillir avec joie la proposition qu'on lui faisait de me prendre pour apprenti. Quant à moi, assez indifférent jusque-là en ce qui touchait la carrière qu'il me serait plus ou moins agréable de parcourir plus tard, je me résignai sans peine à mon changement d'état, et d'ailleurs, comme je me croyais véritablement aimé de Jean-Baptiste, j'avais à cœur de lui prouver que la tendresse qu'il me témoignait n'était pas imméritée.

Sous la protection de mon parrain et de celui que je nommais toujours le bon petit père, je m'appliquai de mon mieux à devenir bon compagnon faïencier; mais le maudit métier qui salissait tant le visage, et qui, assez souvent, me blessait aux mains, ne pénétrait pas jusqu'à

mon intelligence. Ma bonne volonté avait beau essayer de triompher de ma maladresse et de mon dégoût, je n'y pouvais parvenir. Il y avait de moi au métier qu'on m'enseignait, comme de Jean-Baptiste au fils qu'il s'était imposé, la même antipathie, une aversion tout aussi invincible.

De mes deux maîtres d'apprentissage, s'il en était un qui contribuait à me rendre les heures de travail pénibles, c'était bien certainement Mathieu Libois; car il ne savait que me reprendre durement, même pour la plus petite gaucherie, tandis que le mari de ma mère se faisait, lui, un scrupule du moindre de mes chagrins.

— Ceci n'est pas bien, mon garçon, me disait-il d'une voix douce; mais il faut prendre patience, et ne pas se décourager, avec le temps cela viendra.

E les années se passaient et cela ne venait pas.

Mon parrain me rudoyait de plus belle ; Jean-Baptiste mettait toujours à me reprendre la même patience, la même douceur, et cependant que leurs cœurs étaient différents pour moi ! Même en me traitant avec rudesse, le vieux compagnon laissait encore percer quelque chose de l'amitié qu'il m'avait vouée à ma naissance ; mais l'autre, il ne me parlait si doucement que parce qu'il s'étudiait à me cacher sa haine !

Enfin arriva ce jour où la fureur de Jean-Baptiste, retenue au prix de tant de peines et de tortures intérieures, devait éclater avec d'autant plus de violence qu'elle avait été plus puissamment comprimée. Ce que je fis pour mériter sa colère ? Eh, mon Dieu ! presque rien, une maladresse pas plus coupable que celles qu'il me pardonnait tous les jours. Mathieu Libois, suivant sa louable habitude, se mit à jurer et à me montrer le poing ; je me réfugiai du côté de la porte, espérant bien que Jean-Baptiste allait, selon sa coutume, s'interposer entre le filleul et le parrain : au contraire, loin de me défendre

il s'élance sur moi, me prend par les deux bras, et, me secouant avec force, comme s'il eût voulu me briser dans ses mains, il me dit :

— Mais, misérable enfant, on ne pourra donc jamais rien faire de toi !

Je voulus répliquer.

— Tais-toi ! m'interrompit-il, ou j'en vas finir aujourd'hui ; il y a trop longtemps que ça dure !

Et sans doute j'allais recevoir un mauvais coup, lorsque Mathieu Libois vint à mon secours.

— Eh bien ! eh bien ! dit-il au mari de ma mère, qu'est-ce qui te prend ? ne vas-tu pas battre ton enfant pour si peu de chose !

Le furieux répéta :

— Mon enfant ?... lui, mon enfant ?

— Allons donc ! dit mon parrain s'attachant à lui pour me tirer de ses mains, il n'y a pas de bon Dieu ! tu deviens fou !... vas-tu lâcher

mon filleul... vas-tu le lâcher, que je te dis, mille nom d'un nom !

Jean-Baptiste eut un moment d'hésitation; la pensée d'un crime lui passa par l'esprit, j'en répondrais! mais il céda enfin encore plus à la force de son bon naturel qu'aux brutales observations de mon parrain; et quand il m'eut laissé la liberté de respirer, il jeta sur moi un dernier regard de colère, puis il dit, en se tournant vers Mathieu Libois :

— Tu ne vois donc pas que je suis las d'élever un serpent chez moi?.. Ce ne sera jamais qu'un vaurien comme son père!

— Un vaurien comme mon père? répétai-je tout bas avec stupéfaction. VAURIEN!.. MON PÈRE!

Sans m'éclairer sur la vérité, ces étranges paroles me glacèrent d'épouvante.

II.

Les Aveux.

Quand, de deux appuis, celui sur qui nous nous reposions avec le plus de confiance vient à nous manquer, il faut bien que nous tendions nos bras vers l'autre, sans quoi nous serions menacés à chaque pas d'une chute mortelle.

Jusqu'à ce terrible jour, si quelquefois j'é-

prouvais un léger chagrin, si je voulais exprimer franchement un désir, c'était toujours à mon père que je m'adressais, parce que personne autour de moi ne semblait plus empressé que lui à me donner des consolations, à satisfaire mes petites fantaisies.

Mais soudain, frappé de vertige au moment où je réfléchissais sur ce que je venais d'entendre, un doute affreux me saisit au cœur, et je courus, ainsi qu'un désespéré, me jeter dans les bras de ma mère.

L'expression de frayeur empreinte sur mes traits, le désordre de mes paroles, la violence inaccoutumée de mes mouvements, l'énergie de mes caresses l'effrayèrent.

— Eh, mon Dieu! Jean-Christophe, qu'as-tu donc? me demanda-t-elle en essayant d'apaiser mes cris et de sécher mes larmes.

— Il a voulu me battre! répondis-je en criant plus haut; car il me semblait que ma voix ne rendait aucun son.

— Qui ça? ton parrain? Enfant! tu sais bien qu'il menace toujours, mais qu'il ne frappe jamais.

— Non, non, repris-je encore, pas Mathieu; l'autre, vous savez? l'autre.

— Ton père?

— Pas mon père! votre mari; car il n'est pas mon père, je le sais, il l'a dit!

Ma pauvre mère, prise à son tour de saisissement, tomba sur une chaise en poussant un cri de désespoir.

Je crus, à l'entendre, qu'elle venait de se blesser.

— Qu'as-tu donc? qu'est-ce qui t'a fait mal?

— Rien, balbutia-t-elle, et, pour la première fois, je la vis pleurer.

Son mari, qui n'avait pas tardé à me suivre, arriva dans ce moment-là.

J'ignore si la physionomie de celui-ci était encore menaçante, ou si l'altération de ses traits pouvait faire prendre le change sur ses véritables intentions; j'ignore cela, dis-je; car à son approche j'avais caché ma tête sur les genoux de ma mère; mais ce que je sais, c'est qu'elle me couvrit de ses deux bras comme pour me préserver, et qu'elle dit avec force à son mari :

— Ah! tu veux battre mon enfant, Jean-Baptiste? Je te dis, moi, que tu ne le battras pas!

D'une voix triste, plutôt que méchante, il reprit :

— Ah çà! qu'est-ce qu'il est venu te chanter, le petit? Est-ce qu'on l'a tué? Est-ce qu'on a voulu lui faire du mal, seulement? J'ai eu un mouvement de mauvaise humeur, c'est vrai; mais enfin j'en suis fâché. Voyons, poursuivit-il en s'adressant directement à moi, est-ce que c'est beau, quand on a ton âge, de venir faire de la peine à sa pauvre mère pour une

castille d'atelier? Quand le diable y serait, tu ne mords déjà pas si bien au métier pour qu'on soit content de toi !

— Je n'en veux pas, de votre métier! répliquai-je.

— C'est possible ; mais, puisque ça fait plaisir à la bourgeoise, il faut que tu l'apprennes.

— Moi? interrompit ma mère, Dieu sait combien, maintenant, je me repens de l'avoir exigé, puisque cela devait amener un si grand malheur.

— Un malheur? répéta mon père d'adoption; mais où donc qu'il est, ce malheur? Parce que j'ai bousculé un peu Jean-Christophe! Mais c'est la première fois. D'ailleurs un homme n'est pas toujours maître de sa vivacité... Mais voyons donc, dit-il en voulant m'attirer dans ses bras, dis-nous donc un peu où est le mal que je t'ai fait?

Quand je sentis sa main se poser sur moi,

j'éprouvai un tel mouvement de révolte intérieure, qu'il me fut impossible de ne pas lui dire :

— Laissez-moi ! laissez-moi donc ! puisque vous n'êtes pas mon père !

Jean-Baptiste pâlit et ne put articuler un mot.

— Tu le vois, lui dit ma mère avec un doux accent de reproche, voilà notre bonheur de quinze ans à jamais détruit.

— Qu'est-ce qui a dit ça ? Quel est le scélérat qui a pu dire ?...

— Oh ! ce n'est pas un scélérat, répondis-je avec des yeux pleins de larmes, c'est vous-même, tout à l'heure, à mon parrain... Je vous ai bien entendu.

— Ce n'est pas vrai !

— Si fait : vous disiez, en lui parlant de moi, ça ne sera jamais qu'un vaurien comme son père... Vous n'êtes pas un vaurien, vous !

ainsi, j'ai donc bien compris que je ne suis pas votre enfant?

A chaque mot que je prononçais, je sentais ma pauvre mère tressaillir et me presser de plus en plus sur son cœur.

— J'ai pu dire cela! s'écria Jean-Baptiste avec un profond accent de regret et de douleur... C'est pourtant vrai! reprit-il, je l'ai dit. Ah! Seigneur, j'étais donc fou!

Il se prit le front à deux mains. Ma mère, émue de sa douleur, se leva et alla à lui.

— Jean-Baptiste, lui dit-elle, je souffre encore plus de ton mal que du mien. Allons, ne te désespère pas; c'est un mot terrible que tu as dit là; mais, enfin, cela s'oubliera avec le temps. On sait que tu es bon pour nous, que tu nous aimes; tu as fait plus pour cet enfant que de lui donner la vie; il est en âge de comprendre la reconnaissance qu'il te doit; ne pleure pas... tenez, venez là tous deux. — Elle nous tendit les bras. — Embrasse ta femme, mon ami; Jean-

Christophe, embrasse ton père ; car tu dois le chérir. Dieu ne pouvait pas t'en choisir un meilleur.

Ces touchantes paroles de réconciliation ne satisfaisaient pas plus ma curiosité tenue en éveil par cette demi-révélation qu'elles n'apaisaient les remords de ce brave homme. Cependant nous nous embrassâmes, lui, par amour pour ma mère, moi, honteux d'avoir causé le trouble du ménage.

— Maintenant, dit mon père d'adoption, il est bien convenu, n'est-ce pas, qu'on ne parlera plus de cela? Entends-tu, Jean-Christophe, c'est au nom de ta bonne mère que je te le demande? Quant à l'avenir, mon enfant ; car je veux toujours t'appeler mon enfant, quant à l'avenir, je m'engage à ne jamais te reprocher rien ; je ne me fâcherai plus contre toi, je ne te battrai jamais et je te donnerai tout ce que tu me demanderas.

— Eh ! mais, interrompis-je en cherchant

mes souvenirs, vous m'avez déjà dit cela une fois ?

— C'est possible ! mon garçon.

— Oui, je m'en souviens à présent, c'est le jour où vous avez cru m'avoir tué en me jetant contre un arbre.

— Est-il bien vrai ! dit ma mère en pâlissant.

— Mille bon Dieu ! s'écria son mari, tu avais bien besoin de reparler de cela !

— Qu'est-ce que c'est ? je veux le savoir, demanda-t-elle avec vivacité, et nous regardant l'un et l'autre d'un air d'inquiétude.

Aucun de nous deux n'osa prendre la parole pour raconter ce qui s'était passé, il n'y avait pas moins de dix ans, sur la terrasse du château.

— Enfin ! enfin, reprit ma mère, vous expliquerez-vous ? voulez-vous donc me faire mourir aujourd'hui ?

— Moi ! lui dis-je, oh ! non, ce n'est rien, ne te chagrine pas de cela... D'ailleurs, il y a si longtemps.

— Qu'importe ? je veux savoir...

— Au fait, puisqu'il était dit que cette explication devait avoir lieu aujourd'hui, répliqua Jean-Baptiste, en s'efforçant de reprendre courage, puisque aussi bien lui et moi nous avons manqué à notre parole ; je ne te cacherai plus rien, ma bonne Catherine ; mais avant tout, il faut que tu me promettes de ne pas m'en vouloir et de m'aimer toujours ?

— Oui, mais parle !

— Voilà bien longtemps, n'est-ce pas, lui dit son mari que tu me vois bon et amical avec Jean-Christophe ? tu as bien souvent entendu ceux-là qui disaient : « — En voilà un cœur de père ! » Toi-même, tu m'as reproché quelquefois d'avoir trop de laisser-aller pour ses caprices, tu te plaignais de ce que je gâtais notre enfant. Eh bien ! rien de tout ce que je faisais

pour lui ne partait de là ! — et il se frappa sur le cœur. — Non, mon pauvre garçon, ajouta-t-il en me prenant la main, ce n'était pas pour toi ce que j'en faisais ; ça n'était que pour ta mère, afin qu'elle en fût plus heureuse ; mais Dieu connaît ce que j'ai enduré de douleurs en dedans de moi, que de pleurs de rage j'ai dévorés quand j'avais l'air si content de te porter dans mes bras, ou de te traîner par la main ! Il faut me pardonner ça, petite femme, à moi qui ne me le pardonne pas ; mais depuis quinze ans j'ai beau faire, je ne peux pas l'aimer ! non, crédieu ! non, répéta-t-il, suffoqué par un sanglot... je... ne... peux... pas aimer... ton enfant !...

Bien que cet aveu n'eût rien que de pénible et de décourageant pour moi, il y avait un regret si bien senti dans ce son de voix qui tremblait, dans ces larmes qui coulaient sans que Jean-Baptiste cherchât à les cacher ; il se trouvait vers moi d'un air si compatissant, il tendait la main à ma mère avec un si bon mouvement de

franchise que je ne pus m'empêcher d'être ému ; et puis, il faut le dire aussi, c'était tout à la fois quelque chose de nouveau et de touchant que ce cœur qui ne pouvait dévoiler sa haine, qu'en empruntant l'accent de la plus admirable bonté.

Il resta à nous contempler elle et moi, comme pour chercher à lire notre pensée dans nos yeux. Je baissai les miens ; car autrement il m'eût bien fallu me jeter dans les bras de ce brave homme, vers qui tout ce qu'on pouvait donner d'amitié allait malgré soi.

— Catherine, dit-il enfin, ma bonne, ma bien-aimée Catherine, ah ! ça, ne va pas me haïr à ton tour, à cause de ce que je ne t'ai pas dit plus tôt mon malheur? ne me punis pas d'avoir manqué de franchise autrefois, ne me punis pas non plus de ce qu'aujourd'hui j'en montre trop peut-être? C'est le seul secret que j'aie gardé pour moi seul, et il m'a fait tant de mal, qu'on peut bien ne pas me le reprocher !

Je crus que ma mère devait être comme moi

étrangement surprise d'une antipathie qui se révélait si tard, et qu'elle allait essayer de la combattre par le raisonnement; il n'en fut pas ainsi.

— Mon ami, lui dit-elle, eh! crois-tu donc que les yeux d'une mère qui chérit son enfant, d'une femme qui n'eut jamais d'amour que pour son mari, crois-tu donc que ses yeux soient si aveugles, qu'elle n'ait pas su lire depuis longtemps au fond de ton cœur?... Ah! tu t'imagines m'apprendre d'aujourd'hui seulement le chagrin qu'il renferme? mais il y a quinze ans, oui, quinze ans, que je l'étudie jour par jour, et que je te bénis en secret des efforts que tu fais pour triompher d'une aversion injuste; oh! sans doute bien injuste, mais naturelle, à ce qu'il paraît.

— Comment! tu savais?... demanda Jean-Baptiste, honteux et stupéfait.

— Je savais tout! poursuivit-elle; aucune de tes douleurs ne m'a échappé, et si je me suis tue, c'est que j'espérais, c'est que je me disais: une

âme aussi généreuse que la sienne ne peut pas toujours haïr ; et puis je voulais te laisser l'honneur d'une aussi belle victoire sur toi-même.

— Mais d'où vient, au contraire, que tu ne m'as pas aidé à l'aimer, ce pauvre enfant? avec toi j'en serais peut-être venu à bout : c'est sans doute cette terrible obligation où j'étais de toujours paraître content, qui n'a fait que m'envenimer contre lui. Si j'avais pu quelquefois me livrer à ce que j'éprouvais intérieurement ; ça m'aurait débarrassé le cœur : au lieu de cela, quand on est forcé de tout garder pour soi, dame ! ça en fait trop ! Et voilà ce qui a causé le mal d'aujourd'hui ! Oui, continua-t-il après un moment de silence, il m'a manqué une force pour chasser les mauvaises pensées qui me venaient par rapport à cet innocent, et cette force-là, Catherine, il n'y avait que toi au monde pour me la donner !

— Eh ! n'ai-je pas été mille fois ta complice, mon ami? n'est-ce pas moi qui plaçais toujours l'enfant dans tes bras, quand il ne pouvait pas encore marcher ? n'est-ce pas moi qui l'envoyais

au-devant de toi, à l'heure où tu devais revenir ? Et ces promenades du soir, qui t'en a donné l'idée? c'est moi encore; enfin, si je n'allais pas toujours avec vous deux, c'était pour que l'enfant fût plus à toi. Dis-moi qui de nous deux a voulu qu'il apprît ton métier?

— C'est toi, j'en conviens, reprit-il en soupirant; et comme tu l'as voulu, eh! bien, mordié! il l'apprendra! N'est-ce pas, Jean-Christophe que tu l'apprendras, mon métier? me dit le mari de ma mère, en m'attirant de nouveau vers lui, et en m'y retenant par tant de caresses qu'il ne me fut pas possible de lui résister.

— Tu verras, dit-il de nouveau, en s'adressant à ma mère, comme je vas tâcher de l'aimer à présent!... Tiens, nous avions peut-être besoin de cette explication-là? Ça a été chaud, poursuivit-il, en affectant un air de gaieté; mais ça m'a fait du bien! — Il pleurait toujours. — A c'te heure, petit, il ne s'agit plus que de deux choses : faut que tu oublies que tu n'es pas

mon fils, et moi que je me souvienne que je suis ton père; alors tout ira bien.

— Tout irait beaucoup mieux, me hasardai-je à répondre, si vous vouliez me permettre de choisir un autre état que le vôtre?

Jean-Baptiste jeta sur ma mère un regard incertain, et, comme il crut deviner que ma proposition lui était pénible, il me dit avec sa bonne foi accoutumée :

— Que diable! je ne veux pas que tu t'en ailles d'ici! Et pourquoi donc, au fait, que tu quitterais la maison? Tu n'as d'aversion pour personne, toi! ça ne te coûte rien de nous voir tous les jours! tu n'as pas besoin de te monter l'esprit pour nous aimer! tu es fait à cela depuis longtemps. Ainsi, petit (car, bien que j'approchasse de ma dix-septième année, il m'appelait toujours petit, à moins que son cœur ne se refusât par trop à me dire : Mon enfant!) Ainsi, petit, continua-t-il, mettons qu'il n'y a eu entre toi et moi, ni menaces, ni larmes et ni mauvaises

paroles : donne un bon baiser à ta mère, donne-moi une poignée de main, et puis retournons-nous-en à l'atelier comme si rien de tout ça ne s'était passé chez nous.

J'allais obéir, mais à mon grand regret, et seulement pour ne pas, au moins ce jour-là, ajouter à l'affliction de mon excellente mère, quand celle-ci me retint près d'elle et répondit à son mari :

— Non, Jean-Christophe ne te suivra pas à l'atelier ; non, il n'apprendra pas ton métier, cela ne se peut plus à présent.

— Et pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que vous m'êtes également chers tous les deux, et que je ne veux pas l'exposer, lui, poursuivit-elle en me désignant, à être tous les jours sous le coup d'une scène semblable à celle d'aujourd'hui ; parce que j'ai déjà trop longtemps souffert de ta peine pour te contraindre davantage à avoir là, sans cesse devant les yeux, quelqu'un... quelqu'un, répéta-t-elle.

car il faut bien que je parle ainsi, puisque je ne peux plus dire notre fils; quelqu'un enfin, reprit-elle avec plus de force, que tu ne veux pas te décider à aimer!

— Je ne veux pas! je ne veux pas! murmura Jean-Baptiste en se mordant les poings, dis donc au moins que je ne le peux pas. Mais vois-tu, Catherine, voilà ce que c'est : quand on est deux époux bien unis et qu'on a un enfant, je veux dire un enfant qui est bien à soi; si le père a de la tendresse pour son gars, c'est tout naturel, vu qu'il a aussi le droit de le tarabuster, de lui flanquer un coup par-ci, un autre par-là, et même de l'envoyer à tous les diables, quand le petit l'impatiente, sans que pour ça le mari ait peur que la mère ne vienne à se dire : « Il n'aime pas mon enfant! » Mais quand il faut toujours se gêner, quand on est forcé de se souvenir que dans le ménage il n'y a qu'une mère pour tout de bon, et que le père... enfin que le père est comme moi! alors, si on aime sa femme, on se tient à quatre pour renfoncer sa

mauvaise humeur, parce qu'on craint que la pauvre mère ne prenne chaque mot dit en l'air pour un reproche, pour une injustice, pour une cruauté; le mari se tait, mais il se mange le sang! mais tout ce qui autrement passerait de sa mémoire y reste, comme si on l'y enfonçait avec des clous! Dans un ménage ordinaire, le père en dit bien souvent plus qu'il n'en pense; ici, au contraire, on en pense trop, parce qu'on n'ose rien dire, et voilà comment il se fait qu'avec le meilleur cœur possible, et tout en adorant sa femme, on ne peut pas aimer l'enfant qui n'est pas à soi.

Longuement interrompue par son mari, ma mère le laissa se justifier comme il l'entendait, bien qu'elle ne l'eût pas accusé, et quand il eut fini de parler, elle reprit :

— Tu n'avais pas besoin, mon pauvre ami, de me dire tout cela, puisque c'est moi aujourd'hui qui veux que Jean-Christophe nous quitte. Et, s'adressant à moi : Oui, mon enfant, me dit-elle, le repos du ménage, et peut-être

aussi l'intérêt de ton avenir, veulent que je me résigne à cette séparation. Tu iras à Paris; tu aimes l'étude; tu m'as dit quelquefois que tu voulais être avocat, peintre, médecin, que sais-je? et le sais-tu toi-même? Enfin ce que tu désires, c'est d'avoir une profession qui te fasse sortir de la classe ouvrière. Sois content, mon ami, ton père... d'adoption ne refusera pas de te soutenir.

— Oh Dieu! mais non, que je ne refuserai pas! s'écria Jean-Baptiste; qu'il me demande tout ce qu'il voudra, ce cher petit, et je le lui donnerai.

— Excepté votre amitié! repris-je.

— Mais si! ça viendra.

— Oui, quand il ne sera plus ici! répliqua ma mère, avec un triste sourire.

— Tu verras, méchante! dit Jean-Baptiste, si je ne serai pas le premier à lui dire: Viens donc nous voir! Et quand il s'avisera d'être trop

longtemps à nous donner de ses nouvelles, je lui écrirai.

— Et moi j'irai le chercher!

— Eh bien! oui, nous irons ensemble! ajouta le brave homme.

A compter de ce moment, mon exil de la maison conjugale fut irrévocablement arrêté, malgré mon parrain qui se récria fort contre une telle résolution; malgré Madeleine qui lança toutes les foudres de son éloquence contre les parents assez dénaturés pour envoyer leur enfant au loin lorsqu'ils pourraient le garder chez eux. Comme cela devait assurer la paix du ménage, et que d'ailleurs j'étais fort aise de saisir un prétexte, non pas pour quitter ma bonne mère, mais pour ne plus toucher aux outils d'un métier qui ne m'inspirait que du dégoût, je plaidai chaudement la cause de la séparation, et si je ne parvins à convaincre nos contradicteurs, du moins je m'enthousiasmai de plus en plus de mon projet de départ.

L'embarrassant était de savoir ce que je comptais faire à Paris ; car, encore, ne fallait-il pas abandonner un enfant de dix-sept ans à lui-même. M. Goubron, qui faisait, pour ainsi dire, partie du conseil de famille, fut consulté.

— Il n'y a, dit-il, qu'à parler de cela à M. l'abbé Thierry : c'était le nom du bon prêtre chez qui j'avais fait ma première communion. Il a de belles connaissances à Paris, dit-il, il pourra facilement trouver une place pour Jean-Christophe.

Ma mère me conduisit le jour même chez le respectable prêtre qui se chargea de me chercher une condition. Huit jours après, l'abbé Thierry fit dire à mes parents de venir lui parler, attendu que le hasard lui permettait de me placer, et même beaucoup plus avantageusement qu'il n'avait osé l'espérer.

Ma joie fut grande quand j'appris, au retour de ma mère, qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un emploi de secrétaire auprès d'un ci-devant

noble. Celui-ci ne me demandait que quelques heures de la matinée pour écrire sous sa dictée, après lesquelles heures il me laisserait libre de faire de mon temps l'usage que je voudrais, pourvu, toutefois, que je l'employasse utilement pour moi.

— J'étudierai, répondis-je, et je deviendrai savant.

J'allai, comme on se l'imagine, remercier mon protecteur. Après cette visite, je vins à Paris me présenter à M. de Marthenais, mon futur patron. Ma mère m'accompagna.

D'avance j'avais un peu peur de lui. Je m'attendais à trouver un vieillard maussade; je fus bien agréablement surpris : le ci-devant marquis de Marthenais était jeune encore, affable et d'une physionomie qui faisait aimer l'homme à première vue. Il demanda à voir de mon écriture, et il en parut fort satisfait.

— Puisque votre enfant veut s'instruire, dit-il à ma mère, comptez sur moi, je me chargerai de surveiller ses études et de les diriger.

Nous sortîmes pénétrés de reconnaissance pour les intentions généreuses de ce respectable ci-devant.

Le lundi suivant, jour marqué pour mon départ de la maison, quoique ma bonne mère sût bien que nous étions à même de nous revoir aussi souvent que nous pourrions le désirer, elle ne laissa pas que de pleurer beaucoup, et lorsqu'elle voulut me reconduire, les forces l'abandonnèrent, si bien qu'elle s'évanouit en m'embrassant. Madeleine aussi pleura. Quant à mon parrain, il se mit en colère, je ne sais sous quel prétexte; mais certainement c'était pour nous cacher une émotion dont il était honteux. Jean-Baptiste, dont le cœur n'était pas trop rassuré non plus en emballant mes paquets sur la voiture, me dit :

— Tiens, si tu veux, garçon, nous laisserons les femmes ici, et nous nous en irons rien que nous deux, à pied; d'autant plus que le grand air nous vaudra mieux et pour la santé et pour ce que j'ai à te dire. Je consentis sans difficul-

té ; car l'idée de voir encore ma pauvre mère se désoler durant la route me saignait le cœur.

— Oui, allez rien que vous deux aujourd'hui, dit Mathieu Libois. Mais une autrefois, quand l'enfant viendra nous voir et qu'on se sera fait à ses départs, eh bien ! nous le reconduirons tous.

J'embrassai ma mère, qui n'était pas encore revenue à elle ; j'embrassai Madeleine et mon parrain, puis nous partîmes.

Quand il fut seul avec moi, Jean-Baptiste commença par me demander, pour ainsi dire, pardon de ce qu'il n'avait pas fait plus d'efforts pour me retenir chez lui. D'un air embarrassé, et comme s'il était préoccupé d'une autre idée, il me donna quelques conseils touchant le nouveau genre d'existence que j'allais mener. Comme je voyais bien que ce n'était pas là ce qu'il voulait me dire, car sa langue s'embarrassait à chaque mot :

— Eh ! bien, lui dis-je, en l'interrompant au milieu du plus singulier assemblage de paroles

qu'il soit possible d'imaginer; parlez-moi donc comme si rien ne vous embarrassait; est-ce que vous avez peur de moi, à présent?

— Non, mais... répondit-il, et puis il balbutia de nouveau.

— Mais?.. repris-je d'un air d'intérêt comme pour l'encourager à parler.

— Eh bien! là, s'il faut te le dire, j'ai peur que tu n'estimes pas assez ta mère.

— Moi? quelle idée!

— Oui, ça n'est qu'une idée, je le sais bien, et pourtant je ne peux pas te dire assez comme ça me tourmente; aussi, voilà pourquoi j'ai voulu partir seul avec toi, afin de nous expliquer tous les deux là-dessus.

— Oh! répliquai-je, vous n'aviez pas besoin de vous inquiéter de cela! Moi! ne pas estimer ma bonne, ma tendre mère! Et pourquoi donc ne l'estimerais-je pas!

— Parce que...

D'abord ce fut là toute sa réponse ; mais bientôt après il continua :

— Oui, à cause que tu as dû réfléchir sur ce que nous t'avons appris l'autre fois... Et alors tu auras pu te dire ci et ça à propos de ta mère ; mais entends-tu bien, mon enfant, quoique tu ne sois pas le fils de son mari... il ne faut pas croire... Si par hasard on venait à te dire... Ah ! bien oui ! mais ils en auraient menti, ceux-là qui prétendraient que Catherine Dumont, femme Vaugrain, n'a pas toujours été la plus honnête des créatures qui soient sur la terre et dans le ciel.

Et alors, entraîné par le besoin de m'inspirer un respect inviolable pour ma mère, Jean-Baptiste, sans consulter s'il était ou non prudent de faire une confidence complète du passé à un enfant de mon âge, se mit à me raconter l'horrible intrigue du parc de Versailles et les événements qui amenèrent son mariage avec ma mère.

Ce qu'il me disait ouvrait à mon imagination un monde nouveau, et je recueillais avi-

dement ses paroles sans les comprendre toutes. Nous nous étions assis au bord du chemin, lui pour parler avec plus de liberté, moi pour mieux l'entendre. Quand il eut achevé ce long récit, il se leva et me dit :

— Tiens, mon enfant, il se fait tard ; voilà justement un coucou qui passe : quand j'irais avec toi jusqu'à Paris, tu n'en serais pas plus avancé, puisque je t'ai dit ce que j'avais à te dire. L'état de ta mère m'inquiète; monte en voiture, fais-toi conduire jusque chez ton ci-devant; quant à moi, je retourne à la maison.

— Comme vous voudrez, lui répondis-je. Il m'embrassa, et nous nous séparâmes en nous disant à dimanche prochain.

Ainsi ce n'était pas même pour me faire la conduite que Jean-Baptiste m'avait accompagné; il ne voulait que me parler de ma mère ; elle était l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses inquiétudes, de tous ses sacrifices; il l'aimait admirablement bien; mais, pour l'amour

d'elle, n'aurait-il pas pu m'aimer un peu plus le jour de mon départ? Égoïste que je suis! nous l'avions laissée évanouie : ne fallait-il pas qu'il retournât près d'elle?

Je n'arrivai que le soir chez M. de Marthenais; il fut fort surpris qu'on ne m'eût pas accompagné; je lui parlai de l'indisposition de ma mère, et il voulut bien se payer de cette raison.

Après le dîner, auquel je touchai peu; car, je dois l'avouer, j'avais le cœur gros de la séparation, et je me sentais mal à l'aise chez un étranger; après le dîner, dis-je, mon maître me fit monter à la chambre qui m'était destinée : une toute petite pièce au dernier étage de la maison, mais si gentiment meublée, située si agréablement, que je sentis bien, rien, qu'en y entrant, qu'on devait vivre heureux là-dedans.

— Voici des livres, me dit M. de Marthenais, vous avez ici tout ce qu'il faut pour étudier et pour vous distraire; je vous laisse, mon enfant, faire vos arrangements d'installation et

jouir de votre chez vous; demain nous commencerons notre travail.

Il partit.

Mon premier soin, dès que je me vis seul, ce fut d'écrire à ma mère; car je sentais bien qu'elle n'avait pas moins besoin de savoir de mes nouvelles que moi de lui en donner. Ce devoir rempli, je rangeai soigneusement mes vêtements et mon linge dans les tiroirs de la commode; puis je me mis à examiner les livres de la petite bibliothèque; mais, comme la nuit était venue et que j'avais sommeil, je m'endormis après avoir fait ma prière accoutumée; seulement je supprimai, pour la première fois, ce vœu que depuis six ans je répétais matin et soir :

— Mon Dieu! délivrez-moi du métier de faïencier!

III.

Le Ci-Devant.

Maintenant que me voilà installé dans ma nouvelle condition, peut-être ne serait-il pas inutile de faire connaître le protecteur que je devais à la recommandation du bon abbé Thierry.

A cette époque (1802), Ernest-Félibien Gi-

vannes, ci-devant marquis de Marthenais, pouvait approcher de sa quarantième année; il était du petit nombre des privilégiés de sa caste qui, tout en ne faisant rien pour échapper à une mort imminente, parvinrent cependant à traverser sains et saufs la tourmente révolutionnaire. Lorsque les autres, par milliers, se hâtaient de passer la frontière, lui se contenta de changer de quartier à Paris. La seule précaution qu'un prudent intérêt de conservation lui conseilla de prendre, ce fut de se présenter devant les membres du comité de sa section, afin d'obtenir d'eux une carte de citoyen. Avant de la lui délivrer, on exigea qu'il fournît des preuves de civisme; il répondit :

— J'avais un château, je l'ai laissé brûler et piller, sans opposer la moindre résistance; bien plus, je n'ai pas refusé de boire à la gloire de la république avec ceux qui me ruinaient, et je leur ai même indiqué le meilleur coin de ma cave. J'étais marquis, on m'a fait simple particulier, et je n'ai pas réclamé de dédommagements; on

a aboli la domesticité, j'ai supprimé ma livrée, je me laisserai tutoyer, quand on le voudra, par mes ci-devant domestiques ; que voulez-vous de plus ?

— Que tu nous dises l'emploi de ton temps à Paris !

— Je me lève à onze heures, je déjeune et je me promène quand le temps est beau ; autrement je reste chez moi, et je reçois tous ceux qui veulent bien venir me voir.

— Et qui vois-tu d'ordinaire ?

— Ceux de mes anciens amis qui ont, comme moi, assez de confiance dans la république pour ne pas s'expatrier comme des poltrons ou conspirer comme des imbéciles.

On lui donna sa carte de citoyen. Muni de ce laissez-passer, qu'il eut soin de coudre dans le fond de son chapeau de peur de l'égarer ou d'oublier de le prendre en sortant de chez lui, le citoyen Givannes vécut à peu près comme

par le passé, dans ces temps si difficiles. Il vit cette vague furieuse, qu'on nommait la *Montagne,* se soulever, menacer de tout engloutir, et retomber sans qu'il eût, lui, ressenti la moindre atteinte de son élévation ou de sa chute. Soumis quelque temps à une surveillance qui ne troublait en rien son appétit, ses promenades ou son sommeil, il tint toutes portes ouvertes aux espions, afin que ceux-ci pussent l'avoir sous la main à chacune des heures du jour et de la nuit. Comme on vit bien que le ci-devant marquis ne pouvait être inquiétant pour personne, personne non plus ne songea à l'inquiéter. Ainsi quand le calme reparut, M. de Marthenais se trouva presque avoir fait un acte de courage, en continuant à se laisser vivre indifférent, du moins on devait le croire, à ces mille convulsions du corps politique, qui mêlait tant d'horribles cris à de si magnifiques chants de victoire.

On lui fit presque un mérite de son bonheur et de son repos durant ces jours sublimes et dé-

sastreux, où les enfants de la mère-patrie avec leurs deux chefs, la gloire et le bourreau, se séparaient en deux familles pour aller mourir avec un égal enthousiasme, ici sur l'échafaud, là sur un champ de bataille!

Mais d'autres ont parlé et parleront beaucoup mieux que moi de ce temps si glorieux et si peu regrettable. Étranger aux grands événements politiques, dont je n'entendais que le bruit sans en comprendre ni le sens ni la portée, simple secrétaire du ci-devant marquis de Marthenais, tout ce qui m'inquiétait alors, c'était de savoir si je remplirais bien les fonctions que j'avais acceptées.

Dès le lendemain de mon arrivée, il fallut me mettre à l'œuvre : à onze heures mon maître me fit appeler dans son cabinet; il me montra, sur le bureau, un cahier de papier dont toutes les pages étaient d'avance numérotées et tracées au crayon.

— Mon jeune ami, me dit-il, vous aurez

soin, en écrivant, de suivre avec la plus scrupuleuse exactitude la trace que j'ai indiquée. Votre écriture est belle; mais que le désir de trop bien faire ne vous entraîne pas à jeter des majuscules hardies qui empiéteraient sur l'espace blanc qu'il faut absolument laisser entre toutes les lignes; écrivez fin et avec régularité; ceci est une affaire de goût, de manie, si vous le voulez, mais je tiens à ce que cela soit ainsi.

— Je ferai tout ce qu'il plaira à M. le marquis.

— Fort bien, mon enfant; mais surtout n'allez pas changer l'ordre des pages, et si par hasard vous aviez le malheur de gâter un feuillet, dites-le-moi sans crainte; je ne m'en fâcherai pas; mais dites-le-moi, je vous le répète, et surtout rendez-moi le feuillet que vous aurez taché.

Après ces recommandations, qui me parurent singulières, il commença à se promener dans sa chambre, en consultant une liasse de

papiers qu'il avait tirée du carton d'un casier; il s'agitait, il se frappait le front, il faisait les plus singulières contorsions; et moi, je suivais des yeux tous ses mouvements en me demandant :

— Mais, mon Dieu! quelle maladie a-t-il donc?

M. de Marthenais, s'étant aperçu de mon inquiétude, eut la bonté, pour me rassurer, de me dire qu'il était auteur, et que j'assistais au spectacle curieux de la conception d'une œuvre de génie.

— C'est un roman que nous allons faire, me dit-il.

— Un roman! repris-je; et qu'est-ce que c'est qu'un roman?

— Une suite plus ou moins intéressante d'événements plus ou moins vraisemblables. Ceux d'entre mes confrères qui ont de l'imagination, continua-t-il, inventent des faits qu'ils combinent tant bien que mal; ceux qui n'en ont pas

se bornent à consulter leur mémoire et font des livres avec ce qui s'est passé sous leurs yeux. Je suis malheureusement de ces derniers.

— Ainsi ce que je vais écrire est donc arrivé? osai-je me permettre de demander.

Il n'entendit pas ma question indiscrète, tant sa préoccupation le dominait.

— Prenez la plume, me dit-il.

J'obéis. Il dicta.

PREMIÈRE DICTÉE.

Un Médecin.

« Ceux qui l'ont connu avoueront avec moi que le docteur Chaumergy passait à bon droit pour un terrible médecin. Chacun, il est vrai, faisait grande estime de son talent et de ses lumières ; car, et malgré les bizarreries de son humeur, c'était, au demeurant, un praticien

d'un mérite incontestable ; mais il fallait se sentir bien fort d'esprit, ou de corps bien malade, pour oser, sans trop d'effroi, concevoir la pensée de recourir à ses soins. C'est seulement quand le patient, touchant à sa dernière heure, avait bien compris que, lorsqu'il ne nous reste plus à choisir qu'entre souffrir encore pour continuer de vivre ou essayer de la mort pour en finir avec les souffrances, il y a toujours duperie à écouter le conseil du désespoir; oui, c'est seulement, ai-je dit, lorsque le malade était bien convaincu que la vie, même avec toutes ses infirmités, même avec toutes ses misères, est encore ce qu'il y a pour nous de plus clairement positif et de meilleur ici-bas, que celui-ci pouvait se résoudre à redemander la vie au docteur Chanmergy ; car il fallait pour cela être résigné à subir l'examen du regard le plus fixe, le plus froid qui eût jamais fouillé dans la machine humaine. Regard profond, cruellement révélateur, qui voyait tout et ne savait rien dissimuler.

» Il suffit d'avoir vu une seule fois M. Chan-

mergy au chevet d'un moribond pour se rappeler à tout jamais le célèbre et terrifiant docteur. Debout, les bras croisés, la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, il interrogeait en silence, avec une lente et scrupuleuse sévérité, l'état de son malade ; et puis, quand son coup d'œil, qui venait, pour ainsi dire, de plonger jusqu'aux sources de la vie, les jugeait épuisées; quand il se voyait contraint de s'avouer intérieurement que les ressources de son art étaient impuissantes à disputer au néant cette enveloppe mortelle, malheur alors à la mère désolée, aux enfants en pleurs qui se tournaient vers lui pour chercher à surprendre dans ses yeux une dernière lueur d'espérance. Sans respect pour la sainte douleur maternelle, sans pitié pour les pieuses angoisses de l'amour filial, cette voix, qui ne sut jamais se faire consolante, restait obstinément muette, et l'impitoyable coup d'œil du docteur, encore tout empreint de la fatale découverte, laissait lire l'arrêt de mort absolu, irrévocable, tel, enfin, que lui-même venait de le surprendre

au fond des secrètes issues où l'incurable maladie accomplissait mystérieusement sa mission destructive.

» Remarquable par sa haute stature, sec, brun, chauve, grisonnant, les yeux couverts à demi, la bouche sévère, la voix fortement timbrée, la parole rugueuse et hachée, tel était le docteur Chanmergy, ou plutôt le baron Chanmergy ; car, suivant les vieilles et chevaleresques formules de la chancellerie, il avait été, non pas *fait* noble, mais *reconnu* noble par le roi, en récompense de services éminents rendus à la science et à l'humanité. Élu membre de toutes les académies du monde savant, grand'croix ou commandeur des ordres les plus illustres de l'Europe, le baron Chanmergy était en outre officier de presque tous les autres.

» Ce fut cependant de l'une des classes les plus infimes de la société que sortit cet homme qui parvint à s'élever si haut, et dans un temps où, quoi qu'on en puisse dire, l'élévation n'était point chose facile, puisque, à part le hasard

heureux de la naissance, il n'était donné qu'aux talents supérieurs, sinon au génie, de se faire place aux premiers rangs.

» Il faut dire comment Théophile Chanmergy s'avança si loin dans une carrière dont chaque pas doit être marqué par une conquête; il faut le dire, ne fût-ce que pour indiquer, à l'exemple de la croix des carrefours, le chemin le plus sûr, bien que le moins facile, pour arriver à la considération, à la célébrité, à la fortune.

» Orphelin, comme il commençait seulement à vivre, c'est-à-dire à comprendre ce qu'on appelle les exigences de la vie, Théophile Chanmergy eut le bon esprit de se dire qu'ici-bas l'homme n'est jamais sans appui, tant qu'il se fait une loi de ne compter que sur lui-même. Sa pauvreté lui enseigna de bonne heure que le travail est, en même temps, et le plus saint des devoirs, et la plus inépuisable des ressources. Son isolement lui apprit aussi que l'étude est, de tous les bonheurs que l'homme puisse ambitionner, le seul vraiment noble, le seul vraiment durable,

parce qu'il est le seul qui ne trompe jamais ; le seul, enfin, qui ne laisse point de regrets après lui. Le travail lui procura l'aisance ; l'étude le rendit illustre, et sa célébrité solide, incontestée, bien acquise, lui ouvrit, large et facile, la route des richesses et des honneurs.

» A première vue, mais non pas autre part que dans l'exercice de sa profession, le baron Chanmergy semblait plutôt vouloir inspirer l'effroi qu'attirer la confiance ; aussi ne l'appelait-on jamais que dans les cas désespérés, et, selon ses propres expressions, que lorsqu'il était question de faire sérieusement peur à la mort. Quelque grave que fût une maladie, aussi longtemps qu'il était possible de demander des secours à ses confrères, on se gardait bien d'avoir recours à lui ; mais, du moment qu'on n'avait plus que Dieu pour espoir, on se souvenait alors du docteur Chanmergy : on l'appelait, il venait, et le malade était sauvé ; oui, sauvé, si toutefois il pouvait l'être encore, à moins d'un miracle ; car, quelque grand qu'il

fût, le pouvoir de l'illustre docteur n'allait pas jusqu'à faire des cures miraculeuses.

» Mais cette rudesse qu'on lui a tant reprochée; mais cette imperturbable gravité devant laquelle tout se glaçait, et qui arrêtait jusqu'à l'élan le plus involontaire de la reconnaissance, tout cela, nous devons l'avouer, ce n'était qu'apparence, surface, écorce de l'homme; masque ou cuirasse, rien ne pénétrait au delà de l'épiderme; aussi, lorsque chez lui une joie ou une douleur de famille, lorsque le retour inespéré ou la perte irréparable d'un ami venait à soulever cette froide enveloppe pour laisser voir l'âme à nu, alors se révélait tout entière une créature vraiment généreuse et sensible, alors on ne disait plus seulement : — « Le baron Chanmergy est un docteur justement célèbre, — mais encore — c'est un homme infiniment bon, infiniment digne d'estime, d'amitié et de confiance. » A cet hommage rendu à un noble caractère, ceux qui le connaissaient bien avaient le droit d'ajouter : — « On se trompe, on ca-

lomnie Théophile Chaumergy quand on l'accuse de ne pouvoir que descendre dans les profondeurs de la science; il sait aussi s'élever jusqu'aux sublimes faiblesses de l'humanité ; il y a en lui mieux qu'une tête qui pense : il y a un cœur qui sait aimer et souffrir.

» Sa religieuse exactitude envers ses clients quels qu'ils fussent, magnifiques habitants des palais ou chétifs locataires des mansardes, l'obligeait, comme on doit le supposer, à de laborieuses journées. Esclave des devoirs que lui imposait son état, il se serait cru coupable d'une mauvaise action si, dans l'intérêt, quelquefois trop négligé de son repos, il avait dérobé au service de la société une seule des heures que sa prodigieuse activité savait si bien remplir. Mais lorsque, rendu à lui-même, il y avait enfin halte, repos, entr'acte, dans son existence de docteur ; quand le triste concert de cris, de gémissements et d'imprécations, auquel il avait dû depuis longtemps habituer son oreille et son cœur, quand ce concert cessait un moment pour

lui ; lorsque le rideau s'était baissé sur son spectacle accoutumé de souffrances et d'agonie, et que, se dépouillant de son costume, de son caractère et de sa science sévères, il lui était permis de renaître à la vie privée ; comme le grand médecin se refaisait jeune homme, écolier, enfant, pour respirer à larges bouffées l'air réparateur de la liberté! comme avec ses poumons son cœur s'épanouissait bien dans cette atmosphère nouvelle! Comme ce laborieux voyageur qu'on rencontrait cent fois par jour, tantôt ici, tantôt là-bas, partout où il y avait des maux à soulager, des blessures à fermer, une victime à disputer à la mort, comme il sentait bien que le chez-soi est une douce chose! ce chez-soi où l'on est attendu, où l'on va trouver en rentrant un sourire qui reposera de toutes les fatigues, où l'on est sûr de se voir accueilli par une de ces bonnes et magiques paroles de la femme qu'on aime et dont on se sent aimé. Paroles, sourire de femme! mélodies des lèvres qui vont réveiller dans notre âme quelque ressouvenir du ciel; souffle harmonieux qui dissipe

comme par enchantement les nuages attristants de la pensée; puissance miraculeuse des fées qui jette le voile de l'illusion, ce tissu de gaze, d'azur et de perles, sur l'affligeant tableau des maux de l'humanité !

» Ainsi le docteur Chanmergy était parfaitement heureux chez lui. Sans doute il serait plus conforme à la vérité de dire qu'il croyait l'être; mais puisque dans le sommeil nous jouissons réellement des biens que nous possédons en songe, affirmons, derechef, que le docteur Chanmergy était heureux. — De son erreur du moins. — Et puis bénissons le bon ange à qui nous devons les songes dorés.

» Et voyez l'étrange et affligeant contraste : là, dans cet intérieur qu'il aimait tant, dans ce sanctuaire du ménage où il se trouvait l'âme si à l'aise; où, débarrassé du fardeau de sa dignité doctorale, il sentait que la vie est douce et facile à porter, quand on la porte à deux, et que l'un l'autre on s'entr'aide afin de se la rendre légère; là il y avait une femme jeune, riche et belle,

une femme à qui rien ne faisait faute : ni l'amour de son mari, ni les magnificences du luxe, ni les jouissances de la vanité coquette, ni les hommages d'un monde adulateur; car cette femme était aimée; car elle était enviée; car chacun disait d'elle : « Qu'elle est bien! — Qu'elle est aimable! — Qu'elle est riche! — Que son existence est heureuse! » Heureuse? Eh bien, non! cette femme n'était point heureuse, ou plutôt, dupe tout à la fois de son éducation et de son cœur, la pauvre folle, fermant les yeux à de charmantes réalités et se créant des chagrins imaginaires, prenait plaisir à s'envelopper d'un lourd manteau de tristesse dont elle se faisait un refuge, un abri, un rempart contre le bonheur vrai, qui s'obstinait à la poursuivre pour lui prodiguer tous ses sourires et toutes ses fêtes.

» Et n'allez pas croire que c'est là un portrait d'imagination, une simple fantaisie d'artiste qui se laisse prendre à l'appât des impossibilités pour avoir l'orgueil de se dire : — « Moi aussi j'ai

créé. » Non, malheureusement non, l'invention n'a point de part à réclamer dans l'ébauche de cette figure; le modèle est partout où il y a fortune et désœuvrement, partout il y a pauvreté et paresse : deux grandes sources de malheurs, de mauvaises pensées et d'actions plus mauvaises encore. Mais à quoi bon moraliser? je ne veux que raconter un fait et non pas imiter ce brutal qui, ayant placé un miroir sous les yeux d'une femme laide et coquette, s'avisa de lui dire, comme elle se récriait sur le ridicule du soi-disant portrait : — « Mais, madame, ceci n'est point une peinture, c'est votre propre image que cette glace réfléchit. » Revenons au docteur.

» Qui pourra expliquer cette bizarrerie de l'esprit humain? Un homme, un savant médecin, est né observateur; de consciencieuses études, l'amour de son art, ses devoirs de tous les jours, ont puissamment développé son talent naturel pour l'observation ; partout ailleurs que chez lui, son coup d'œil exercé devine le mal caché même sous l'apparence d'une santé flo-

rissante, et cependant ce docteur si clairvoyant, si bien instruit, qu'il sait par cœur tous les secrets de l'âme et du corps, a là, sous les yeux, une femme qui eut son unique amour, une femme qui fait toute sa joie, tout son orgueil; car c'est pour elle, rien que pour elle maintenant, qu'il est fier de sa célébrité, heureux de sa fortune. Parmi les grandes richesses qu'il possède, elle est le seul trésor dont il soit avare et jaloux; lui, philosophe, il peut tout perdre, tout, excepté ce trésor, à la perte duquel il ne survivrait pas. Son amour pour Mathilde, c'est une religion, c'est du fanatisme même; il croit pouvoir se dire que la plus légère indisposition, que le moindre malaise qui menaceraient l'objet d'une tendresse si exclusive, ne sauraient échapper à son inquiète sollicitude; pourtant Mathilde souffre, pourtant Mathilde languit, elle a perdu ses vives couleurs, ses yeux se sont éteints; mais parce qu'elle lui sourit toujours de même, il ne voit rien, il ne se doute de rien! Elle est toujours pour lui aussi fraîche, aussi belle. Telle il la vit le pre-

mier jour, telle il croit la voir encore aujourd'hui. A quoi bon les lumières de la science? Serait-il vrai qu'en amour tout sert à nous tromper?

» Lorsque, suivant ses habitudes d'intérieur, le docteur s'est assis sur un petit tabouret de pieds, auprès du divan où Mathilde, à demi-couchée, feuillette machinalement un livre, et que, lui, tout en continuant à causer, examine, fil d'or par fil d'or, la broderie des pantoufles de velours de sa femme; quand, à la faveur de cet examen qu'il renouvelle tous les jours, le grave médecin, le mari de quarante-cinq ans, qui n'est plus alors qu'un amant timide, presse bien légèrement sous ses doigts, presque craintifs, les adorables petits pieds de la jeune baronne, son aveuglement est tel qu'il va jusqu'à lui dire : — « Avoue, Mathilde, que c'est bon d'être aimée ainsi! » Quelquefois elle sourit, jamais elle ne répond, et toujours il la remercie d'une réponse qu'il vient de se faire à lui-même, mais qu'il croit fermement avoir bien entendue.

» Est-ce qu'il n'y aurait pas dans l'erreur du baron Chanmergy quelque peu de cet égoïsme natif qui, depuis le jour de la création, est resté infiltré dans le limon dont nous sommes pétris? Assez occupé d'un bonheur qui lui suffit, il se garde bien de soupçonner un malheur que sa vanité de mari ne voudrait pas croire possible.

» Sans doute il ne fallait qu'un moment et le passage rapide d'un éclair pour déchirer le voile favorable qui lui cachait la vérité; mais c'était au hasard seul qu'il pouvait devoir la lumière révélatrice; le hasard, qui fait éclore toute chose à son heure, le servit merveilleusement un jour.

» Ce jour-là le docteur Chanmergy avait été mandé en toute hâte chez la vicomtesse de Murvieil, femme jeune, riche et belle, comme l'était sa Mathilde; heureuse comme la baronne Chanmergy devait l'être. Le vicomte de Murvieil attendait avec une angoisseuse impatience l'arrivée du célèbre médecin; déjà par plusieurs fois il avait envoyé à sa rencontre, et lui-même allant, venant de la fenêtre à la porte, de la

porte au vestibule, il murmurait à mi-voix :
— « Viendra-t-il? Mon Dieu! viendra-t-il! »

Le docteur arriva; du plus loin que M. de Murvieil aperçut celui-ci, il courut à lui, et, lui serrant les mains, il dit d'un ton à remuer le cœur le plus solidement soudé :

— « Ah! venez, venez donc lui rendre la vie; car elle se meurt, ma pauvre Hortense, sans pouvoir expliquer le mal qui la tue! »

» Le docteur fit intérieurement la part de l'exagération, qu'il faut bien accorder à la douleur; puis il fronça les sourcils; car les derniers mots du vicomte de Murvieil lui donnèrent à penser qu'il n'avait été appelé là que pour se trouver face à face avec une de ces fièvres factices, une de ces maladies de l'imagination des femmes, devant lesquelles tous les moyens de la thérapeutique sont sans puissance, mais qui cèdent cependant à la bonne et ferme incrédulité qui les nie obstinément.

» C'est dans ces dispositions d'esprit que le

baron Chaumergy quitta le mari désolé, pour entrer dans le salon où se tenait la vicomtesse de Murvieil. »

— Arrêtons-nous ici, me dit M. de Marthenais après une assez longue pause, durant laquelle je mordillais le haut de ma plume, impatient que je me sentais de savoir si vraiment elle était dangereuse, cette maladie de madame la vicomtesse, qui mettait en si grand émoi le cœur de son pauvre mari.

Bien que je fusse naturellement timide, et jugez, alors, si je devais l'être avec un maître que je ne connaissais que de la veille! cependant, enhardi par une curiosité plus forte que tous mes scrupules, j'osai lui dire :

— Pardonnez-moi cette question, monsieur le marquis, mais est-ce qu'il n'y aurait pas

moyen de savoir tout de suite si le médecin a guéri madame de Murvieil?

— Diable! monsieur mon secrétaire, me répondit-il en me souriant avec bonté, il paraît que le roman vous intéresse : allons, tant mieux, mais vous en resterez sur cette bonne impression-là jusqu'à demain... C'est ce que nous appelons suspendre l'intérêt; moyen doublement heureux, puisqu'il permet à l'auteur de s'arrêter au moment où il ne sait plus que dire, et qu'en même temps il éveille la curiosité du lecteur. Pourvu, ajouta-t-il, en se parlant à demi-voix, que les autres y soient pris comme lui, tout ira bien.

Ce fut avec un ton vraiment singulier qu'il dit ces deux mots : *les autres*. Je pensai qu'il entendait par là les lecteurs dont il venait de me parler, et, intérieurement, je ne trouvai pas l'expression fort convenable. Mais, pensai-je, le citoyen Givannes est un ci-devant marquis, et peut-être qu'un grand seigneur de l'ancienne cour qui veut bien se faire écrivain, a le droit de traiter son public de gentilhomme à manant.

D'après l'ordre de mon maître je posai la plume sur le bureau et je lui cédai ma place. Il prit les feuillets un à un, les examina avec un soin minutieux; de temps en temps il se tournait vers la fenêtre, élevait la feuille à la hauteur de la vitre et semblait étudier le jour au travers du papier; ce qui me donna à penser que M. de Marthenais était un maniaque. Quand l'examen rigoureux fut terminé, il me dit :

— Pour un début, cela n'est pas trop mal; seulement, il y a là, à la septième page, une ligne qui ne se trouve pas exactement sur le tracé.

— C'est vrai, lui répondis-je, mais vous dictiez un peu vite et comme je craignais de ne pas vous suivre...

— Fort bien, mon enfant; d'ailleurs il n'y a rien de perdu, ainsi cela peut passer à la rigueur; seulement, une autre fois, tâchez d'écrire plus droit.

Il n'y avait pas à en douter, mon ci-devant noble avait un grain de folie dans la tête, car

j'avais suivi de si près le tracé de ses pages qu'il fallait un coup d'œil bien habile et bien sévère surtout pour remarquer une inclinaison qui ne descendait pas au vingtième de l'interligne.

— A présent, mon ami, me dit-il, votre journée vous appartient ; sans doute que vous ne connaissez pas Paris, et Paris est une des bonnes choses à connaître ; on court le danger de s'y égarer, mais il suffit d'un peu d'intelligence pour retrouver bientôt son chemin. Or, j'exige que vous vous promeniez seul. J'ai promis à votre mère de vous servir de Mentor ; mais vous entendez bien, mon enfant, qu'il m'est impossible de vous accompagner pas à pas : cela serait gênant pour moi et peu amusant pour vous. Ce que je vous demande, c'est un compte exact de ce qui vous arrivera dans vos promenades ; vous me direz ce que vous aurez vu, ce que vous aurez fait, et moi je vous apprendrai de quel œil il faut voir certaines choses, et quelles sont celles qu'il ne faut pas faire. L'expérience n'étant que le fruit des erreurs qu'on

a commises, je dois vous laisser errer d'abord : c'est vous ouvrir ce précieux trésor de l'homme. Allez donc où bon vous semblera ; ne craignez pas les nouveaux visages ; ne vous défiez pas trop des amitiés qui viendront brusquement au-devant de la vôtre : il y a des affections solides et durables, qui sont nées du hasard d'une rencontre dans la rue. Cependant ne vous jetez jamais à la tête de qui que ce soit ; il est toujours fort humiliant de s'obstiner à vouloir être le compagnon de ceux qui ne veulent pas faire de nous leur compagnie, tandis qu'il n'est pas toujours dangereux de marcher seul, même la nuit, dans les quartiers les plus déserts. Songez aussi, que l'homme coudoie la fortune et le bonheur au moins une fois dans sa vie, ce qui vous prouve qu'il ne faut pas passer trop étourdiment son chemin. Voilà, pour aujourd'hui, les seuls conseils que dans votre intérêt je puisse vous donner : ni trop de défiance, c'est presque toujours un malheur ; ni une confiance illimitée, c'est le plus souvent une sottise.

J'allais me retirer, après toutefois l'avoir re

mercié de ces bons avis, quand il ajouta :

— Comme il vous est fort indifférent de tourner vos pas à droite ou à gauche, vous voudrez bien, dans votre promenade d'aujourd'hui, porter ce commencement de manuscrit chez mon imprimeur. Il roula les feuillets dans un journal sur lequel il écrivit l'adresse de l'imprimerie.

— Surtout, ajouta-t-il, n'allez pas égarer une seule de ces pages : ce serait une perte irréparable!

Je trouvai l'expression étrangement vaniteuse, d'autant plus qu'il conservait le brouillon de la copie ; mais l'amour-propre d'auteur exagère tout.

IV.

Aventures.

Libre d'employer mon temps selon ma fantaisie, l'esprit meublé des prudents conseils de M. de Marthenais, le gousset assez richement garni, grâce à la générosité de ma mère et de son mari, je me disposai à faire mon premier voyage dans ce Paris, à peu près neuf pour moi,

attendu que je n'y étais guère venu que cinq ou six fois, avant mon entrée en fonctions de secrétaire chez le ci-devant marquis, aujourd'hui romancier.

Après avoir salué mon maître, et écouté, avec une respectueuse, mais impatiente attention, de nouvelles recommandations touchant le soin que je devais prendre de son précieux manuscrit, je m'empressai de monter à ma jolie chambrette, je mis mes plus beaux habits, et, tout en m'habillant, je faisais les plus folles gambades, je venais me rire au nez devant une glace, je pirouettais en chantant, et, tout cela, parce que je me sentais bien heureux d'avoir quitté le plus vilain métier pour la meilleure des conditions. Quand j'eus donné à ma joie et à ma toilette un temps convenable, je partis.

D'abord que je fus dans la rue, ne sachant trop de quel côté tourner, je me fis un scrupule de vanité de demander mon chemin aux passants ; je ne voulais pour m'orienter que consulter mes propres lumières et mon intelligence ;

on ne sera pas surpris si je dis qu'elles me tracèrent l'itinéraire le plus étrangement composé de lignes brisées qu'on se puisse imaginer. Mais M. de Marthenais ne m'avait-il pas dit qu'il faut s'égarer quelquefois? D'ailleurs, comme je ne connaissais rien, tout, pour moi, était bon à voir. J'allais ainsi à l'aventure, tournant, sans le savoir, autour du même quartier; repassant dix fois par la même rue, et me retrouvant devant les mêmes boutiques que j'avais déjà examinées tout à l'heure, quand un monsieur, et fort bien mis, ma foi, me frappa sur l'épaule et me dit :

— Ah çà, mon jeune ami, vous ne savez donc pas où vous allez, que vous tournez sans cesse autour de ce carrefour ?

— Vraiment non, lui répliquai-je ; mais cela m'est bien égal, puisque j'ai le temps d'arriver.

— Si vous le voulez, reprit-il, je vais vous conduire.

— Vous êtes trop bon, je n'ai besoin de per-

sonne ; et puis votre chemin n'est peut-être pas le même que le mien.

— Si fait ! me dit-il encore en souriant d'un air que je ne pus m'empêcher de trouver moqueur.

— Eh ! qu'en savez-vous ? lui demandai-je piqué de son ton d'assurance, vous ne savez pas où j'ai affaire ?

— Au contraire, je sais fort bien que tu as affaire à la Préfecture de police, et la preuve, c'est que je vais t'y mener sur-le-champ.

Aussitôt dit, il me prit par le bras, et comme je ne paraissais pas vouloir marcher de bonne grâce, il me conduisit forcément à la première place de fiacres ; là, malgré mes réclamations, formulées, la plupart, à grands coups de coude, je me vis contraint de monter en voiture, et je fus mené, au grand train de chevaux, dans le plus vilain endroit où il soit possible de se trouver, surtout par un beau temps, et dans un jour de promenade.

J'étais beaucoup trop occupé à récriminer chaleureusement contre cet impertinent enleveur de gens inoffensifs, pour faire attention au chemin que notre fiacre suivait. Quant à ce brutal qui m'avait ainsi capturé, assis à côté de moi, il écrivait je ne sais quoi sur un souvenir, et me laissait le maltraiter de paroles avec l'indifférence d'un homme peu habitué à s'entendre dire des douceurs. Une fois pour toutes, il se contenta de me répondre, toujours avec son mauvais sourire :

— Ça vous apprendra, mon bon ami, à ne pas vous laisser remettre dans votre bon chemin par ceux qui ne demandent pas mieux que de vous rendre service.

Puis il continua d'écrire.

Après je ne sais combien de détours, le fiacre passa sous une voûte, et descendit la pente d'une cour étroite et tortueuse, flanquée de deux murs noirs qui étaient percés çà et là de quelques fenêtres garnies de barreaux de fer. Enfin les chevaux firent un temps d'arrêt.

— Nous y voilà! me dit mon compagnon de route; vous voyez que la course n'a pas été longue.

La portière s'ouvrit, et, sans honte, j'ose le dire, je fus pris d'une assez belle frayeur en me voyant entouré, à ma descente de voiture, par plusieurs gendarmes et par une douzaine d'individus armés de grosses cannes, et doués de physionomies qui n'étaient rien moins que rassurantes. Je ne me fis pas prier à deux fois quand celui qui m'avait accosté dans la rue, et forcé si impérieusement de monter en fiacre, m'invita à entrer dans une espèce de petite maison, sur laquelle j'avais lu, en promenant un regard craintif à droite et à gauche :

BUREAU DE POLICE PERMANENT.

Nous entrâmes dans une première pièce du rez-de-chaussée, pièce meublée seulement de deux bancs de bois, d'un lit de camp et d'une table. Mon guide me dit de l'attendre avec patience, et il passa dans le cabinet du commissaire de police, sans doute pour lui lire le rap-

port qu'il avait rédigé en route. Je restai seul durant à peu près un quart d'heure, je dis seul, car ceux qui dorment ne comptent pas, et il n'y avait dans cette antichambre que deux dormeurs étendus sur le lit de camp ; cependant je n'aurais pu profiter de leur sommeil pour me sauver, bien que j'en eusse bonne envie, attendu qu'à travers le vitrage qui donnait sur la cour, je voyais la porte respectablement gardée par les agents de police et les gendarmes qui fumaient et faisaient résonner en se promenant, ceux-ci leurs cannes, ceux-là leurs bottes éperonnées.

Que de tristes réflexions vinrent m'assaillir pendant ce long quart d'heure ! Sans avoir soupçon du motif de la rigueur dont on usait envers moi, j'en étais venu, non pas seulement à regretter ma mère, car elle avait eu ma première pensée, mais je regrettais jusqu'à Jean-Baptiste, même avec son aversion pour moi ; je regrettais tout enfin, Matthieu Libois qui me rudoyait, et le métier pour lequel je ne m'étais senti que du dégoût. Enfin, le commissaire me fit appeler.

— Vous vous nommez Jean-Christophe Vaugrain? me dit-il.

— Oui, monsieur, répondis-je, fort étonné de m'entendre dire mes noms par quelqu'un qui ne devait pas les savoir.

— Vous êtes le nouveau secrétaire du citoyen Givannes, autrefois marquis de Marthenais?

— Oui, monsieur, dis-je avec une nouvelle surprise.

— C'est d'hier seulement que vous êtes entré à son service?

— D'hier.

— Vous ne le connaissiez pas avant cette époque?

— Non, monsieur, je ne l'avais vu qu'une seule fois auparavant: il y a huit jours, quand je suis venu...

— Oui, avec votre mère, interrompit le

commissaire de police en consultant une note ; ce n'était, à ce que je crois, que pour vous présenter à lui et lui montrer votre écriture?

— C'est bien cela ! Mais comment pouvez-vous savoir?...

— Chut, me dit-il, répondez et n'interrogez point. N'est-ce pas, poursuivit-il, un certain abbé Thierry, domicilié à Saint-Germain, qui vous a recommandé au citoyen Givannes?

— C'est cela même, répliquai-je avec la plus grande stupéfaction.

— Fort bien. Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes au service du citoyen Givannes?

— A peine arrivé, dis-je au commissaire, je n'ai encore eu que le temps de remercier Dieu de m'avoir donné une si bonne condition.

— Vous avez écrit sous sa dictée?

— Mais oui, ce matin.

— Où alliez-vous quand l'inspecteur vous a rencontré tout à l'heure?

— J'allais... j'allais me promener, répondis-je en balbutiant.

— N'étiez-vous pas chargé par le citoyen Givannes de faire une commission?

— C'est-à-dire qu'il m'avait prié de porter les premières feuilles de son manuscrit chez l'imprimeur.

— Et pourquoi tourniez-vous à droite et à gauche, dans la rue, comme si vous aviez eu peur d'aller droit votre chemin?

— Je tournais, repris-je, parce que je ne connais pas encore Paris.

— Non! me dit sévèrement le commissaire, c'est parce que vous vous êtes aperçu qu'on vous suivait et que vous avez voulu donner le change à ceux qui ont intérêt à savoir où l'on vous envoie!

Je jurai par tout ce que j'aimais, par tout ce

qui m'inspirait foi et respect, que j'avais dit la vérité; le commissaire parut me croire; cependant il me fit fouiller : on ne trouva sur moi que l'argent que j'avais dans mon gousset et le rouleau de papiers que le marquis m'avait confié. L'argent me fut rendu, les papiers aussi; mais auparavant le commissaire en prit lecture, et les examina ensuite avec une attention si scrupuleuse, qu'elle me rappela celle de mon maître.

— Vous pouvez vous en aller, me dit-il en me remettant le manuscrit que je réenveloppai avec le plus grand soin; mais une autre fois tâchez de savoir un peu mieux votre chemin : vous voyez où l'on risque de venir quand on n'a pas l'air de savoir où l'on va.

Rassuré par le dénoûment de cette scène dont le début m'avait fait si grande frayeur, j'eus assez de présence d'esprit pour dire à l'officier de justice :

— Mais puisque vous voulez que j'aille droit mon chemin, vous serez donc assez bon pour

me faire remettre par quelqn'un sur ma route? car en sortant d'ici, encore une fois, je ne saurai pas comment m'orienter.

Il daigna sourire, et ordonna à l'inspecteur qui m'avait amené de me reconduire jusqu'à la porte de l'imprimeur chez qui j'avais affaire.

M'encourageant à parler, j'ajoutai :

— Et quand ma commission sera faite, est-ce que je ne serai pas libre de me promener où bon me semblera?

— Qui vous en empêche? me dit-il.

Je le saluai et je sortis.

Après quelques minutes j'arrivai, grâce à mon guide, chez l'imprimeur de M. de Marthenais, à qui je ne dis pas un mot de mon aventure, me réservant de la raconter tout au long à mon maître quand je le reverrais le soir, à l'heure de ma rentrée. J'eus bien, en sortant de l'imprimerie, une secrète envie de retourner à la maison; mais je crus m'apercevoir qu'on me suivait en-

core, et je craignis d'éveiller la susceptibilité de monsieur le commissaire : je lui avais promis d'aller me promener dans Paris dès que je me serais débarrassé de ce fâcheux manuscrit; je me l'étais aussi promis à moi-même, et je jugeai prudent de ne pas me manquer de parole. Je cheminai donc hardiment et tout droit devant moi, réfléchissant à cette première sortie qui venait de me conduire, moi curieux des boulevards, des Tuileries et du Palais-Royal, dans cette horrible cour de la Préfecture où une insupportable odeur de prison me soulevait le cœur. Je réfléchissais aussi à cette surveillance dont le citoyen Givannes aussi bien que ceux qu'il prenait à son service étaient l'objet, et je me demandai comment un manuscrit, fort intéressant du reste, pouvait inquiéter si vivement les agents de l'autorité.

Comme je ne pouvais pas me répondre d'une façon complétement satisfaisante sur tout cela, je tâchai de n'y plus penser, afin d'être tout entier aux belles choses que je rencontrais sur mon passage. Chemin faisant, je me trouvai

face à face avec la porte d'une église; j'y entrai par curiosité : mais voilà qu'en visitant les chapelles, j'aperçois l'image d'une sainte, petite et blonde; cela devait naturellement me faire penser à ma mère; je m'agenouillai devant le tableau qui me rappelait tous mes bons souvenirs d'enfance, et je priai.

Vers la fin de cette journée, que je passai dans la plus délicieuse flânerie, je me laissai guider par l'instinct et l'appétit, qui tous deux me conduisirent chez le restaurateur à la mode de la terrasse des Feuillants. Là, j'entendis quelques dîneurs, attablés autour de moi, se dire :

— C'est jour de Talma, allons voir Talma.

J'ignorais de qui ou de quoi ils voulaient parler; mais ils mettaient tant d'enthousiasme dans leurs paroles, mais l'idée de voir Talma paraissait les rendre si joyeux, que j'appelai le garçon.

— Qu'est-ce que c'est que Talma? lui de-

mandai-je, comme je lui avais déjà demandé : — Qu'est-ce que c'est qu'un poulet à la Marengo? — après avoir lu sur la carte : Poulet à la Marengo.

— Talma, me répondit-il, c'est notre plus grand tragédien.

— Ah ! et où cela se voit-il? repris-je niaisement.

— C'est sans doute pour faire une plaisanterie que vous me demandez cela? car il n'y a pas un enfant de six ans, à Paris, qui ne sache que Talma est au théâtre de la République.

— Je suis de Saint-Germain-en-Laye, répliquai-je en rougissant de mon ignorance.

Je ne sais ce qu'il dut penser de moi, mais je ne m'en occupai guère ; je voyais les dîneurs se hâter, afin de trouver place dans la salle pour voir Talma ; je me hâtai comme eux, et quand j'eus payé la carte, dont le total élevé me fit faire

de sérieuses réflexions sur le danger d'entrer à l'aventure chez le premier restaurateur qu'on rencontre, je m'informai du nom de la rue où était situé le théâtre de la République, et je m'y rendis.

Cependant je ne devais pas voir Talma !

Préoccupé du prix de mon dîner, la tête un peu échauffée par le vin fin que j'avais bu ; car, faute de connaissances acquises, il m'avait bien fallu commander au hasard en me contentant de demander au garçon : — Ceci est-il bon ? — Et comme il me répondait toujours : — C'est ce qu'on peut prendre de meilleur, — je ne voyais pas de raison pour choisir autre chose. Un peu étourdi, disais-je, en sortant du restaurant, je suivis mal le chemin qu'on m'avait indiqué. Au lieu de gagner la rue Saint-Honoré, je passai par le jardin des Tuileries, et je me trouvai au bout de la place du Carrousel, dans une certaine rue Batave, qui tournait, à angle droit, vers une voûte dont je ne sais pas le nom. Au

coin de cet angle rentrant, près d'une porte bâtarde basse et noire, devant la boutique d'un menuisier — je vois tout cela comme si j'y étais encore — cinq ou six jeunes filles, assises en cercle, riaient et jouaient entre elles.

Embarrassé comme je l'étais de trouver mon chemin, je me décidai, après un moment d'incertitude, à le demander à ces charmantes rieuses, et déjà je m'avançais vers le cercle joyeux quand l'une de ces jeunes filles se leva, et, comme si elle avait voulu m'encourager, moi timide, elle vint à ma rencontre, excitée, poussée, je crus le voir, par ses petites amies qui semblaient lui dire : — Mais va donc! — Quand nous fûmes à deux pas l'un de l'autre, elle et moi, nous nous arrêtâmes en rougissant, et ce fut à qui de nous deux aurait le plus de peine à dire le premier mot. De loin, j'apercevais les jeunes filles qui se cachaient la tête dans leurs tabliers pour ne pas être vues; mais elles avaient soin, les malicieuses, d'en soulever un coin, afin de glisser un regard curieux sous le voile. Enfin, j'allais

parler quand la jeune fille, — une brune adorable, — qui se tenait timide et muette devant moi, me dit, mais presque tout bas :

— Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de m'embrasser?

Et elle tendit sa joue avec une résignation toute naïve, toute charmante ; si charmante, que ma vue se troubla, que ma voix resta sans force et que je n'eus pas même assez de présence d'esprit pour lui répondre :

— Avec bien du paisir.

Je ne prétends pas ici justifier ma maladresse; mais j'étais aussi, moi, un enfant timide, malgré mes dix-sept ans accomplis; et puis c'était la première fois qu'une autre que ma mère me disait : « Embrasse-moi. » Cependant, le premier moment de surprise passé, je parvins à surmonter ma honte, et, pour ne pas faire durer plus longtemps le supplice de la pauvre enfant, car elle devait être au supplice, je posai discrè-

tement mes lèvres sur sa joue fraîche et rose ; ses beaux yeux noirs se baissèrent encore une fois.

— Pardon, monsieur, me dit-elle, c'est un gage touché que je rachète.

— Il n'y a pas de mal, mademoiselle, lui dis-je.

Elle retourna vers ses compagnes, et moi je partis, sans penser que je n'étais venu au devant d'elle que pour lui demander mon chemin.

V.

Effet prévu.

A compter de ce moment, je ne songeai pas plus à Talma et au théâtre de la République que si jamais je n'avais entendu parler d'eux. Sans le savoir encore, j'étais pris au cœur et à l'esprit.

Si je fus quelque peu intimidé par le heurt

subit d'une impression nouvelle, je ne tardai pas cependant, à me remettre de l'étourdissement qu'il m'avait causé. Quand j'eus fait environ une vingtaine de pas, essayant pour ainsi dire de fuir la blessure que j'emportais avec moi, je m'arrêtai, et je me mis à réfléchir sur les conséquences présumables de ma gentille aventure; car intérieurement une voix me disait :

— Tu n'en resteras pas là avec la charmante quêteuse de baisers !

Que m'en pouvait-il advenir? Quel heureux hasard devait, plus tard, me fournir l'occasion de donner suite à cette rencontre d'un instant? Je n'en savais rien, je ne me le demandais pas, je ne m'en inquiétais guère : c'était assez pour moi d'écouter le pressentiment qui me répétait sans cesse :

— Tu la reverras !

Doué d'une imagination passablement facile à s'impressionner, ne m'avisai-je pas de me

figurer qu'il en était de ce rapide tête-à-tête, dû à une erreur de chemin, comme de ces affections de prime-saut et pourtant si durables, dont M. de Marthenais m'avait parlé le matin; qu'il en était, enfin, comme de ce bonheur et de cette fortune que l'on coudoie dans la rue, et qui ne nous échappent que parce qu'au lieu de nous retourner pour les arrêter ou les suivre, nous avons presque toujours la sottise de nous ranger afin de leur faire place et de les laisser passer. Était-ce ou l'amitié, ou la fortune, ou le bonheur, que tout à l'heure j'avais vu venir à moi sous la forme gracieuse d'une jeune fille au maintien modeste? C'était tout cela en même temps peut-être? et, dans cette supposition, l'amitié avait de si beaux yeux noirs, la fortune un sourire si doux et si craintif, le bonheur une voix si pénétrante, que je ne pus me défendre du désir de repasser devant cette porte, où je venais d'éprouver une première émotion de tendresse qui ne fût pas pour ma mère. Mais avant d'entrer dans la rue, je jugeai indispensable pour moi, d'en savoir le nom; puis,

quand je me fus bien répété ces deux mots : — Rue Batave ! — comme si mon heureuse ou mauvaise destinée ne dépendaient plus maintenant que de la fidélité de ma mémoire, je m'acheminai vers cet angle de maisons où j'avais laissé le joyeux groupe de jeunes filles. Malheureusement il n'y avait plus personne. C'est que la nuit était venue pendant que j'étais là-bas, plus loin, occupé à m'enivrer de mon souvenir et à vouloir m'expliquer le pourquoi de mon enivrement. La boutique du menuisier ainsi que la petite porte bâtarde étaient fermées. Je ressentis un mouvement de dépit si violent en me voyant trompé dans mes espérances, que j'eus le dessein, passablement audacieux, de frapper à l'une et à l'autre porte; mais quoi demander? qui demander surtout?

La prudence arrêta ma main au moment où j'allais soulever le marteau de la porte bâtarde, et je me dis :

— Allons, voilà assez] d'aventures pour au-

jourd'hui ; il est temps de rentrer chez mon maître.

Et, au lieu de reprendre la route du logis, je m'assis sur une borne. Si l'on m'eût demandé qui j'attendais, je n'aurais pu le dire ; mais que je fis donc bien d'attendre !

Il y avait une demi-heure, ou environ, que je m'étais établi sur ma borne, quand je vis s'ouvrir la petite porte noire où tout à l'heure j'avais voulu frapper. Cinq jeunes filles sortirent de la maison ; elles se prirent par le bras et passèrent à côté de moi, mais sans me remarquer. Elles jasaient, elles riaient, s'en donnaient à cœur joie ! Je les suivis sans m'informer du chemin qu'elles me faisaient prendre ; j'eusse été au bout du monde, car j'avais reconnu là, au milieu d'elles, cette charmante petite brune qui demandait avec tant de timidité des baisers aux passants. Pour beaucoup, j'aurais bien voulu savoir ce qu'elles se disaient, car il me semblait que je ne devais pas être étranger à leurs rires,

à leur plaisant caquetage ; mais je ne pouvais marcher assez près d'elles pour les entendre, et puis ne devais-je pas craindre, en me rapprochant trop de mes jolies rieuses, que mon indiscrétion ne les effrayât. Je me tins donc à distance respectueuse, prêtant l'oreille, mais ne recueillant, malgré mon attention soutenue, que des mots sans suite et des noms qui jetaient mon esprit dans un vague nouveau; car était-ce celle-ci ou celle-là qui se nommait Louise, Marie, Adèle, Aglaé, Toinette? Après avoir longtemps marché, les jeunes filles s'arrêtèrent devant une maison fermée par une grille de fer. Ici elles continuèrent encore à chuchoter ; puis, celle qui m'avait dit : Embrassez-moi ! tendit ses joues roses et pleines aux baisers de ses compagnes ; on se dit : Bonsoir ! on se dit : A dimanche prochain ! Alors, ma gentille brune poussa la grille et la ferma sur elle, après quoi les quatre jeunes filles se reprirent par le bras et s'éloignèrent. Pour moi, je restai là, examinant la maison autant que je le pouvais, afin de la reconnaître. En jetant les yeux autour de moi,

à la faveur du réverbère, je remarquai une église vis-à-vis la maison de mon inconnue.

— Pourriez-vous me dire le nom de cette église? demandai-je à un passant.

— C'est Saint-Leu! me répondit-il.

— Et le nom de cette rue?

— On l'appelle la rue Saint-Denis.

— Merci! repris-je, et je me répétai tout bas : Maison de la grille de fer, rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu.

Il se faisait tard, je pensai décidément à rentrer chez M. de Marthenais. D'obligeantes personnes à qui je m'adressai voulurent bien me donner des indications assez exactes pour m'aider à retrouver mon chemin. Je ne fis pas trop de détours inutiles, si bien qu'à dix heures du soir j'étais rentré dans ma chambre.

Comme j'avais la tête et le cœur beaucoup

trop pleins des souvenirs de la journée pour pouvoir m'endormir encore, je résolus d'écrire, pour la seconde fois, à ma bonne mère. D'abord, en préparant mon papier et ma plume, je me disais : — Je lui confierai tout. — Mais quand je fus au moment de faire la confidence tout entière de mes aventures de la journée, un triple scrupule m'arrêta, si bien que, 1° de peur de l'effrayer, je ne lui parlai pas de mon voyage à la Préfecture de police ; 2° de crainte qu'elle ne se fâchât, je ne lui dis rien du dîner qui m'avait coûté si cher ; enfin, par un motif dont je ne cherchai pas à me rendre compte, je me tus sur la rencontre et le baiser de la rue Batave. Eh bien ! malgré toutes ces réticences, j'avais encore tant de choses à lui dire, que ma lettre eut ses deux feuillets pleins jusqu'au fin bord de la quatrième page.

Le lendemain, auprès de mon maître, je ne crus pas devoir user de la même discrétion : mon enlèvement par l'agent de la police et l'in-

terrogatoire de ce commissaire si bien instruit de tout ce qui passait chez le marquis, enfin, l'examen rigoureux du manuscrit, je lui dis tout, et cela ne parut pas lui causer la plus légère émotion de surprise. Il me répondit froidement : — C'est bien ! — comme s'il avait voulu dire : — Je m'y attendais. — Quant à ce qui ne regardait que moi, c'est-à-dire le repas, le baiser et ma poursuite de jeunes filles jusqu'à la rue Saint-Denis : je le lui avouai avec une entière franchise.

— Il n'y a point à vous gronder sur tout cela, me dit-il, ce n'est jamais un mal de se livrer d'abord à de folles dépenses d'argent, de pas et d'affection : cela apprend à les ménager plus tard.

Après cette simple réflexion, il m'ordonna de m'asseoir devant son bureau, où je trouvai, comme la veille, un cahier de papier tout tracé ; il me fit les mêmes recommandations sur l'im-

portance qu'il attachait à ce que je suivisse exactement les lignes, et tirant un brouillon de sa poche, il recommença à dicter en se promenant.

DEUXIÈME DICTÉE.

Deux jeunes femmes pâles.

« Sans nous perdre dans les plis des draperies, dans les sinuosités des bordures, dans la combinaison luxueuse et coquette de l'ameublement, dans les mille jolis riens qui faisaient l'ornement de ce délicieux *retirado*, nous dirons que ce lieu était merveilleusement disposé pour ou-

vrir à la pensée paresseuse le champ sans limites de la rêverie qui mène aux larmes. Un tout faible demi-jour, traversant avec peine le triple tissu des amples rideaux de deux grandes fenêtres, faisait onduler les nuances variées d'une tenture de satin opale qui suivait le contour du salon; elle était maintenue à des intervalles égaux, par de riches patères finement ciselées, où venait s'attacher, de bas en haut, une torsade blanc et or, croisée en losanges comme un large réseau sur toute l'étendue de la tenture. Deux glaces qui touchaient la moulure dorée du plafond s'appuyaient en regard l'une de l'autre; celle-ci sur la table en jaspe de la cheminée, celle-là sur la mosaïque d'une console taillée au marteau dans un palmier pétrifié. Chaises longues, causeuses, lit de repos, rien de ce qui invite à la mollesse, rien de ce qui tue le moral, de ce qui affaiblit le corps, de ce qui pousse l'esprit dans une voie de désordre, de ce qui fait glisser l'âme par une pente à peu près insensible du bien-être au mal faire, et du mal fait au remords, rien de tout cela n'avait été oublié,

négligé par le mauvais génie qui présida à l'arrangement de ce salon. Et, comme si c'eût été trop peu que ce damnable demi-jour, que la soie, que les moelleux coussins de velours pour égarer la pensée, pour la faire se perdre là où le cœur va bientôt se perdre aussi : des corbeilles, des jardinières, des vases remplis de fleurs répandaient dans l'atmosphère leurs dangereuses effluves, surexcitaient la sensibilité et pervertissaient l'air qui, déjà, ne suffisait plus à la respiration.

» — Madame, dit le docteur en entrant, c'est vous qui vous tuerez et non pas la maladie.

» — Docteur, je souffre horriblement, reprit la vicomtesse de Murvieil, en faisant un effort pour se tourner vers le baron Chanmergy.

» — Promenez-vous le jour, continua-t-il avec ce ton brusque que nous lui savons, dormez la nuit, ouvrez vos fenêtres au soleil, et vous ne souffrirez plus.

» — On me l'avait bien dit, docteur, vous

êtes un cruel homme ; et, s'il faut vous parler avec franchise, je vous avouerai que je ne voulais pas vous voir.

» — Alors, dit-il, c'est donc que votre mal est plus grave que je ne le croyais d'abord ?

» — Non, mais c'est M. le vicomte de Murvieil qui s'effraie de la plus légère de mes indispositions ; il m'a bien fallu céder à une persécution qui ne venait que de sa tendresse pour moi .. Je vous ai reçu pour calmer l'inquiétude de mon mari ; mais je n'ai rien à vous dire... je n'ai besoin des soins de personne... Ne me demandez donc rien, je ne désire rien de vous, sinon de vous entendre rassurer M. de Murvieil sur l'état de ma santé. Dites-lui, monsieur, que vous êtes sûr de me sauver, il vous croira... Et puis, après, laissez-moi mourir.

» Ici la jeune femme se mit à pleurer.

» Le docteur écarta les rideaux, entr'ouvrit brusquement la fenêtre, et murmura :

« — C'est à ne pas vivre quinze jours dans cet air empesté! »

» Le flot de lumière qui se répandit dans le salon éclaira tout à coup le visage de la malade ; c'est ce que voulait le baron Chanmergy ; car, jusqu'alors, il n'avait fait qu'entrevoir les traits de la vicomtesse. Il la trouva bien pâle, si pâle qu'il en eut pitié. Il vint s'asseoir tout près d'elle; madame de Murvieil recula son fauteuil avec une sorte d'effroi ; le docteur se rapprocha d'elle, mais sans affectation ; ensuite, il lui prit la main, afin de consulter cette fièvre qu'il jugea fort réelle. Durant cette consultation avec lui-même, la vicomtesse paraissait horriblement gênée.

» — Mais quand je vous ai dit, docteur, que je n'avais besoin des soins de personne !

» En parlant elle cherchait à dégager sa main que le baron Ch̃anmergy retenait toujours.

» — Cependant, madame, il faudra bien vous résigner à subir les miens ; car j'ai été appelé

par M. de Murvieil, et ma conscience ainsi que son bonheur sont intéressés à votre retour à la santé. Je ne suis point ici pour farder la vérité; franchise pour franchise, madame : vous redoutiez ma visite; moi je ne croyais faire auprès de vous qu'une démarche inutile, et avoir à regretter la perte d'un temps qui m'est précieux, parce que je m'efforce de l'employer utilement pour mes malades; mais, je dois vous le dire, vous êtes plus mal encore que vous ne l'imaginez. Cependant, ne vous effrayez pas trop de votre état, car si vous n'y mettez point obstacle, nous aurons avant peu raison de la maladie que vous vous êtes volontairement donnée.

» — Moi? dit avec surprise la jeune femme pâle.

» — Oui, continua le docteur, tout ceci ne vient que de votre propre volonté, et il est aussi vrai que vous êtes la cause premiere de vos souffrances, qu'il est vrai que vous pouvez être pour vous le meilleur et le plus habile de tous les médecins.

» La vicomtesse de Murvieil parut réfléchir un moment ; elle balbutia à voix basse des paroles que ses lèvres semblaient se refuser à articuler franchement. Cette lutte intérieure dura peu ; soumise à la puissance dominatrice du regard que M. Chaumergy ne cessait d'exercer sur elle, la malade parut prendre une résolution désespérée ; son hésitation fut vaincue ; elle se pencha à l'oreille du docteur, et lui dit du ton le plus bas qu'elle put prendre :

» — Puis-je me confesser à vous, monsieur ?

» — Vous le devez, madame ; mais je n'ai pas le droit de vous y contraindre.

» — Eh bien ! sachez donc que je ne veux pas guérir !

» Cette étrange revélation ne parut pas surprendre le docteur. Il répondit avec un calme sévère :

» — J'ai le malheur, madame, de ne pas ajouter foi aux résolutions du désespoir ; et

d'ailleurs, avez-vous donc essayé toutes vos forces pour vous dire que la vie est un si lourd fardeau? je vous le répète, c'est l'exercice, c'est la promenade, et vous pouvez vous les procurer; c'est le sommeil, et nous vous le donnerons; c'est enfin l'air respirable, et la nature ne le refuse à personne; c'est de tout cela que vous manquez; usez-en, et, je vous en réponds, vous cesserez de vouloir mourir.

» — Mais tout cela, reprit-elle avec une singulière vivacité, me préservera-t-il de l'ennui? L'ennui, voilà mon mal; il me poursuit partout : ici, hors de chez moi, quoi que je fasse, quelque part que j'aille, je le trouve attaché à mes pas comme mon ombre; il m'enlace, il m'enveloppe, il m'étouffe, il m'écrase, il me tuera!

» L'énergie fiévreuse de ces dernières paroles fit une certaine impression sur l'impassible docteur.

» — N'y aura-t-il donc pas quelqu'un, dit-il avec une sorte colère, quelqu'un armé de la

puissance de la parole qui pourra leur faire comprendre que l'ennui n'est point une maladie, mais une erreur de calcul?

» — Cependant, monsieur, ceux qui souffrent trop de l'ennui en meurent.

» — Oui, madame, comme ceux qui comptent mal se ruinent. Mais ne peut-on pas revenir sur une fausse addition?

» Ensuite, adoucissant sa voix, le docteur continua :

» — Tenez, madame, laissez-moi vous prouver qu'à votre âge, dans votre position sociale, avec une situation de fortune aussi brillante que la vôtre, l'ennui est impossible; laissez-moi vous prouver cela, dis-je, et la tâche de médecin sera rendue facile. Il n'est, je le crois, de pire ennemi de notre repos que le murmure de la conscience, et, si l'examen ne m'a trompé, j'oserais affirmer que madame la vicomtesse de Murvieil n'a pas un seul motif de remords.

» — Oh ! dit-elle, quelle supposition injurieuse !

» — Vous oubliez, madame, que c'est vous-même qui venez à l'instant de me choisir pour confesseur. Et puis, il faut le dire, un remords qui est toujours un malheur pour notre for intérieur peut être un bien pour la santé; c'est d'ailleurs un remède souverain contre l'ennui ; cependant, je ne vous conseillerai pas celui-là ; il en est d'autres plus nobles, plus doux, plus dignes de vous enfin ; car ils ne troublent point la pure transparence de l'âme... et comme vous aimez votre mari, continua-t-il en traînant à dessein ces derniers mots.

» Madame de Murvieil lui prit convulsivement la main, elle le regarda bien en face avec une désespérante fixité ; encore une fois elle hésita avant que de répondre ; et enfin, comme si on lui avait arraché chaque parole du cœur, elle dit d'une voix étouffée :

» — Eh bien ! non, monsieur, non, je n'aime pas mon mari !

» — Ah ! fit-il en reculant son fauteuil, comme si cet aveu, qui ne devait le toucher en aucune façon, l'avait cependant douloureusement blessé ; ah ! madame, il paraît tant vous aimer, lui ! et vous le haïssez.

» — Ne croyez pas que je le déteste ; oh ! mon Dieu non, reprit-elle, je n'ai pas d'aversion pour lui… de l'aversion ? répéta la vicomtesse, ce serait quelque chose, du moins ; mais rien !… rien que de l'ennui ! Tenez, docteur, je vous fais là un aveu bien cruel, bien imprudent peut-être ? mais il y a si longtemps que le malheur me pèse… Il faut bien que je confie mon secret à quelqu'un.

» Le docteur resta stupéfait ; il songea à cet heureux ménage qu'il avait, lui, à ce cœur de femme qui répondait si bien au sien ; et, oubliant son rôle de médecin pour se poser franchement en confesseur, il dit :

» — Et M. de Murvieil ignore-t-il que vous ne l'aimez pas ?

» — Quelle question, docteur ! ose-t-on jamais s'apercevoir de ces choses-là ? Vous chercheriez à éclairer M. de Murvieil, que sa vanité se refuserait à vous croire.

» — Ainsi, pensa tout haut le baron Chanmergy, ainsi il est possible de se faire illusion à ce point sur la nature du sentiment que l'on inspire à sa femme ; mais il a donc quelque vice caché, M. de Murvieil ?

» — Non, docteur, aucun.

» — Mais vous ne croyez donc pas à la sincérité de son attachement pour vous ?

» — Au contraire, docteur. Voilà notre position respective : De lui à moi, c'est un amour aveugle, un amour de tous les instants, qui ne recule devant aucun sacrifice, qui prend les formes les plus ingénieuses pour me paraître tous les jours plus empressé, plus dévoué, plus aimable ; vous voyez que je ne vous dissimule rien de ce qu'il a de bon, que je lui rends pleine et entière justice. De lui à moi, vous ai-je dit,

c'est tout ce que que peut désirer une femme pour être heureuse ; de moi à lui, c'est l'indifférence la plus complète ; c'est un mur de glace que mon cœur élève malgré moi entre nous, et dont je sens le froid rayonner dans toutes mes veines dès que le son de sa voix frappe mon oreille, dès que sa main vient à toucher la mienne.

» — Je suis fâché de vous le dire, madame ; mais je crois que vous me cachez la moitié du secret ; une telle indifférence n'est point vraisemblable ; il y a quelque part un tort de votre mari qu'une discrétion que je respecte ne vous permet pas de me révéler. Je me garderai bien de vous interroger davantage, mais cela doit être ainsi ; car il serait trop cruel de penser que, sans motif aucun, la femme qu'on aime, celle qui porte notre nom, peut se croire ainsi le droit d'aimer ou de ne pas aimer son mari.

» En se débattant contre cette affligeante pensée, le baron Chanmergy venait d'obéir à un mouvement d'orgueil personnel. Sans pouvoir

se rendre compte de ce qu'il éprouvait, la singulière révélation de la vicomtesse avait jeté dans son esprit un brouillard d'idées vagues, à travers lequel l'image de Mathilde lui apparaissait; mais bientôt, la revoyant avec son sourire de tous les jours, il passa la main sur son front, et reprit avec sa brusquerie habituelle.

» — Je vous plains tous deux, madame; mais ceci n'est qu'une affaire de ménage, le médecin n'a rien à y voir.

» Il se leva. La vicomtesse, se tournant encore une fois vers lui, lui dit avec un profond sentiment de confusion :

» — Vous me jugez folle, n'est-ce pas, docteur?

» Le docteur ne répondit pas, et prit le chemin de la porte.

» — Si vous saviez, ajouta-t-elle, ce que c'est que d'être une femme incomprise!

» — Madame, répondit le docteur en revenant sur ses pas, il n'y a vraiment de femmes

incomprises que celles qui s'obstinent à être incompréhensibles ; je crois qu'on s'arrange son malheur de même que l'on se fait son bien-être : j'ai vu des millionnaires bien misérables ; j'ai connu des ouvriers riches avec les quarante sous qu'ils gagnaient par jour. C'est parce qu'on ne veut pas avoir dans l'esprit, l'ordre et l'économie que ceux-là mettaient dans leurs dépenses, qu'on se ruine la santé à force de s'épuiser l'imagination.

» — Donc, vous me condamnez, monsieur ; mais est-ce ma faute si, tout en rendant justice aux bonnes qualités de M. de Murvieil, si, en reconnaissant son amour pour moi, je sens que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ? Il y a dans mon cœur des pensées qu'il faut que je refoule parce que ce n'est pas là celui que je m'étais créé, celui avec qui mon âme aurait pu s'épancher sans contrainte : c'est un bon et honorable mari, monsieur, mais ce n'est rien que cela ! et voilà pourquoi l'ennui me tue auprès de lui !... c'est cet ennui qui m'a ôté toutes mes forces, toute ma joie ; c'est à lui, enfin,

que je dois cette pâleur qui vous effraierait bien davantage si vous m'aviez connue autrefois.

» — Je vous avoue, madame, répliqua le docteur, que vous venez de prononcer vous-même votre arrêt. L'ennui vous fera mourir, à moins... Mais non, reprit-il vivement, vous n'êtes pas de ces femmes qui appellent à leur secours les erreurs de l'imagination, pour se sauver d'un soi-disant malheur par un crime. Aussi, Dieu me garde de soupçonner en vous une mauvaise pensée! Je n'ajouterai plus qu'un conseil à tant de paroles qui ne peuvent rien contre votre mal : vous êtes riche, il y a des malheureux à soulager, donnez, madame; mais pour que la bienfaisance profite à votre santé, ne craignez pas de porter vous-même vos bienfaits jusque dans le grenier du pauvre : c'est un moyen de distraction et de fatigue, et, avant tout, c'est la fatigue et les distractions qui vous sont indispensables; vous êtes désœuvrée, madame, il y a ici, à Paris, l'ouvroir des jeunes orphelines où ceux qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre, mais qui

sentent cependant que chacun doit se faire une existence laborieuse, il y a cet ouvroir, dis-je, où la dot de plusieurs centaines de pauvres jeunes filles s'enrichit des broderies, des fleurs, des ouvrages de fantaisie que des mains généreuses veulent bien apporter à l'offrande. Vous avez de la vivacité, de la chaleur dans l'imagination, et vous ne savez sur quoi déverser cette exubérance de vie. Les arts vous offrent d'immenses ressources pour distraire votre esprit de sa funeste préoccupation. Essayez de tout cela, madame, et c'est avec joie que j'apprendrai dans le monde que la vicomtesse de Murvieil a puisé, dans notre conversation, une force contre sa faiblesse.

» Il fit de nouveau quelques pas pour sortir; la malade le rappela.

» — Docteur, lui dit-elle, quand je serai morte, ne révélez jamais à M. de Murvieil que l'ennui m'a conduite au tombeau; il ne vous comprendrait pas.

» Comme elle finissait de parler, le vicomte de Murvieil heurta doucement à la porte.

» — C'est moi, Hortense, dit-il, du dehors d'une voix discrète, peut-on entrer?

» La malade arrangea sa voix pour lui répondre affirmativement. Le docteur se sentit embarrassé, car il prévoyait d'avance que le mari allait l'interroger, et que lui répondre, lui qui ne savait pas dissimuler?

» — Comme vous êtes pâle, ma bonne amie! dit le vicomte en regardant sa femme avec un tendre intérêt.

» — Ce n'est rien, mon ami, un peu de fatigue apparemment, car je ne me suis jamais sentie si bien qu'aujourd'hui.

» — C'est juste, reprit en souriant le vicomte, une visite de médecin, cela produit toujours de ces effets-là : à l'approche du docteur on a une réminiscence de bonne santé qui ferait croire que sa présence a été inutile... Dieu veuille

qu'il en soit ainsi, poursuivit-il, en interrogeant du regard le baron Chanmergy.

» — Monsieur le vicomte, répliqua le docteur, ma visite aura eu cela de bon pour vous, que j'aurai appelé votre attention sur la nécessité de procurer des distractions à notre malade.

» — A quoi bon effrayer mon mari? dit la vicomtesse; il est déjà si bon pour moi : ce n'est rien, je vous le répète, mon ami.

» Et en partant elle tendit la main à M. de Murvieil.

» — Ce n'est rien, dites-vous, madame? moi qui m'y connais, je vous réponds que c'est fort grave, répliqua le docteur; voyagez, monsieur, dit-il au vicomte, partez dès demain, dès ce soir, si vous le pouvez, ne laissez pas un moment de répit à madame; faites-lui une existence agitée, une vie de fatigue; donnez-lui de l'air et du soleil, n'écoutez pas ses plaintes, ne tenez aucun compte de ses reproches; enfin ne vous effrayez

que de son repos ; car c'est le repos, c'est cet appartement fermé, ce sont ces coussins, ce sont ces fleurs qui ont causé tout le mal ; emmenez-la loin et longtemps, ne l'abandonnez pas un moment à ses pensées, ne vous mettez point en peine de sa lassitude, plus elle vous dira : « Assez ! » plus vous devez, vous, dire : « Encore ! » soyez impitoyable, c'est à ce prix seulement qu'il m'est possible de vous répondre de son avenir.

» Madame de Murvieil, indignée de voir le docteur abuser ainsi de ses confidences, lui lança à la dérobée un coup d'œil foudroyant. Il soutint le choc avec fermeté, et reprit :

» — Je dois compte à Dieu, madame, de tous ceux qu'il confie à mes soins, et je ne transige jamais avec mes devoirs. Il salua et sortit.

» En quittant cette maison, le baron Chanmergy avait le cœur navré, non pas des souffrances de cette femme, mais de son effrayante tranquillité du regard et de la voix, mais de ce sourire qui accompagnait ses paroles quand elle

avait répondu au vicomte de Murvieil qui l'interrogeait sur sa pâleur :

» — Ce n'est rien, mon ami, un peu de fatigue, apparemment, car je ne me suis jamais sentie si bien qu'aujourd'hui.

» Il songeait, lui, ce mari si heureux, parce qu'il se savait vraiment le droit de l'être, il songeait à l'aveuglement de ce pauvre vicomte de Murvieil, et il se disait : — Un jour ou l'autre son rêve finira; peut-être qu'à force d'hypocrisie la malade le conduira ainsi, un bandeau sur les yeux, jusqu'à ce que l'ennui la tue; mais puisqu'elle m'a confié son secret, elle le confiera à bien d'autres; tous ne seront pas muets comme moi, et quelle sera la stupéfaction de cet homme, quand on viendra lui dire : Savez-vous pourquoi elle est morte, celle que vous pleurez, et dont vous voulez porter éternellement le deuil? Eh bien! c'est parce qu'elle s'ennuyait avec vous! Il y a dans une pareille révélation de quoi causer une blessure mortelle; mais aussi, il faut que l'amour-propre

soit bien puissant chez un mari, pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'il ennuie sa femme : ce sont de ces choses qu'on ne doit pas pouvoir se dissimuler.

» Ainsi parlait le baron Chanmergy en retournant chez lui au pas pressé de ses chevaux, car cette visite était la dernière qu'il eût à faire ce jour-là. Il rentra, et, suivant son habitude, il alla droit à l'appartement de Mathilde. La baronne Chanmergy était dans son boudoir, et ce boudoir, comme le petit salon de la vicomtesse de Murvieil, n'était éclairé que par un faible demi-jour.

» — Il fait bien sombre ici, dit le docteur en écartant les doubles rideaux de la croisée.

» Ses sourcils se rapprochèrent, et il se sentit un serrement de cœur.

» — Mais c'est toujours ainsi chez moi, répondit Mathilde; vous savez bien, mon ami, que je ne peux pas supporter l'éclat du grand jour.

» En effet, les rideaux étaient toujours soigneusement drapés l'un sur l'autre, afin de faire obstacle aux rayons du soleil ; et c'était la première fois que le baron en faisait la remarque. Il fut honteux de ce qu'il venait de dire et promena ses regards autour du boudoir pour se donner une contenance. Tout à coup, sa vue s'arrêta sur une étagère chargée de vases de porcelaine ; une impression de froid le saisit.

» — Vous avez des fleurs, Mathilde ? reprit-il d'une voix singulièrement émue.

» Il se rappela en frissonnant les fleurs de madame de Murvieil.

» —Eh ! sans doute, j'ai des fleurs, dit encore la jeune baronne ; pourquoi cela vous surprend-il aujourd'hui ? j'en avais d'autres hier, que vous trouviez charmantes.

» Le baron se souvint qu'en effet aussi, il avait admiré, la veille, des fleurs qui s'épanouissaient dans les vases également placés sur cette étagère. Sans pouvoir s'expliquer encore les mouvements

tumultueux qui l'agitaient intérieurement, il s'avança vers le sofa d'où Mathilde lui souriait, de ce sourire habituel qu'elle savait toujours retrouver au moment où son mari lui adressait la parole. D'ordinaire il allait droit à elle, cette fois il s'arrêta en chemin, et, la contemplant avec terreur, il s'écria :

» — Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle, ma bonne amie !

» Il crut voir là cette vicomtesse de Murvieil, dont le souvenir le poursuivait toujours.

» — Pâle? répéta Mathilde, mais pas plus qu'hier; est-ce que je ne suis pas toujours pâle?

» Il ne trouva rien à répondre à cette simple question.

» — Au surplus, continua la baronne de Chaumergy : ce n'est rien, mon ami, ou probablement un peu de fatigue; car je ne me suis jamais si bien portée qu'aujourd'hui.

» Le même son de voix étudié, le même sourire qui ne venait pas du cœur, à peu près les mêmes paroles répondant à la même question, oh! pour cette fois le docteur ne tint pas contre son émotion; l'illusion se dissipa, il vit clair enfin, et se promenant à grands pas dans la chambre, il murmura avec désespoir :

» — De grâce, Mathilde, de grâce... dites, dites-moi; que vous ai-je donc fait?... Est-ce que je ne vous aime pas assez?

» — Je ne vous comprends pas, mon ami, lui répondit la jeune baronne effrayée de cet emportement subit.

» — L'ennui vous ronge, madame! reprit-il avec véhémence, en s'arrêtant devant elle; oui, l'ennui vous ronge, je le vois bien. Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi vous ennuyez-vous avec moi?

En l'interrogeant ainsi, il s'était agenouillé à demi au bord du sofa.

» Mathilde se souleva, tendit les bras vers son mari, l'enlaça au cou, appuya sa tête sur l'épaule du docteur, et, frappant du pied comme un enfant en colère, elle répondit en pleurant :

» — Je n'en sais rien ! non, vrai, je n'en sais rien ! »

VI.

Un Pas en avant.

Lorsque j'en fus à ce dernier mot de la seconde dictée, M. de Marthenais me dit que c'en était assez comme cela pour aujourd'hui ; puis, ainsi qu'il l'avait fait la veille, il prit ma place au bureau, et il se livra à l'examen minutieux de chacun des feuillets du manuscrit. Mon pa-

tron parut fort satisfait de mon travail ; il est vrai de dire que, malgré la préoccupation que me causait incessamment mon aventure de la rue Batave avec la gentille brune, j'avais été si soigneux à suivre le tracé des lignes, qu'elles étaient espacées avec une régularité parfaite.

— De mieux en mieux ! dit le ci-devant marquis tout en enveloppant ce nouveau chapitre dans un journal des frères Chaigneau ; mais vous ne me parlez pas, mon ami, de ce second pas que nous venons de faire faire à l'histoire de notre docteur ?

— Au contraire, monsieur le marquis, et mon seul regret est de voir se terminer brusquement une scène de ménage qui menaçait d'être si terrible.

— Ah ! il faut bien me laisser le temps de l'arranger ! me répondit-il.

— L'arranger ? repliquai-je ; mais ceci n'est donc qu'une fable ?

— Peut-être ! reprit-il en souriant ; il en est

des romans comme de la plupart des choses de ce monde : c'est folie que d'y croire aveuglément ; c'est folie aussi que de s'imaginer que tout est invention et mensonge.

J'allais lui proposer de nouveaux doutes, quand un des serviteurs de la maison annonça à M. de Marthenais la visite du citoyen Chanmergy.

A ce nom je restai ébahi ; le marquis parut s'amuser un moment de mon embarras ; ensuite il me remit le fragment de manuscrit roulé, et me dit :

— Vous saurez bien maintenant trouver la maison de mon imprimeur? Allez, mon ami, et à demain notre troisième dictée.

J'aurais bien voulu pouvoir m'assurer si le portrait que M. de Marthenais avait fait de ce grand médecin était ou non ressemblant ; mais il me fut impossible de le voir ce jour-là, attendu qu'on l'avait fait entrer dans une pièce de l'appartement, où je ne pouvais pénétrer sans commettre la plus ridicule in-

discrétion. D'ailleurs, l'important pour moi était de savoir qu'il existât véritablement un docteur Chaumergy ; je ne pouvais plus douter de la réalité des événements qui allaient passer sous ma plume.

A ma seconde sortie, je marchai avec plus d'assurance dans les rues de Paris, et si je fus encore suivi par quelques agents de police, ils eurent au moins la politesse de ne pas m'arrêter. Je me débarrassai le plus promptement de ma visite à l'imprimeur ; et, comme on doit le supposer, je m'empressai, ma commission faite, de me rendre rue Saint-Denis, devant cette porte grillée qui faisait face à l'église Saint-Leu. Qu'allais-je faire là ? Eh ! mon Dieu ! le sais-je ? Je n'espérais rien, je ne demandais rien, et cependant je hâtai le pas, comme si je craignais de manquer au rendez-vous qu'elle ne m'avait pas donné ; comme si nous nous étions dit : A demain ! J'arrivai près de la grille de fer ; je me postai en sentinelle, et, là, j'eus des battements de cœur et des émotions incroyables, à chaque personne que je vis ou entrer dans la maison, ou en sor-

tir. Puis, voyez si je n'étais pas déjà amoureux comme un fou, moi, qui, la veille encore, ne me doutais pas de ce que c'était que l'amour, puisque j'eus la sottise de me fâcher, mais tout de bon, contre cette pauvre enfant, et cela parce qu'elle ne sortait pas de chez elle, alors que j'étais là à l'attendre. Mon cœur de dix-sept ans bouleversait si bien ma raison, que j'en arrivai jusqu'à vouloir lui écrire... A qui?... A elle!... Elle, c'était le seul nom qu'il me fût possible de lui donner. N'importe, comme l'accès de fièvre était le plus fort en ce moment, je dus y céder... J'entrai dans un petit café situé non loin de la grille de fer, je m'attablai.

— Que faut-il vous servir?

— De l'encre, une plume et du papier.

— Voilà, mais à présent que vous servirai-je?

— Tout ce qui vous fera plaisir.

On me donna... je ne sais quoi. J'écrivis la let-

tre la plus folle et en même temps la plus niaise, mais aussi la plus respectueuse qu'il soit possible d'écrire; je parlai du baiser, je parlai de ma mère, je parlai du bon Dieu et de monsieur le marquis, je parlai de tout enfin, excepté de mon amour; je cachetai ma lettre et je revins faire une nouvelle faction près de cette porte où déjà, j'avais passé plus de deux heures.

Un ouvrier qui sortit de la maison vint se reposer et prendre le frais du soir sur la borne près de laquelle je restais immobile, sans pouvoir me rendre compte du motif qui me faisait persister à demeurer en place.

Nous passâmes un bon quart d'heure à nous examiner l'un l'autre: enfin l'ouvrier prit la parole :

— Il faut avouer, mon jeune citoyen, me dit-il, que vous avez une fière constance d'attendre si longtemps.

— Attendre qui? répondis-je.

— Ma foi, je ne sais pas; mais vous attendez

quelqu'un ou quelqu'une, ajouta-t-il avec un malin clignement d'yeux.

— C'est en effet quelqu'une, répondis-je; mais je vois bien qu'elle ne viendra pas, et j'allais m'éloigner, quand l'ouvrier me rappela.

— Quel âge avez-vous? me dit-il.

— Dix-sept ans?

— Eh bien! mon camarade, à dix-sept ans il ne faut jamais désespérer de rien avec les femmes, d'autant plus que c'est sans doute une nouvelle inclination, vu qu'à votre âge on ne peut pas en avoir d'anciennes.

L'air vraiment bon garçon de l'ouvrier m'encourageait à parler; d'ailleurs j'avais besoin de soulager mon cœur; aussi je répliquai franchement.

— C'est une inclination d'hier?

— Pour quelqu'un de la maison?, me demanda-t-il encore.

— Je ne sais pas.

— Dites-moi son nom; je verrai bien si elle demeure ici.

— Son nom? je ne le sais pas.

— C'est drôle tout de même! fit-il; contez-moi donc ça?

Je ne demandais pas mieux que de parler d'elle. En peu de mots j'appris à l'ouvrier mon événement de la veille, dans la rue Batave.

— Rue Batave? reprit celui-ci; mais, il n'y a pas de doute, c'est elle! elle y a été hier.

— Vous la connaissez?

— Je crois bien!

— Et vous la nommez? demandai-je à mon tour.

— Pardieu! je la nomme Marie-Georges.

— Marie! m'écriai-je, ah, que c'est heureux! ma mère se nomme aussi Marie : Marie-Catherine.

— Et elle, Marie-Georges, me dit-il encore une fois; et en parlant il semblait m'examiner avec une sorte d'intérêt.

— Tenez, lui dis-je, je vois bien que vous êtes une brave personne, et si j'osais vous prier de lui remettre cette lettre.

Il fit un mouvement, je crus le comprendre... je vous paierais de votre peine, répondis-je, mais c'est que je n'ai qu'un écu de six livres.

— Un écu de six livres? Bien, très-bien! donnez, dit l'ouvrier... Ah çà! mais, garçon, continua-t-il, vous n'avez que des vues légitimes, j'espère?

— Certainement, répondis-je.

— Et vous êtes bien sûr que vous l'aimez?

— Oh! n'en doutez pas; c'est à ce point que je me suis promis de venir ici tous les jours de la semaine, et d'aller tous les dimanches dans cette bienheureuse rue Batave.

— Fort bien, donnez-moi votre lettre, et s'il y a une réponse, je vous le dirai demain, ici, à la même heure.

Je lui glissai, et sans trop de regret même, l'écu de six francs dans la main, ainsi que mon billet, puis je partis en remerciant ma bonne étoile de ce qu'elle m'avait si bien adressé, dès mon début dans les intrigues d'amour. Ce jour-là, et pour la première fois de ma vie, je crois, je ne dînai qu'à huit heures du soir, encore ne retrouvai-je pas mon appétit ordinaire. J'eus grand'peine aussi à retrouver mon bon sommeil de toutes les nuits; mais l'insomnie dont je fus atteint me permit d'égarer mon esprit dans de si douces pensées, qu'elle fit mieux que compenser la perte du repos.

Je descendis le lendemain à l'heure accoutumée chez M. de Marthenais; je trouvai sur le bureau le cahier de papier préparé par les soins de mon patron: celui-ci m'attendait:

— A notre affaire! me dit-il, avec un air inquiet et mécontent.

Je n'osai lui demander la cause de son agitation ; mais je m'aperçus bien qu'il pressentait un malheur.

Cependant il reprit son brouillon, moi la plume, et nous continuâmes cette histoire du docteur Chanmergy, que nous avions laissée la veille au début d'une grand scène de ménage.

TROISIÈME DICTÉE.

Le Boudoir.

« Abîmés, pour ainsi dire, sous le coup de foudre qui les avait éclairés en les frappant, ils demeurèrent longtemps dans la même attitude : Chanmergy agenouillé sur le bord du sofa, les yeux invariablement fixes, les paupières baissées, les mains jointes et crispées par

la violence de la douleur : Mathilde, les bras enlacés au cou de son mari et le front caché sur son épaule en signe d'humiliation. C'était à qui des deux ne relèverait pas la tête le premier ; car ils sentaient bien qu'après cette désespérante découverte et ce funeste aveu, ils ne pouvaient plus se regarder en face sans avoir peur l'un de l'autre.

» Ainsi, deux regards échangés, quelques paroles mêlées à quelques larmes avaient suffi pour briser, à tout jamais peut-être, les deux liens qui font seuls la vraie solidité du ménage : pour l'homme, la conscience du bonheur qu'il donne ; pour la femme, l'intime conviction de la confiance qu'elle inspire.

» Dans cet instant rapide mais décisif, où deux existences qui devaient se croire étroitement unies, venaient de mesurer en même temps l'abîme large et profond qui les séparait, on peut dire qu'il y avait eu faute et très-grande

faute des deux parts : l'homme grave avait manqué de prudence, et la femme dissimulée de présence d'esprit. Chanmergy, dans l'explosion de son désespoir, s'était trop hâté d'interroger Mathilde, et celle-ci ne lui avait que trop bien répondu par ses cris, ses trépignements et ses pleurs.

» Tout en demandant à l'opinion publique, mépris et flétrissure pour cet immoral besoin de détours continuels qui semble aujourd'hui une des nécessités de certains ménages; nous dirons cependant, que telle circonstance peut se rencontrer où la sincérité poussée à l'excès soit non pas aussi coupable, mais tout autant dangereuse que la dissimulation. Lorsqu'il s'agit de tout le bonheur à venir et que ce bonheur, qui tend à nous échapper, ne tient plus qu'à un mot hasardé ou retenu; il faut bien se garder de le dire, ce mot fatal; il faut le refouler de ses lèvres dans son cœur, et puis employer ce qu'on a de forces à ramener à soi l'illusion

qui nous abandonne. Demain cette illusion sera peut-être une réalité. Ainsi, juge ou prévenu, quand l'accusation aussi bien que l'élan irréfléchi du repentir doivent laisser après eux une seule tache de cette rouille qui ronge et détruit la chaîne des affections de famille, malheur à celui qui se hâte d'interroger! Malheur à qui se hâte de s'avouer coupable! il y a prudence à reculer devant l'accusation, et générosité à contraindre son propre repentir au silence.

» Mathilde et son mari s'étaient trop pressés de parler; aussi, nous le répétons, il y avait eu faute des deux parts. Et voyez quelles étaient les déplorables conséquences de ce malheureux empressement.

» Le docteur, par son imprudente vivacité, ne venait-il pas de se fermer cette voie favorable d'où l'esprit tourmenté du mari, descendu de soupçon en soupçon jusqu'au doute accablant, peut encore appeler à son aide les souvenirs d'un passé plus heureux et remonter avec eux

jusqu'à la sécurité? La jeune baronne, par son mouvement inconsidéré de franchise, venait, à son tour, de se jeter violemment hors de ce droit chemin du repentir discret où la femme, conservant toute sa dignité, combat en silence ses erreurs, obtient sur elle-même une victoire ignorée, et rentre, enfin, dans la route du devoir sans passer sous le pardon.

» Et c'était peut-être pour toujours que la paix du ménage avait été rompue! A l'avenir, il ne devait plus exister entre eux qu'une trève, et quelle trève encore que la leur! celle de deux adversaires qui ne peuvent plus avoir également foi en leurs traités. Sans cesse sur la défensive et s'observant l'un l'autre avec défiance, ils croiront entendre dans chaque mot une provocation au combat, ils verront dans chaque mouvement une menace : sans doute l'épée est rentrée dans le fourreau, mais la main demeure fixée sur la garde, et c'est toujours pour eux la veillée des armes!

» Après ce long moment donné à la douleur et à la stupéfaction, le baron qui n'était pas homme à s'arrêter à mi-chemin d'un malheur se dégagea sans brusquerie des bras de Mathilde, et, détournant les yeux, car il ne pouvait pas prendre encore sur lui de la regarder, il alla chercher un siége, s'assit devant elle et lui dit, comme elle continuait à pleurer :

» — Je ne vous accuse pas, Mathilde, il serait injuste et ridicule à moi d'invoquer aujourd'hui un amour qu'il ne m'a pas été possible de vous inspirer. Ma tendresse sans réserve, les soins assidus dont j'essayai de vous entourer, confiant que j'étais, dans l'idée que tout cela vous rendait heureuse, ne devaient, je le vois bien, imposer qu'un seul devoir à votre cœur : celui de la reconnaissance. D'abord, je vous l'avoue, je m'étais si facilement reposé sur votre amour pour moi, que lorsqu'il a fallu me dire que j'aimais tout seul ici, j'ai éprouvé contre vous un véritable mouvement d'indignation ;

mais maintenant que le premier effet de la surprise est passé, maintenant que le coup est porté et que l'angoisse s'est calmée, bien que la blessure saigne encore, je dois en convenir, Mathilde : ce sentiment de reconnaissance, le seul que j'aie le droit d'exiger de vous, vous l'avez poussé envers moi jusqu'à l'héroïsme.

» Ici le baron s'arrêta, non pas pour étudier sur le visage de sa femme l'effet de ses paroles, mais pour reprendre courage ; car, bien qu'il eût parlé avec la sage lenteur d'un esprit calme et réfléchi, Chanmergy se sentait épuisé : il avait dû faire un si grand effort pour dégager du tumulte de ses pensées des expressions douces et convenables comme il les voulait ! D'ordinaire, auprès de Mathilde, elles lui venaient tout naturellement du cœur ; mais, dans un tel moment, ce n'était pas sans fatigue qu'il pouvait parvenir à les rassembler.

» A ces mots de reconnaissance et d'héroïsme,

si étrangement placés, la baronne de Chanmergy releva lentement la tête, tourna vers son mari un regard qui implorait la pitié, car elle s'attendait à surprendre une expression d'ironie sur les traits du docteur; elle n'y vit que l'empreinte profonde de la douleur; son cœur en fut brisé, et tout bas, comme pour chercher un sens à ces singulières paroles, elle répéta :

» Reconnaissance? héroïsme?

» — Et qu'est-ce donc, reprit le docteur, que cette constance à souffrir l'amour de quelqu'un qu'on n'aime pas? Quel autre nom que celui de l'héroïsme, de la reconnaissance, donnerez-vous au soin que vous avez pris depuis deux ans de me cacher vos chagrins, vos ennuis, votre aversion peut-être?

» — Oh! monsieur, dit-elle, vous n'y croyez pas!

» — Eh! ne sais-je pas bien, Mathilde, com-

ment le cœur humain marche à l'antipathie quand il n'incline pas vers l'amour? Pour les gens que l'on rencontre dans le monde, par hasard, à des intervalles différents, on peut bien n'avoir ni affection, ni éloignement; mais on n'a pas de ces demi-mesures de tendresse ou de froideur pour celui avec qui on est condamné à vivre tous les jours; entre époux, l'indifférence complète est impossible! Trop de circonstances se présentent journellement pour encourager la haine ou pour justifier l'amour. Si ce n'est une joie, ce doit être un supplice de reposer ensemble sous les mêmes rideaux; vous voyez donc bien que, forcément, il faut ou s'aimer ou se haïr! et vous ne m'aimez pas!

— Mais si fait! s'écria Mathilde, je vous aime! mon Dieu! je vous aime comme le premier jour.

— C'est ce que je voulais dire : Vous ne m'avez jamais aimé, et j'ai pu croire le contraire! Comme le cœur se prête aisément à l'illusion! car c'est mon aveuglement seul que je dois ac-

cuser. Vous n'êtes point une femme rusée, vous! Les calculs de la dissimulation répugneraient à votre candeur; seulement vous avez souffert sans vous plaindre, et, crédule que j'étais, je ne me suis pas même inquiété d'un silence qui aurait dû m'éclairer cependant!

— Pourquoi me parler ainsi? interrompit Mathilde; est-ce que je vous ai dit que j'étais malheureuse?

» — Il ne suffit pas, Mathilde, que votre existence auprès de moi vous semble tolérable, il faut encore que vous la trouviez belle; notre bonheur commun est à ce prix; on ne peut pas se dire en ménage : J'attends un sort meilleur; car, au-delà, il n'y a plus rien, rien qu'une criminelle espérance!

» — Mais, mon Dieu, d'où vient que vous prenez ainsi les choses au sérieux?

» — C'est qu'il s'agit d'une chose sérieuse aussi; et, puisqu'il nous a fallu en venir à cette pénible explication, que du moins elle soit franche

et bien complète, afin qu'elle ne se renouvelle jamais entre nous. Écoutez-moi, Mathilde, écoutez-moi, et ne pleurez pas ainsi; je ne vous reproche rien, je ne vous fais pas un crime de votre manque de sincérité; loin de là, je vous en remercie pour les deux années d'erreur, de bonheur, veux-je dire, que je lui dois; ce n'est pas vous qui m'avez abusé, ce n'est pas vous non plus qui m'avez détrompé; car si la lumière ne m'était pas venue du dehors, je serais encore à mille lieues de soupçonner la vérité.

» — Et qu'a-t-on pu vous dire? demanda vivement Mathilde; on m'a calomniée, je vous le jure, on m'a calomniée! car Dieu m'est témoin que je n'ai porté plainte contre vous devant personne... Et d'ailleurs je n'ai point à me plaindre de vous.

» — C'est le hasard, rien que le hasard qui m'arracha mon bandeau; mais qu'importe que cette funeste clarté me vienne de vous ou des autres? Puisque je n'y vois que trop bien maintenant, laissez-moi vous dire tout ce que m'in-

spire notre malheureuse situation. Je vous ai bien aimée, Mathilde, vous le savez; aujourd'hui, je vous aime encore, croyez-le, et même, autant qu'il est permis à l'homme de répondre de son avenir, j'ose ajouter que je vous aimerai toujours. Je sais qu'il y a dans ce monde un autre amour romanesque, extravagant, qu'il faut à certaines femmes pour qu'elles se croient vraiment aimées. Le mien n'a rien de ces furieux transports dont l'autre est si peu ménager; mais c'est l'amour solide, et loyal surtout, d'un bon mari; enfin c'est celui qui fait dire que, confiée à la probité d'un honnête homme, une honnête femme a juste la somme de bonheur qu'il lui soit permis d'espérer ici-bas.

» — Vous ai-je jamais donné à penser que je n'étais pas heureuse?

» — Non, jamais, jusqu'à présent, du moins; mais aujourd'hui je sais que vous ne l'êtes pas, et voilà une idée qui me sera toujours insupportable. Nous ne pourrions pas continuer à vivre ainsi, Mathilde.

» Elle fit un mouvement de surprise et d'effroi ; le docteur ajouta :

» — Pour ma part, je vous en préviens, je ne voudrais pas de l'existence au prix d'une gêne continuelle, d'une défiance de tous les moments, d'un doute qui me poursuivrait partout.

» — Mais, au nom du ciel, qu'allez-vous donc me proposer? demanda la jeune femme, de plus en plus effrayée.

» — D'essayer pendant quelques mois avec dévouement, et vous n'en manquez pas, avec courage, je vous en donnerai l'exemple; d'essayer, dis-je, de triompher de l'ennui qui vous pèse, de revenir à moi comme je veux être à vous; et si, après ce temps d'épreuve, votre mélancolie persiste, si vos larmes coulent encore, si votre pâleur me prouve que le mal est inguérissable; alors, Mathilde, alors...

» Il s'arrêta comme s'il avait eu peur de ce

qui lui restait à dire, et deux larmes roulèrent dans ses yeux.

» — Eh bien! alors?... répéta Mathilde avec anxiété.

» Chanmergy retint un sanglot, sa voix trembla, son regard devint moins assuré, et il balbutia en baissant la tête :

» — Eh bien! alors, il faudra nous séparer!

» — Nous séparer! dit Mathilde... Ah! j'ai mal entendu! vous ne pouvez pas avoir dit cela!.. Nous séparer! Vous ne répéterez pas un pareil mot, monsieur, vous oublierez que vous l'avez prononcé; car il faut que je l'oublie aussi moi... je veux l'oublier, entendez-vous bien?

» — Cependant, sachez-le, Mathilde, si vous avez assez de force pour souffrir ainsi tout bas, moi je vous aime trop pour ne pas vous rendre la liberté, car je ne veux pas que vous mouriez à la peine.

» — Nous séparer! reprit avec véhémence la jeune baronne, y pensez-vous bien?... d'ailleurs de quel droit me forceriez-vous à une séparation?

» — Du droit que m'a donné mon amour pour vous; cet amour qui, vienne l'événement, saura bien aussi avoir son genre d'héroïsme; car il se condamnera au plus cruel des sacrifices, plutôt que de vous contraindre à le maudire, en s'imposant à vous comme une punition.

» Voyant que la jeune femme allait encore répliquer, le baron s'empressa de continuer :

» — Ne m'interrompez pas, je vous en prie; si vous saviez ce qu'il me faut de courage pour vous parler ainsi! Ce que je vous dis en ce moment, Mathilde, ce n'est pas un mouvement de colère ou de vanité blessée qui me le fait dire : je me le suis répété chaque fois que dans un ménage j'ai vu que chacun n'apportait pas la même part de tendresse; j'ai plaint également et

celui qui n'aimait pas, et celui qui s'obstinait à aimer seul; et dans leur commun intérêt, je leur ai souhaité assez de franchise pour se dire l'un à l'autre ce que je vous dis maintenant. Non, il ne peut pas y avoir qu'un heureux sous le toit conjugal! dès que l'un des deux n'a plus que de la pitié pour l'amour de l'autre, il faut que le lien se brise; car c'est une lâcheté que de s'armer de la loi écrite contre les révoltes du cœur, comme c'est une cruauté d'enchaîner en esclave celle qui devait être notre compagne.

» — Eh mais! ne suis-je donc pas la vôtre? répliqua tendrement Mathilde, qui voulait mettre fin à cette scène pénible; en quoi ma conduite est-elle donc si blâmable? qu'ai-je fait de mal, je vous le demande? J'ai pleuré. Eh bien! oui; mais chacun n'a-t-il pas ses jours de tristesse, d'ennui...

» — Sans doute, Mathilde, mais, au moins, il faut pouvoir s'en expliquer la cause.

» — Soit! répondit-elle, cela est inexplicable;

je suis une folle avec mes sottes rêveries, je vous accorde tout cela ; mais ce n'est pas une raison pour vous montrer si ombrageux.

» — Je ne suis que douloureusement blessé au cœur, répondit tristement Chanmergy.

» — Je le vois bien, mon ami, j'ai eu tort, je vous en demande pardon ; que faut-il de plus pour dérider votre front? Voulez-vous me voir sourire? Eh bien! regardez - moi, ne me voilà-t-il pas telle que vous aimez à me voir! Et en parlant la jeune femme souriait avec effort.

» — Ah! Mathilde, lui dit son mari, si tout cela était bien sincère! Mais, hélas! je n'ose m'en flatter.

» — Allons, voulez-vous recommencer vos méchantes menaces de tout à l'heure? je vous ai laissé parler autant que vous l'avez voulu, laissez-moi à présent prendre ma revanche, grondeur! laissez-moi vous embrasser bien fort, pour vous punir de tout le mal que vous vous êtes fait.

» Et elle l'attira sur le sofa, et, tout en l'embrassant, elle lui disait :

» — Savez-vous bien que je devrais vous en vouloir? Vous rappelez-vous que vous m'avez parlé de séparation ; à moi, à votre Mathilde! Oh! mais qu'un pareil mot ne sorte plus de votre bouche; car je ne vous le pardonnerais pas si facilement une autre fois. C'est notre première querelle, elle a été terrible ; qu'il n'en soit plus question, promettez-le moi, et à ce prix-là, je vous promettrai à mon tour, de ne plus mériter des reproches semblables à ceux que vous venez de me faire.

» Alors, l'enlaçant de ses bras, l'attirant sur son cœur et le caressant du regard, elle lui disait encore :

» — Comme vous avez souffert, méchant! comme tu m'as fait souffrir moi-même!... Voilà qui est bien entendu, j'espère : à l'avenir, tu ne prendras plus mes extravagances au tragique;

car, autrement, je finirais par croire que le plus sage de nous deux ce n'est pas le grand docteur.

» Au milieu de ses cajoleries de jeune femme, un sentiment de mécontentement contre elle-même perçait si bien, que le baron, qui se reprochait intérieurement d'en avoir trop dit, ému de pitié en voyant avec quel courage elle cherchait à s'étourdir, feignit de croire à la franchise de son sourire ; alors, par un abandon qui n'avait de la confiance absolue que le masque, il s'efforça de lui persuader qu'elle était de bonne foi dans ses paroles et dans ses caresses.

» — Eh bien ! non, lui dit-il, nous ne reparlerons plus de cela, que tout soit oublié : je ne me souviens plus de rien, je n'ai plus que de douces pensées auprès de toi : Mathilde, mon passé fut si beau !

» — Et je te réponds de l'avenir, ajouta-t-elle.

» Que l'on vienne dire que là aussi, il y eut mensonge des deux parts; oh! pour celui-là, nous n'avons pas besoin de réclamer l'indulgence; car il ne s'appuyait sur aucune arrière-pensée coupable, et pour ressembler à de l'amour, il n'avait pas besoin de se créer une image étrangère, et d'invoquer tout bas un nom qui, dans les mystères du ménage, ne doit jamais être entendu. Mathilde et son mari se trompaient, oui, sans doute; mais dans un noble but du moins : celle-ci c'était encore par dévouement; celui-là par générosité, et peut-être se disaient-ils tous deux:

» — S'il est vrai que c'est dans notre volonté seule que réside notre puissance... eh bien! à force de vouloir fermement être heureux, peut-être finirons-nous par fixer ici le bonheur. »

— Ah! m'écriai-je, quand M. de Marthenais eut cessé de dicter, les voilà réconciliés! A la bonne heure, ça finit bien!

— Oui, les voilà réconciliés! répéta le marquis en souriant à demi; mais vous ne vous doutez guère de ce que l'avenir leur garde; car, ce que vous avez pris pour le dénouement de l'histoire, en est à peine le commencement.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

